

ETUDES ET DOCUMENTS

BALKANIQUES ET MEDITERRANEENS 9

ETUDES ET DOCUMENTS BALKANIQUES ET MEDITERRANEENS

Cette collection, résultat d'un travail bénévole, est publiée par Paul H. Stahl (Laboratoire d'Anthropologie Sociale; 52, rue du Cardinal Lemoine; 75005 Paris). Les volumes ne se vendent pas, ils sont offerts gracieusement, de préférence aux institutions de recherche et d'enseignement. Les ouvrages parus jusqu'à présent sont les suivants:

1) PAUL HENRI STAHL - Sociétés traditionnelles balkaniques. Contribution à l'étude des structures sociales. Paris, 1979, 258 pp.

2) FRANCOISE SAULNIER - Anoya, un village de montagne crétois. Paris, 1979, 192 pp.

3) DANIELLE MUSSET - Le mariage à Moişeni, Roumanie. Paris, 1981, 210 pp.

4) DANIELE MASSON - Les femmes de Breb (Maramureş, Roumanie). Paris, 1982, 142 pp.

5) ASSIMINA STAVROU - Tissus valaques du Pinde. Paris, 1982, 185 pp.

6) RECUEIL. I. (sous la rédaction de P.H. Stahl). Paris, 1983, 184 pp.

7) RECUEIL. II. (sous la rédaction de P.H. Stahl). Paris, 1984, 188 pp.

8) LEONARDO PIASERE - Mare Roma. Catégories humaines et structure sociale. Une contribution à l'ethnologie tsigane. Paris, 1985, 274 pp.

Les illustrations des couvertures:
L'île de Skiros (Grèce, 1974). Photo P. H. Stahl
Musiciens de Dràguş (Transylvanie, Roumanie).

ETUDES ET DOCUMENTS BALKANIQUES
ET MEDITERRANEENS

9

ZACHAROULA TOURALI

LE COSTUME TRADITIONNEL DU DODECANESE
LES ILES DE KASSOS ET DE TILOS

PARIS, 1985

L'excellente étude de Zacharoula Tourali vient s'ajouter à toute une série de recherches faites sur la Grèce sous ma direction, soit dans le séminaire d'ethnologie de l'Europe du Sud-Est (Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales), soit dans le cadre du cours d'introduction à la sociologie et à l'ethnologie européennes que je donne à l'Université René Descartes (Sorbonne). Elle a les deux qualités qui me semblent essentielles, c'est-à-dire qu'elle allie à la connaissance de la bibliographie la nécessaire observation du terrain; c'est cette dernière qui assure à la recherche son côté inédit en même temps qu'elle prouve la bonne formation du chercheur.

Le présent texte est le résultat d'une patiente et fine observation du costume de deux îles de la Mer Egéenne qui font partie du Dodécanèse. Il s'agit de deux sociétés ayant un caractère particulier, où les aînés, garçons et filles, occupent une position prépondérante. Ce type de société, décrite déjà dans la période comprise entre les deux guerres par Mikhail G. Mihailidou-Nouarou et un siècle plutôt par Georg Ludwig von Maurer, était connu surtout pour l'île de Karpathos. L'auteur du présent texte s'est orienté vers deux îles peu connues, Kassos et Tilos. En lisant le texte du volume (basé sur une thèse de doctorat), on est frappé par la multiplicité des influencés qui s'expriment dans le costume local et dans sa terminologie; l'Occident et l'Orient s'y rencontrent. Il faut souligner l'attention avec laquelle l'auteur observe les changements du costume dans le temps, et aussi ses variations en rapport avec les occasions différentes de la vie sociale.

Paul H. Stahl

Introduction

LA STRUCTURE ECONOMIQUE ET L'ORGANISATION SPATIALE DES ILES DE TILOS ET DE KASSOS

DESCRIPTION DU COSTUME

LE COSTUME TRADITIONNEL COMME SIGNE

I N T R O D U C T I O N

Le groupe insulaire du Dodécanèse rassemble tous les éléments nécessaires pour s'affirmer dans le monde grec non seulement de point de vue géographique mais aussi de point de vue culturel et social. Il peut aisement faire l'objet d'une recherche à part, car il est riche d'éléments qui confirment son homogénéïté tout en la diversifiant par leurs particularités.

Objet du terrain que nous avons effectué dans cette aire, le costume traditionnel de chacune de ces îles est apparu à nos yeux comme un moyen efficace à affirmer aussi bien une esthétique distincte qu'une organisation socio-économique peu répandue à l'heure actuelle dans l'ensemble du pays. En effet, le chercheur contemporain peut être incité à étudier le costume traditionnel en voie de disparition pour tenter d'établir les normes estétiques valables dans la société examinée ou pour tenter de comprendre le système socio-économique dans lequel ce costume a été créé, a vécu et meurt.

Le costume traditionnel est un fait social (I). Comme tel, il refléte un ensemble de normes qui régissent la société donnée dont il constitue l'expression. Cependant, affirme Mauss, dans une société "rien ne se comprend si ce n'est par rapport au tout". Le costume, expression d'homogénéïté et de différenciation de la société, ne peut pas être saisi dans toute sa signification s'il n'est pas examiné en rapport étroit avec celle-ci.

L'esthétique propre au groupe dodécanésien apparaît dans la coupe, les formes ou les pièces vestimentaires largement utilisées. Elle apparaît, à plus forte raison, dans la broderie caractéristique, élaborée au cours des siècles par une créativité artistique locale qui a pu adopter facilement des influences extérieures, en les intégrant efficacement à la tradition locale. Elle apparaît enfin dans les nombreux bijoux qui (rarement confectionnés sur place, car le métal précieux fait défaut dans les îles) constituent un élément de différenciation. Leur formation dépend des contacts spontanés ou obligatoires établis entre chaque société et le monde exterieur.

Les contacts avec le monde extérieur s'exprime d'abord dans l'établissement de rapports commerciaux. Leur ampleur manifeste le

caractère du système économique local; au fur et à mesure que les rapports commerciaux avec le monde extérieur augmentent, le système économique devient de plus en plus ouvert. Dans ces sociétés traditionnelles, les échanges témoignent de l'insuffisance des ressources naturelles pour la subsistance de la population, d'où la nécessité d'une ouverture vers le monde extérieur. Cette demarche conduit obligatoirement à une évolution qui a des conséquences sur les valeurs artistiques de la société. Le costume subit ainsi, lui aussi, une évolution.

Certaines îles du Dodécanèse ont subi cette évolution à une époque relativement reculée. Cela a entraîné un changement dans leurs normes esthétiques et la forme générale du costume s'est adaptée aux nouvelles normes. Pourtant, des éléments investis de significations non seulement esthétiques mais plus profondes sont restés intacts.

Essayant de saisir la valeur symbolique des éléments vestimentaires, on reconnaît toute une organisation sociale dont l'expression la plus évidente est le costume. La valeur symbolique de certains éléments est beaucoup plus grande que la valeur esthétique.

Donc, à côté de sociétés insulaires qui ont conservé un système économique clos, vu leur caractère d'autosuffisance, et qui ont ainsi pu garder intactes les valeurs esthétiques et symboliques du costume, on voit d'autres sociétés insulaires ouvertes qui conservent intactes surtout des valeurs symboliques.

Aussi longtemps que le système économique reste clos, le vêtement est d'une part, tributaire des ressources locales (2) et de l'autre, il évolue lentement. Son évolution est mesurée, bien que provoquée par de nouvelles possibilités économiques et reste liée aux croyances locales. Son aspect change mais sa fonction continue à correspondre aux exigences sociales.

On a affirmé qu' "à partir du moment où un costume cesse d'être couramment porté par tous, il devient un objet de musée privé de signification outre qu'historique" (3). A l'heure actuelle, les habitants des îles du Dodécanèse dans leur grande majorité, ne portent plus le costume traditionnel. Les exceptions qui se manifestent dans certains îles ne changent pas cette règle. La fonction symbolique du costume traditionnel régie par les normes sociales reste vivante. Les éléments qui constituaient l'expression des valeurs de la communauté entière, continuent à avoir la même signification, et avec la même force, dans les deux types de sociétés citées.

Dans cette étude deux aspects du costume ont essentiellement retenu notre attention: d'une part, sa formation qui correspond à des facteurs géographiques, historiques, culturels; d'autre part, sa signification en tant qu'expression de la société. Ils correspondent aux deux parties de ce travail.

Un double examen du costume est nécessaire: d'abord l'analyse

descriptive des parties constitutives du costume, indispensable, mais insuffisante. Elle justifie sa raison d'être si l'on prend en consideration un deuxième aspect; la fonction signalétique du costume.

Dans le cas du groupe dodécanésien, la déscription et la présentation analytique des costumes de toutes les îles nous a paru inutile pour des raisons pratiques et pédagogiques. On peut aussi bien atteindre le but recherché en utilisant et en analysant exhaustivement deux exemples de costumes qui correspondent à des sociétés à systèmes économiques différents, comme ceux des îles de Kassos et de Tilos. Parmi les plus petites du groupe, elles ne sont pas encore envahies par le tourisme (4). Elles offrent des informations riches qui nous ont aidée à bien saisir le rôle du costume dans chacune de deux sociétés.

Le groupe Dodécanésien, situé au Sud-Est de la mer Egée, comprend les îles suivantes : Patmos, Leros, Kalymnos, Kos, Nisyros, Astypalea, Tilos, Symi, Rodos, Halki, Karpathos, Kassos et Kasteloriso. L'île de Tilos est proche des côtes de l'Asie Mineure; celle de Kassos est proche de la Crète. L'ensemble de ces îles constitue une aire géographique ayant reçu les mêmes influences extérieures au cours de l'histoire. Cela a favorisé la formation d'une culture unitaire.

A l'époque Byzantine, ces îles appartenaient à l'Empire Byzantin et constituaient des "thema", région géographique de caractère politique et militaire. Elles jouissaient du privilége de l'autogestion. Elles ont été ensuite administrées par Venise durant trois siècles, jusqu'en I522, époque où elles sont occupées par les Turcs. Pendant cette dernière occupation les îles ont acquis le statut d' "îles privilégiées", gardant leur autonomie administrative, juridique et économique et payant l'impôt du "maktou". Il s'agissait d'un impôt annuel, proportionnel aux revenus. Chaque île était gouvernée par les "dimogherontes", corps constitué par les membres de la communauté et élus par les habitants. Seul un "moudiris", employé administratif turc, représentait, dans les petites îles, les autorités ottomanes.

Les îles restent sous occupation turque jusqu'en I9I2, époque où elles passent sous domination italienne; elles sont annexées à la Grèce en I948.

Ce travail est basé dans sa plus grande partie sur les informations que nous avons pu recueillir sur le terrain. Les recherches du terrain se sont déroulées pendant l'été de I978 et de I979. Etant donné que le costume est déjà abandonné ou n'est plus porté que par quelques vieilles femmes, les témoignages ont été parfois contradictoires. Donc, une interprétation a été indispensable pour arriver à un résultat.

Nous avons consulté attentivement les sources bibliographiques

bien que la bibliographie du costume traditionnel de la région n'est pas riche, ni organisée systématiquement. En outre, à part les livres concernant le costume traditionnel, nous avons utilisé d'autres ouvrages traitant de l'anthropologie, l'économie où du droit.

PARTIE PRELIMINAIRE

L A S T R U C T U R E E C O N O M I Q U E E T
L' O R G A N I S A T I O N S P A T I A L E
D E S I L E S D E T I L O S E T D E K A S S O S

Avant d'aborder la formation, la composition et l'évolution des costumes traditionnels des deux îles, il est nécessaire de faire une brève présentation de l'économie locale, de ses rapports avec l'extérieur, ainsi que de l'organisation spatiale. Cet examen nous permettra de comprendre le costume traditionnel.

En effet, il serait erroné d'entreprendre une recherche sur le costume sans prendre en considération les facteurs qui l'influencent et sur lesquels le costume dans son ensemble est basé. Ainsi, les matériaux de confection et d'ornementation du costume sont en rapport avec l'approvisionnement basé soit sur les marchés extérieurs soit sur la manufacture domestique locale. Or, le type d'économie dominante ainsi que la production locale de matériaux utilisés pour la confection du costume constituent des facteurs déterminants.

Ensuite, l'appartenance géographique et les activités des membres de la communauté villageoise jouent un rôle dans la formation d'ensemble ou dans les particularités du costume local. Ces particularités sont réliées soit à l'époque soit aux occupations spéciales auxquelles se livre chacun de ses membres soit encore aux différents moments de la vie communautaire.

Enfin, une évolution hypothétique du costume traditionnel peut obéir soit à une modification lente -selon les normes internes de la société traditionnelle- soit à une transformation rapide répondant aux influences extérieures qu'une société peut d'accueillir.

C'est ainsi que le processus de modification du costume dans les sociétés villageoises examinées ici, varie considérablement de l'une à l'autre, bien que d'un point de vue purement historique, social et culturel, elles présentent des éléments communs, sinon identiques. Par leur appartenance à la même aire géographique, ces sociétés sont caractérisées par une homogénéité qui se reflète également dans les principaux aspects du mode d'habillement. Mais des conditions particulières géographiques et économiques obligent chaque île de suivre des voies différentes.

L'importance du facteur économique dans l'évolution et la transformation du costume traditionnel apparaît d'une façon claire et

nette, non seulement dans l'examen de sociétés plus ou moins éloignées (situées par exemple dans les îles voisines) mais aussi entre les unités locales d'une même île. Ainsi, la position privilègiée que l'une d'elles a obtenu dans l'île, lui assure une prépondérance par rapport aux autres et lui permet de connaître une évolution plus rapide dans l'ensemble de son organisation, et particulièrement dans le costume.

CHAPITRE I

L'ILE DE TILÓS

L'île de Tilos peut se classer parmi les îles du Dodécanèse dont l'économie était basée sur l'agriculture et l'élévage. Dans le même cas se trouvent les îles de Nisyros, de Karpathos, de Kos, d'Astypalea et de Rodos dont le sol a favorisé le développement de l'agriculture, créant ainsi des sociétés autosuffisantes du point de vue alimentaire. Cela, bien sûr, n'a pas empêché ces îles de se développer d'une façon différente en rapport avec la richesse de leur sol, le nombre de leurs habitants, leur place dans le groupe dodécanésien, leur étendu et le sort que leur avait réservé l'histoire. Pourtant, un fait incontestable demeure : pendant de longues années ces îles ont pu, plus ou moins, rester fermées au monde extérieur, leurs rapports avec les communautés voisines étant limités à l'échange de quelques produits. Ces relations étaient caractérisées par la périodicité des échanges, en rapport avec les produits échangés.

L'île de Tilos peut être considerée comme la plus représentative du groupe, vu son caractère pur d'île agricole, d'une part, et d'autre part, le fait que jusq'à une époque recente elle a conservé ce caractère.

I. L'agriculture.

La production agricole de l'île était assurée par l'existence de vastes champs fertiles, bien que de valeur inégale. La meilleure place est celle appelée le "campos", située sur la côte Nord-Ouest de l'île et considérée le jardin de l'île à cause de sa fertilité; elle assurait la production de la plupart des ressources vivrières de l'île. A part le campos les régions cultivables abondaient. Malgrè tout elles jouaient un rôle secondaire dans la production d'ensemble de l'île, car leur fertilité était moindre. Il y avait enfin les terrains cultivables appelés les "halia", qui n'étaient que des parcelles de terre cultivées en terrasses sur le flanc des montagnes et entourées de murets en pierres afin d'éviter que la pluie emporte la terre.

La composition du sol rendait la pratique de toutes sortes de

cultures possible. Les habitants s'adonnaient à l'horticulture, à la viticulture, à la céréaliculture et à l'arboriculture. Les productions qui occupaient la place la plus importante étaient l'orge, le froment, la vigne et les arbres fruitiers, les oliviers et les amandiers. On pourrait citer comme exemple de la grande productivité de l'île quelques chiffres révélateurs qui remontent à une periode antérieure à l'occupation italienne (5). A cette époque elle fournissait certains produits en telle quantité qu'elle pouvait exporter à peu près 2.000 "kafisia" (6) d'amandes et de raisins et de I00.000 à I60.000 kafisia d'huile d'olives. Selon Buondelmonti (7), voyageur du quinzième siècle, le campos était riche en arbres fruitiers et parmi les productions locales, il cite le vin et la soie. D'autres voyageurs confirment aussi la fertilité du sol (8) et mentionnent divers produits occupant une place importante dans la production de l'île. Mais le produit qui occupe une place importante et qui est caractéristique de l'île est celui qu'on obtenait des agromythies (9) arbres plantés tout au long de la côte. On extrayait de grandes quantités de ce produit qu'on exportait soit brut soit après un traitement approprié qui fournissait la "tsikoudia", espèce de raki. Aujourd'hui on trouve toujours ces arbres sur la côte de l'île mais ils restent inexploités, comme d'ailleurs la plupart des terres qu'on cultivait jadis.

Il est évident que la production locale pouvait facilement suffire aux membres de la communauté villageoise et assurait aussi un surplus destiné à l'exportation. Certes, la majeure partie de la production était destinée à satisfaire les besoins de ceux qui avaient accès aux champs ainsi qu'à permettre les échanges au sein de la communauté elle-même; le surplus prenait la forme de biens commercialisables destinés aux marchés voisins. Ces marchés étaient situés presque uniquement dans le groupe du Dodécanèse. Ainsi, entre mars et juillet, une partie des produits horticoles, et entre octobre et mars une partie des produits de l'arboriculture, étaient exportes vers les îles de Nisyros, de Rodos, de Kos et de Symi.

Il ne faut pas croire que ces rapports commerciaux avec les autres îles étaient importants. L'agriculture en vue de l'exportation ne constituait pas une activité institutionalisée des habitants et elle ne se faisait en principe que pour satisfaire leurs propres besoins. Ceci est confirmé par le fait que les rapports établis avec l'extérieur avaient la forme d'un contact régi par la periodicité de la production; les marchés extérieurs vers lesquels on s'orientait restaient bien limités même à une époque récente. Un exemple est le message (I0) envoyé par les habitants du village principal de l'île en I932 au Gouverneur des îles de la Mer Egée, Mario Lago: ils lui faisaient savoir que l'établissement des communications par bateau à vapeur avec les îles de Halki, de Karpathos et de Kassos se révélait désavantageux pour eux parce que jamais

l'île de Tilos n'avait eu avec ces îles des rapports commerciaux ou vitaux. Ils préféraient par contre le dévelopement des communications avec les îles de Rodos, de Kalymnos, de Nisyros, de Kos et de Symi, îles avec lesquelles, nous l'avons vu, ils avaient établi depuis longtemps des relations restreintes mais constantes.

On peut donc constater que l'île de Tilos formait depuis longtemps une communauté d'autosubsistance, situation qui a joué un rôle important dans sa vie sociale et culturelle.

Le cycle agricole ainsi que le rythme de l'exploitation du sol étaient reglés par la communauté villageoise elle-même. On pratiquait le système de jachères jusqu'à une époque récente; des régles préalablement établies faisaient qu'on trouvait à chaque époque certains lieux de pâturages mis en rapport avec la rotation du cycle agricole.

L'appropriation des espaces cultivables était régie par des normes coutumières spéciales. Dans la société de Tilos, le statut social de l'individu réglait son accès à la terre; les normes coutumières étaient étroitement liées à la situation sociale qu'un individu avait acquis dans la communauté et au prestige qu'il en retirait. La possession de terres favorables à l'agriculture était considérée comme importante; c'est ainsi que le statut socio-économique des membres de la communauté correspondait à la superficie des terrains que chacun possedait. Il faut remarquer aussi que l'organisation sociale était telle qu'elle laissait difficilement quelqu'un modifier l'étendue de ses propriétés et à plus forte raison d'en acquérir lorsqu'il ne possédait pas (II).

2. L'élevage

L'élevage constituait la deuxième activité productrice des habitants, activité qui pourtant n'avait aucun rôle ou presque dans la détermination de leur situation sociale, réglée par la possession des terres. La taille des troupeaux ne jouait qu'un rôle secondaire dans la hiérarchie sociale. Malgré tout, l'élevage constituait une source importante de denrées alimentaires et aussi vestimentaires. L'usage des pâturages était lui aussi réglé par la communauté et suivait la rotation du cycle agricole. On y pratiquait l'élevage des bovins, des ovins, des caprins et des porcs qui fournissaient des produits en quantités nécessaires à la consommation domestique courante mais aussi aux différentes cérémonies qui avaient souvent lieu (fêtes de Saints, marriages, baptêmes)et qui exigeaient des quantités de viande importantes. Une petite clientèle extérieure existait aussi pour les produits d'élevage et jusqu'à aujourd'hui, comme nous avons pu le constater, l'île fournit des porcs à Notre-Dame la Spiliani, église de l'île de Nisyros qui organise le I5 août de grandes fêtes publiques.

La pratique de l'élevage dans l'île a une importance évidente

pour les tissus. La société de Tilos n'a pas besoin de recourir aux marchés extérieurs pour se procurer les produits de base propres à la confection de différentes pièces du costume, la presque totalité de celles-ci étant de production locale. Si l'on ajoute à cela le fait que les habitants cultivaient aussi différentes plantes, les unes textiles et les autres tinctoriales, on comprend plus facilement le niveau d'autosubsistance en la matière et aussi comment l'île a conservé intact son costume traditionnel au fil du temps et en dehors des influences extérieures.

Aujourd'hui l'île est abandonnée par la majeure partie de ses habitants, ce qui a entraîné l'abandon de la presque totalité des terres cultivables. On ne rencontre plus que 2 ou 3 bergers qui laissent leurs troupeaux paître sur l'ensemble de l'île sans souci de limiter les lieux de pâturage. En outre, se trouvant par son emplacement géographique loin des grandes voies de communication, elle n'a pas connu le développement dont les îles voisines comme Rodos, Kos, ou encore Nisyros, bénéficient aujourd'hui. C'est seulement depuis ces deux ou trois dernières années que les touristes, aussi bien grecs qu'étrangers ont pénétré dans l'île.

Tous ces facteurs réunis nous ont permis aujourd'hui de trouver le costume traditionnel intact, tel qu'on aurait pu le rencontrer peut-être il y a quelques siècles. A présent seules quelques vieilles femmes le portent encore. Le costume traditionnel de Tilos a cessé d'être porté tel qu'il était à une époque fort lointaine au moment où il a été remplacé directement par le vêtement contemporain.

Avant d'analyser les particularités du costume traditionnel et les quelques différences qu'il présente de l'un à l'autre village, il faut présenter les deux groupes sociaux différents qui, en fait, coexistent dans l'île depuis au moins 400 ans. Ces différences sont le reflet d'une organisation sociale particulière qui existe dans chacune des deux communautés et qui provient, entr' autres, de leur rôle dans la productivité agricole et en général des ressources vivrières en rapport avec les terres que chacune possedait. L'ensemble de la question, du point de vue social, sera traité dans la deuxième partie de ce travail. Ici nous nous limiterons à présenter brièvement la séparation des biens fonciers entre les deux communautés tout en mentinnant le rôle important, du point de vue économique, du monastère fameux de Saint-Panteleimon.

3. Les villages

Le village de Megalo Horio (I2) se trouve situé sur la côte Nord-Ouest de l'île et constitue l'unité locale la plus importante et la plus ancienne. Son nom est connu depuis I620, mais son existence est prouvée par des documents antérieurs (I3). La première

instalationndu village était loin de la mer, dans une forteresse, pour se protéger des pirates. Vers I827, les habitants ont commencé à quitter la forteresse et à s'installer à un kilomètre de la mer, près de la rade de Saint-Antoine, devenu le premier port de l'île.
Le Le village de Mikro Horio se trouvait à l'intérieur de l'île, vers la côte Sud-Est. Il est connu sous ce nom (I4) depuis l'année I66I. Les documents nous permettent d'affirmer que jusqu'à une époque recente Mikro Horio était administré par Megalo Horio. Bien que les documents qui mentionnent l'existence de deux municipalités distinctes dans l'île ne datent que de l'année I909 (I5), il semble que Mikro Horio ait formé une entité administrative séparée vers I868; ceci résulte d'une note de l'abbé Prokopiou, du monastére de Saint-Panteleimon (I6), et de la tradition qui veut qu'en I868 Mikro Horio ait payé les împots (I7) directement à Symi (à qui l'île de Tilos était soumise administrativement), au lieu de les payer à la mairie de Megalo Horio. A la suite de cet évenement Mikro Horio a élu son propre maire.

Le déclin de Mikro Horio a commencé vers I9I2, c'est-à-dire au moment où l'installation italienne dans l'île a commencé à modifier les structures locales. A cette époque, les habitants de Mikro Horio dont les ressourses étaient limitées, ont commencé à descendre vers la mer et à s'installer autour du lieu où les Italiens s'étaient fixés et où des possibilités nouvelles de travail leur étaient offertes. En une décenie, la moitié de ses habitants est descendue à cet endroit où une nouvelle localité s'est créée, Livadia.(I8) Dans les annés I950-60, la majorité des familles les avaient suivis et dans les années I975-76 les deux ou trois dernières familles abandonnent Mikro Horio pour s'installer à Livadia, qui aujourd'hui rassemble tous les habitants restés dans l'île de ce qui était autrefois Mikro Horio. Il faut pourtant remarquer ici que, malgré leur installation dans la nouvelle localité et le nom nouveau que ce village porte, les habitants gardent toujours leur nom de "Mikrohorites", c'est-à-dire habitants de Mikro Horio, nom auquel ils restent attachés. A l'heure actuelle, à Mikro Horio il ne reste que des ruines tandis que Livadia est devenu le port de l'île.

L'importance de la situation aunsi créée au profit des habitants de Livadia ne peut être bien comprise si l'on ne prend pas en consideration le fait que le seul village qui avait vraiment accés à la mer et réglait les échanges commerciaux jusqu'au début de ce siècle était Megalo Horio, grâce à son port de Saint-Antoine, le seul jusqu'à l'occupation italienne.

L'emplacement de Livadia appartenait depuis toujours à Mikro Horio et on y trouve encore les ruines des petites maisons bâties là où le village avait des champs, maisons utilisées à l'époque de la moisson ou des semailles et appelées "xomahoi" (I9).

Les Italiens ont choisi ce lieu pour s'installer et l'ont

transformé en port, malgré les protestations des habitants de Megalo Horio qui, dans une lettre envoyé en I932 au Gouvernement s'élevaient contre la décision de bâtir à Livadia un immeuble destiné à recevoir les carabiniérs. En effet, Megalo Horio a vu depuis cette époque, décroître sa prépodérance et son rôle dans la vie économique de l'île, surtout à cause du transfert de l'administration à Livadia.

La prépondérance du Megalo Horio dans la vie économique et dans la vie sociale de l'île n'était pas fortuite. Si loin qu'on remonte dans le temps, on retrouve les deux communautés soumises à des normes bien fixées qui voulaient que Megalo Horio jouisse de privilèges et d'avantages importants. A part le fait déjà mentionné (sa proximité du port unique de l'île qui lui donnait la superiorité dans les rapports commerciaux et culturels avec le monde extérieur) un deuxième facteur important était la possession de terres cultivables. Comme l'économie de l'île était basée sur l'agriculture, la possession des terres fertiles était considérée un facteur essenteel pour l'exercise de l'autorité. Or, le campos, la région fertile, appartenait uniquement aux habitants de Megalo Horio ce dernier apparaîssant comme le grand détenteur des cultures vivrières (20). Par contre, les terres des habitants de Mikro Horio étaient situées dans des districts moins fertiles ou même sur les flancs des collines et des montagnes, les halia.(2I).

C'est ainsi que chaque village possedait ses propres terres d' agriculture ou de pâturage, bien distinctes de celles de l'autre par des limites nettement définies. Alors qu'il semble aujourd'hui presque inutile de marquer les limites des proprietés, faute d'habitants pour cultiver les terres (22), l'endroit nommé symboliquement "Adiavatos" constitue encore la limite entre les terrains appartenant à chaque village (23).

Quand à la distribution des terres entre les membres de chaque village, elle était régie par des normes sociales préetablies, qui ont donné naissance aux différentes couches sociales.

Un troisième élément qui conférait du prestige à Megalo Horio est le fait que le monastère de Saint-Panteleïmon se trouvait à proximité de ce village et sur son territoire. Le rôle du monastère (bâti au I4ème siècle), était important pour la vie économique de l'île et aussi pour l'ensemble des îles du dodécanèse, Sa propriété foncière était tres grande; c'est le monastère qui possedait le plus grand "jardin" de l'île nommé Plaka et sa proprieté s'étendait dans l'île de Kalymnos et à Ierapetra, village crétois. Les gens qui n'avaient pas d'enfants laissaient leur fortune au monastère; celui-ci voyait ses recettes augmentées par des donations pour le salut des âmes ou pour des messes de commémoration. Le monastère louait aux enchères ses terres aux Tiliotes pour une période d'une année complète commençant au mois d'octobre et finnissant en octobre suivant. Le mot "argaties" désigne aujourd'hui encore l'habitude selon

laquelle tous les habitants de l'île se rassemblent pour la cueillette gratuite des amandes appartenant au monastère.

Depuis le début du I8 siècle il faisait fonction de banque; ayant à sa disposition le sceau approprié, il émettait du papier-monnaie (24). Il prêtait de l'argent aux villages pour leurs besoins ou encore payer les impôts aux Turcs (25). Il prêtait des sommes importants aux armateurs d'autres îles et surtout aux armateurs de l'île de Kassos (26) en participant quelquefois aux profit selon les dispositions du contrat qui avait été conclu.

Le monastère constituait le centre de plusieures activités de l'île et son prestige était considérable. Il régnait dans la vie économique de l'île et dans ses différentes expressions sociales. Le jour de son saint patron constitue l'événement le plus important de l'année et, aujourd'hui même, une grande fête est organisée par le monastère qui offre des repas communs et des boissons à tout le monde. Tous les Tiliotes s'y rendent (ceux restés dans l'île et aussi un grand nombre de ceux qui vivent à l'étranger), les habitants des îles voisines aussi.

Ces faits pourraient paraitre sans importance pour notre sujet, mais ils se trouvent en fait à la base de la différence dans le costume traditionnel des deux villages. Comme nous le verrons, le costume tiliaque présente en principe une uniformité incontestable, qu'il soit porté par les gens de l'un ou de l'autre village. Le fait qu'on ne le porte plus aujourd'hui qu'à Livadia, le fait que certaines pièces du vêtement n'étaient jamais portées par les habitants de l'un ou l'autre village, le fait qu'elles étaient connues sous des dénominations différentes, tout ceci justifie pleinement la présentation de la vie économique -dans son ensemble et par unités locales- à laquelle nous avons procédé ci-dessus.

Son caractére de société fermée associe l'île de Tilos à quelques îles du même aire géographique et culturel et l'oppose à certaines autres îles qui se sont développé différement formant des sociétés ouvertes, ce qui a beaucoup influencé leur costume traditionnel.

C H A P I T R E II

L'ILE DE KASSOS

I. L'activité maritime

L'île de Kassos se situe dans un cadre économique différent. Au contraire des îles caractérisées par un sol fertile dont l'exploitation donne la possibilité d'établir et de développer une production locale, les îles arides n'ayant pas de quoi subvenir aux besoins des habitants se livrent au commerce et à la navigation. C'est à cette catégorie là qu'appartient l'île de Kassos, qui a acquis une réputation importante dans le monde grec grâce à son activité maritime. Quelques îles, comme Kalymnos, Halki, Symi, deviennent célébres grâce à la pêche des éponges; d'autres, comme Kassos et Kasteloriso, se livrent au commerce et à la navigation. Ces dernières activités ayant connu à un certain moment un épanouïssement considérable, ces îles s'enrichissent et deviennent des centres importants de commerce. Des villes "emboria" (27) -villes commerçantes, centres des activités économiques de l'ansemble de l'île- se créent peu à peu dans toutes les îles considérées. Des rapports étroits avec le monde extérieur prennent naissance.

Contrairement aux îles qui ont une économie autossuffisante, celles-cientrent en contact avec des modes de vie différents et avec des gens de cultures diverses. La consequence de ces relations est la création d'un rapprochement entre les peuples qui viennent en contact et l'établissement d'échanges culturels qui se font spontanement et fonctionnent parallèlement avec les échanges économiques.

Même si l'activité productive marchande pratiquée par des insulaires remonte à la fin du I6ème siècle, ce n'est que surtout à partir du I7ème siècle que des conditions favorables au développement de cette activité apparaissent et qu'on peut parler d'un véritable exercice du commerce et de la navigation commerciale. Un facteur important pour le développement du commerce au cours du I7ème siècle est le repeuplement des îles désertées jusqu'à cette époque, îles qui se trouvaient sur les routes commerciales importantes, telles celles de la mer Egée (28). En effet, pendant le I6ème siècle, et

surtout dans sa deuxième moitié, la plupart des îles et plus spécialement cialement les petites, étaient abandonnées par leurs habitants à cause de la présence des corsaires: leurs attaques étaient fréquentes à cette époque à cause de l'incapacité du gouvernement central à assurer la protection de la région. Le repeuplement des îles pendant le I7ème siècle ainsi que l'encouragement de l'Etat sont à la base de l'apparition d'une véritable marine marchande.

L'île de Kassos a été déserté (29) pendant la deuxième moitié du I6ème siècle, plus précisement entre I579 et I799. Néanmoins, en I670 l'île a déjà 5.000 habitants, nombre qui s'accroît dans les années suivantes jusqu'à compter entre I0.000 à I2.000 personnes (30). Les conditions favorables, dues à des facteurs extérieurs, contribuent largement à l'expansion des activités maritimes des Grecs (3I). Vers la fin du I8ème siècle et le début du I9ème les Grecs remplacent les monopoles étrangers, prenant en main les maisons commerciales établies dans les ports de l'Empire Ottoman par les Français et les Anglais avec lesquels ils se trouvaient auparavant en collaboration étroite. En même temps, leurs activités commerciales s'étendent jusqu'aux ports de Marseille, de Trieste et d'autres ports étrangers. Dès lors, les navigateurs grecs qui jouaient en principe uniquement le rôle du transporteur, effectuent maintenant des investissements personnels, manifestent une participation dynamique et obtiennent dans les affaires commerciales maritimes une place considérable.

L'île de Kassos suit les mouvements des autres îles arides, participant aux événements qui se déroulent dans le bassin méditerranéen. Savary (32), qui visite l'île en I779 la caractérise comme une île à vocation maritime dont la population s'occupe avec la navigation de manière directe ou indirecte. En effet, la plupart des gens étaient marins ou charpentiers de navires. Quelquesuns travaillent dans les plâtrières (33) de l'île Armathia appartenant à Kassos. Le plâtre était le seul produit exporté par les Kassiotes vers les ports de la Russie, d'Alexandrie, de Constantinople, d'Ismir, ainsi que vers d'autres ports de l'Europe (34). L'épanouissement de la navigation grecque à la fin du I8ème siècle tout comme la construction de navires plus grands que les vaisseaux traditionnels leur permet d'étendre leurs entreprises commerciales jusqu'aux ports de Marseille, du Livorne, de Trieste, d'Odessa, de Soulina, de Galatsi.

D'autre part, des navires étrangers arrivent dans le port de Kassos (35). Des produits français, anglais mais aussi autrichiens et prussiens sont importés, tels le sucre, le café, les gréements de navires mais surtout les tissus pour la confection des vêtements féminins et masculins.

Kassos possédait ses propres chantiers navals dits "tarsanades" dans lesquels on construisait différentes sortes de navires. La

construction d'un brick coûtait I00.000 piastres, ou 4.000 tallira espagnols, ou I2.000 marks (36). Les armateurs avaient recours à des capitaux empruntés à Syros, grand port et centre du commerce international à l'époque, ou encore, comme nous voyons dans une obligation du I8I9, aux capitaux du monastère de Saint-Panteleïmon de Tilos. (37)

Le système de proprieté commune des navires fut largement repandu. Malgré sa destruction totale en I824 par les Turcs et la désertion qui s'ensuivit, une quinzaine d'années après, avec le retour de ses habitants dispersés dans les îles voisines et surtout à Syros (où ils avaient formé une colonie dite "Kassiotika"), l'île dispose déjà de 75 navires à trois mâts de 900-I.000 tonnaux, de 40 goélettes -bâtiment à deux mâts- de I0-80 tonnaux, de 30 embarcations et de 20 navires en construction dans ses chantiers navals (38)

A la fin du I8ème siècle, époque à laquelle les armateurs grecs abandonnent le simple transport de marchandises et procédent eux-mêmes aux investissements et à la pratique du commerce apparaissent des procédés particuliers concernant le rassemblement de capitaux nécessaires à l'achat de la cargaison. La "sirmaïa" par exemple consiste en une mise en commun des capitaux de plusieurs personnes qui participent à l'achat de la cargaison et profits éventuels. Il faut signaler que l'equipage pouvait aussi investir son propre travail, ne reçevant pas de salaire et ayant une part des bénéfices (39) On appelait ce matelot "syntrofonafti", c'est-à-dire matelot-camarade.

Une autre manière de trouver les fonds nécessaires à l'achat de la cargaison découlait directement du caractère "circulaire" du commerce (40) auquel se livraient les dits armateurs, à savoir le transport des marchandises qu'ils effectuaient entre les pays occidentaux développés et les pays d'orient sous-développés. Ils achetaient des marchandises à crédit qu'ils vendaient dans un court délai. Avec l'argent qu'ils gagnaient ils achetaient du blé et ils prêtaient de l'argent sur les marchés d'Orient où l'intérêt était trois fois plus élevé qu'en Occident. Ensuite ils vendaient le blé sur les marchés de Marseille et d'Italie. De cette manière, ils avaient récupéré non seulement l'argent qu'ils devaient à leurs emprunteurs mais aussi des bénefices importants.

La généralisation de l'usage des bateaux à vapeur vers la fin du I9ème siècle conduit à la crise économique de la navigation, mais la percée du canal de Suez donne un nouvel essor au commerce international. A cette époque nous trouvons la plupart des Kassiotes installés en Egypte où ils ont des colonies riches à Ismaïlia, Souvessi et Piloussion (4I). La percée elle-même du canal de Suez ainsi que la participation effective des Kassiotes à cette entreprise réaniment l'activité maritime exercée par les Kassiotes et contribuent à la formation d'une classe d'armateurs de bateaux à vapeur.

La nature des activités économiques exercées par les Kassiotes leur a facilité les déplacements favorisant une mobilité qui les caractérise aujourd'hui encore. Contrairement à ce que nous avons remarqué pour les habitants de Tilos qui ne s'éloignaient pas sans raison importante de leur île où ils trouvaient en abondance de quoi vivre, les Kassiotes, possesseurs d'un sol peu fertile s'orientent vers les richesses de la mer. Aujourd'hui encore, un nombre important d'armateurs grecs sont d'origine Kassiote. Il est évident que cette mobilité et l'issue naturelle vers la mer qui les a amené à établir des rapports étroits avec le monde extérieur, ont entraîné une diversification de leur propre vie. En fait, l'île de Kassos, bien qu'elle garde la structure d'organisation sociale propre aux îles de Dodecanèse et qu'elle conserve jalousement de nombreuses habitudes et moeurs de cette région, a connu grâce à son épanouissement économique une avance par rapport aux autres îles.

Ouverte au monde extérieur grâce à ses navires qui entretenaient des liaisons importantes avec les autres régions de la Grèce et de la mer Egée en géneral et avec les pays lointains, l'île de Kassos a été rapidement influencée par des éléments extérieurs. Leur reflet apparaît plus clairement dans le mode d'habillement de ses habitants qui abandonnent à une époque assez lointaine le costume traditionnel de la région pour suivre une mode proche de celle des pays occidentaux. En outre, d'autres changements dans son costume sont intervenus entre temps, ce qui contraste avec l'île de Tilos qui a conservé presque jusqu'à nos jours ses costumes traditionnels, les mêmes qu'il y a deux ou trois siècles. La même remarque doit être faite pour quelques autres îles du groupe dodécanèsien dont les habitants ont été attirés par la mer, vu la pauvreté de leur sol.

2. L'agriculture.

A) Occupations des habitants dans le secteur agricole.

Nous avons examiné jusqu'ici l'activité maritime qui caractérise la vie économique de l'île de Kassos depuis le I7ème siècle. Si pourtant le commerce maritime se trouve çà la base de la richesse et de la différenciation que cette île a connu par rapport à certaines autres îles du même groupe, il est également vrai que l'appropriation et l'appartenance de la terre a joué un rôle important dans son organisation sociale et dans la distribution de la richesse entre les habitants.

Ainsi, la terre a constitué la base d'une différenciation sociale des habitants selon le système des Kanakarides que nous aurons l'occasion d'aborder dans la deuxième partie de ce travail. Pour le moment un éclaircissement de caractère général nous semble

nécessaire: les armateurs des siècles derniers n'appartenaient qu'à quelques familles détentrices de la plus grande partie de la terre depuis des époques assez lointaines. Ceux-ci ont continué, parallèlement à leur activité maritime, à garder les terres qui, bien qu'elles avaient une importance secondaire dans l'attribution des richesses, gardaient toujours un rôle primordial quand au prestige social.

A partir du moment où les activités maritimes ont attiré le plus grand nombre des habitants de l'île, la culture de la terre est restée entre les mains de quelques-uns qui demeuraient toute l'année dans l'île. Cela ne veut nullement dire que la terre est passée aux mains de ces derniers; au contraire, la terre appartenait toujours aux grandes familles dont les membres étaient occupés par les affaires maritimes et cédaient leurs champs aux agriculteurs selon le système des "thymisiès".Dans ce système l'agriculteur venaît avec sa force de travail, ses outils et ses grains et payait en produits un sorte de loyer. La régle était IO modia (42) du produit récolté.

A part ce système destiné à la fois à occuper les agriculteurs dépourvus de terre restés dans l'île et à permetre l'exploitation des terres disponibles mais restées incultes vu le départ en mer de leur propriétaires, une autre pratique largement suivie contribuait à l'exploitation complète des champs de l'île. Les gens qui formaient l'équipage des navires lorsqu'ils rentraient dans leur île (43) cultivaient eux-mêmes la terre qui leur appartenait ou qu'ils obtenaient selon le système de "thymisies". Il faut souligner que la capacité productive du sol étant restreinte, et malgré la pleine exploitation de la terre, une partie seulement des produits nécessaires à la consommetion locale était assurée.

Il faut enfin remarquer qu'une différenciation s'est établie entre les hommes de l'île en vertu de leurs occupations principales. D'une part nous avons les marins et de l'autre les "resperides", ceux qui n'étaient qu'agriculteurs. A ces derniers il faut ajouter les bergers. L'étude de ces deux catégories, bien que groupant un nombre limité de gens, acquiert un intérêt particulier du point de vue vestimentaire. En effet, comme ces derniers n'avaient pas avec le monde extérieur des rapports aussi développés que les marins, ils ont conservé des éléments plus traditionnels dans leur costume. La valeur de cette constatation ne doit pourtant pas être exagérée car la mutation complète du système vestimentaire d'un nombre important de membres de la communauté ne reste pas sans répercussion sur les membres plus ou moins sédentaires. Cela est évident même pour le costume féminin qui, en principe, change plus difficilement. Malgré ses changements rapides certains éléments restent inchangés car ils refflétent des valeurs autres que vestimentaires.

B) L'organisation de l'espace rural.

La terre cultivable de Kassos est divisée d'abord en Ano Gi (terre haute) et Kato Gi (terre basse) qui correspondent plus ou moins avec le niveau de fertilité de chacune de ces deux régions. La terre haute comprend les terres qui s'étendaient sur les montagnes tandis que la terre basse désigne des terres plates.

Les champs de la première categorie forment des parcelles situées sur les flancs des montagnes et connues sous le nom de "skalia" (44). Ils étaient disposés à des niveaux différents, séparés par des clôtures appelées "vastaos" (soutien). Ces champs, par analogie à leur disposition générale, étaient appelés "plaoulera" (latéraux) ou encore "loros" ou louri". Ce dernier terme désigne une parcelle allongée, située sur les pentes des montagnes et formant un grand champ. On oppose ce terme à celui de "komati" (morceau) qui, bien que équivalent par sa forme et sa superficie avec le "loros", est placé dans la région plate de la terre basse. Les terres cultivables appartenant à cette dernière région disposaient de citernes. Les régions les plus fertiles constituaient d'habitude des parcelles de la terre basse, comme par ex. celle d'Antennes (45).

Les différents noms donnés à ces régions correspondent en même temps à des traits particuliers de la région. Il en est ainsi de l'étendue dite kidjia (46), dont le nom signifie champs carré et qui appartient au village Arvanitohori. Cette étendue comprenait des champs de forme carrée séparés entr'eux par des sillons formant des limites. Il est de même du "periolas", champ d'une certaine grandeur entouré de murets (xerotrahala). Sous le nom d'Aplai on désigne la plaine située au centre de l'île, contenant les régions d'Argos et de Xargos qui constituent les terrains les plus fertiles de l'île (47). L'ensemble de cette région est divisé en deux; l'une des parties appartient au village Arvanitohori et l'autre au village Aghia Marina.

La terre disponible est clairement divisée entre les différents villages de l'île. La terre de l'île d'Armathia, petite île voisine de Kassos, considérée comme plus fertile que cette dernière, appartenait aux seuls villages de Aghia Marina et de Panagia (48). Il faut remarquer que chaque propriétaire de champs possedait sa propre aire de battage (49), entourée de pierres maçonnées de plâtre. En dehors de l'endroit strictement utilisé pour battre le grain près de chaque aire il y avait une cabane utilisée par les gens pendant leur séjour dans les champs, cabane appelée "keli" (cellule). En outre, il y avait un "aherovouï", abri pour les pailles (ahira) et à côté les bovins ("vodia"). Enfin près de l'aire se trouvait la citerne, le pressoir pour les raisins, le four et un cellier où l'on mettait les produits de la récolte.

A la terre basse on labourait à la charrue mais à la terre

haute à la bêche, vu la particularité de l'emplacement de ces terres.

A part l'agriculture (50), on pratiquait aussi la viticulture, au moins jusqu'à la destruction complète de l'habitat par les Turcs en 1824, punition pour la participation active des navires kassiotes à la révolution nationale de 1821. La capacité oléicole de l'île était intéressante si l'on considère que le nombre des pressoirs d'huile "aletourjia" était de 10 à 15.

L'élevage suivait la rotation du cycle agricole. Nous n'avons pas de témoignages permettant d'affirmer que les terres de la terre basse suivaient ce système. Par contre, nous savons que pendant le 19ème siècle, à la terre haute on cultivait la moitié des terres pendant deux années successives puis l'autre moitié elle aussi pendant deux années (51). Les terres qui n'étaient pas cultivées servaient de pâturage. On cultivait d'une façon analogue les terres de l'île Armathia.

En 1922 (52) la dimogherondia (conseil municipale) de Kassos avait mis au point un programme de redressement de l'organisation de l'île. Selon ce programme, la région de la terre haute était considérée exclussivement comme pâturage. En outre, il était prevu que les terrains qui n'étaient pas cultivés, seraient cédés à quinonque voulait les cultiver, mais sans pour autant que cette activité établisse un droit de proprieté. Si on voulait inerpréter la portée de ce programme, on devrait conclure que, les terres de la terre basse n'étant jamais utilisées comme pâturage, il n'y avait pas besoin d'une semblable interdiction. Qu'il nous soit donc permis de supposer qu'à une certaine époque, l'exploitation des terres de la terre basse suivait elle aussi un cycle de rotation agriculture-élevage.

Le nombre de bergers propriétaires de troupeaux de chèvres ou de moutons, s'élevait à 15. Ce chiffre doit être mis en rapport avec l'existence dans l'île de 15 sortes de "haraes", à savoir des marques caracteristiques pratiquées sur les oreilles des bêtes et indiquant leur appartenance. Chaque berger disposait d'une bergerie (mitato) où il installait tout le nécessaire pour l'élaboration des produits d'élevage comme le beurre, le fromage et le produit local dit "elaïki" (53).

Une dernière activité qui doit être mentionnée, vu le niveau élevé connu dans le passé est l'apiculture. Il y avait des régions dites "melissothikes", c'est-à-dire étui d'abeilles, favorables à l'installation des essaims (kouvania) (54).

3. Les communautés locales

L'économie de l'île vers la mer détermine l'installation de l'habitat. C'est ainsi que, bien qu'ils ne se trouvent pas au bord de la mer, tous ses villages sont néanmoins construits à proximité

de celle-ci (à peu près à une demi heure de distance). Les villages les plus anciens, bâtis plus à l'intérieur, étaient en même temps bien cachés, de telle sorte qu'on ne les appercevait pas de la mer. Cet emplacement était dû à la peur des corsaires qui régnait sur toute la région. C'est d'ailleurs pour cette raison que dans plusieurs îles, malgré leur caractère maritime, les plus anciens villages sont vers l'intérieur, quelquefois assez eloignés de la mer. Plus tard on remarque la construction de villages près du port de l'île. La peur des corsaires disparue, les habitants décident d'être en contact direct avec la mer, avec ses ressources et avec l'accès au monde extérieur. Nous avons déjà constaté cette évolution pour l'île de Tilos, évolution survenue à une époque récente.

Dans l'île de Kassos, la construction de l'actuelle capitale, Fry, date de 1840. Il s'agit de l'unité locale la plus récente, bâtie après le retour des premiers kassiotes de Syros. Auparavant, cet endroit possedait quelques "mahazedes", petits bâtiments où l'on gardait les grééments des navires. Après 1840 l'île atteint un niveau de développement important et la construction d'un village sur le littoral (village qui dans un bref laps de temps abritera la capitale) devient une nécessité incontestable. A part ses 600 maisons, Fry dispose de chantiers navals pour la construction des goélettes et des bricks et prend le caractère d'une "ville emporium" (55). Elle s'est d'ailleurs rapidement étendue tout au long du littoral, de telle sorte qu'elle semble aujourd'hui former une seule avec Emporios, le port actuel de l'île. Ce dernier fut le port du village Panagnia, où se faisait tout le commerce; on l'appelle d'ailleurs aussi "skala" (échelle).

Il est une pratique constante en Grèce d'appeller Emporios les localités où s'exerce le commerce d'un village situé vers l'intérieur; on les appelle aussi tout simplement "skala" quand il s'agit de son port. On retrouve le nom "emporios" dans plusiers îles du Dodécanèse comme par exemple à Symi ou à Halki.
Le village Panaghia ou Horio (village) ou Horio tis Panaghias (village de Notre Dame) est l'un de plus anciens de l'île. Des fouilles ont révélè l'existence de monnaies de l'époque Byzantine ainsi que des mosaïques de l'époque Romaine. Il rassemblait un nombre de maisons s'élevant à 180, dont la plupart aujourd'hui est en ruines. Il s'agit du village le plus abandonné de l'île. Les panaghiotes, habitants du village Panaghia, étaient armateurs renommés. Leur village se trouve près d'Emporios, qui formait son port.

Un autre village ancien est celui de Aghia Marina qui rassemble le plus grand nombre d'habitants (3.000 en 1904) et 900 maisons (56). Il était l'ancienne capitale de l'île. Ses habitants s'étaient livrés aux activités maritimes, seuls les habitants du quartier dit "kathistres" s'occupant d'agriculture et d'élevage.

Enfin, les deux derniers villages de l'île avaient un cara-

ctère plutôt agricole que maritime. Arvanitohori est le plus récent, Fry mis à part. Il se trouve situé dans une région considérée comme fertile et ses habitants se livrent plus ou moins à l'agriculture. Le village Poli rassemble 90 maisons dont les habitants pratiquaient l'agriculture et l'élevage.

Aujourd'hui l'île est beaucoup moins peuplée, ses habitants l'ayant abandonnée pour suivre le courant migratoire qui frappe l'ensemble de la région, comme d'ailleurs l'ensemble de la province grecque. Les Kassiotes, qu'ils soient installés à Athènes, aux Etats-Unis ou en Egypte, ne manquent pas l'occasion de visiter surtout en été leur île natale. D'ailleurs, la majeure partie de la population actuelle vit des sommes d'argent envoyées par les émigrés ou par les marins, car la production locale est insignifiante.

PREMIERE PARTIE

D E S C R I P T I O N   D U   C O S T U M E

Cette première partie se limite à l'examen plus ou moins détaillé des pièces vestimentaires qui, groupées, forment le costume traditionnel féminin et masculin des sociétés considérées. Il s'agit d'examiner le costume tel qu'il se présente à nos yeux, suivant un schéma diachronique et en rapport avec la matière, avec sa formation et sa transformation. Nous devons évaluer donc la dimension pratique et esthétique des pièces du costume et le rôle que celles-ci jouent comme moyen de protection et comme parure. L'examen distinct de chaque pièce constitutive du costume et la mise en évidence des particularités de chacune d'elles nous permettront ensuite d'arriver à une vue d'ensemble propre à chaque société examinée ici.

Le costume, pris comme un tout, nous offrira à la fin la possibilité de la situer dans l'espace d'une île et dans l'espace plus large du Dodécanèse. A cet effet, la présentation des costumes traditionnels des îles Tilos et Kassos sera précedée d'un examen du style dominant dans le Dodécanèse . Nous pourrons ainsi saisir les relations de ces costumes avec la vie des groupes auxquels ils appartiennent et leur degré d'intégration dans une aire culturelle donnée.

Les costumes féminins de l'aire dodécanésienne peuvent être classés en deux catégories principales dont la différenciation est due à la pièce vestimentaire extérieure. Celle-ci est soit le "Kavadi" soit le "foustani". On appelle kavadi le vêtement de dessus porté dans certaines îles du Dodécanèse. Ses caractéristiques peuvent se résumer comme suit: il est long et arrive d'habitude jusqu'au milieu de la jambe ou, plus rarement, jusqu'aux talons. Il est ouvert par devant; ses manches sont plus ou moins larges descendent jusqu'à 4-5 doigts au-dessus du poignet. Si elles arrivent au poignet on les retrousses. Son nom commun est celui de kavadi mais il est désigné aussi par d'autres noms locaux. Le foustani est une robe sans manches, formant un petit buste uni à une jupe ample, la plupart du temps plissée.

Les deux pièces diffèrent considérablement entr'elles, non

seulement à cause de leur coupe et de l'impression générale qu'elles donnent à l'ensemble du costume, mais aussi par leurs couleurs et par les matériaux utilisés propres aux conditions locales. Il est évident que le matériel utilisé pour une ou l'autre pièce peut être riche ou modeste, fait qui dépend des conditions dans lesquelles elles sont portées.

Une pièce porte le même nom dans les deux types de costume féminin de la région: c'est la pièce intérieure principale appellée "pokamisso". Sa forme peut elle aussi donner lieu à une distinction: en effet, il y a la chemise -poukamisso- faite d'une seule pièce en ligne droite et la chemise qui, coupée à la taille, est formée de deux pièces réunies. La partie supérieure de ce deuxième type de chemise est plus ou moins ajustée, tandis que sa partie inférieure forme une jupe ample. Les manches des deux types de chemise sont longues et plus ou moins larges. Elles diffèrent pourtant essentiellement quant à leur coupe qui peut être, pour la chemise faite d'une pièce, toujours en ligne droite, mais pour la chemise constituée de deux pièces soit en ligne droite et avec manches moins larges soit en ligne évasée et avec les manches très larges. La coupe de la chemise ne détermine pas quelle sera la pièce extérieure, le kavadi ou le foustani. L'une et l'autre peuvent être portés avec les deux types de chemises. Mais, par contre, ce qui définit le port de l'un ou de l'autre est la coupe des manches de la chemise.

Les costumes féminins des îles du Dodécanèse sont basés sur ces deux types géneraux et combinent les différentes pièces surtout d'après les règles esthétiques que nous venons d'exposer. Il y a des îles qui soit connaissent et portent les deux types de costume, soit adoptent l'un des deux, bien que jadis elles aient connu l'autre dans leur évolution.

Dans certaines îles nous rencontrons l'existence de la "vraka", pantalon longue et large. Il ne s'agit nullement d'une pièce fondamentale et indépendant du costume du Dodécanèse, comme c'est le cas à Lesbos ou ailleurs. Elle a toujours été portée sous la chemise, le vêtement du dessus étant soit le foustani soit le kavadi.

Le costume des îles du Dodécanèse est riche en accessoires. Bien que les plus importants de ceux-ci soient communs à toutes les îles, chaque costume présente des particularités locales tellement intéressantes qu'il serait vain, à notre avis, de mentionner ici ces pièces sous leur forme générale. Nous nous proposons, par contre, de présenter ces pièces en examinant les pièces analogues des costumes portés dans les deux îles choisies.

CHAPITRE I

LE COSTUME FEMININ DE TILOS

Avant de procéder à l'analyse de chaque pièce du costume tiliaque, nous croyons utile de citer ici l'ensemble de ces pièces, en suivant une distinction simple pour faciliter la lecture: celle entre le costume de chaque jour et le costume de fête.

Les pièces dont se compose le costume féminin tiliaque de chaque jour sont: le "rasso", la pièce extérieure; le "poukamisso", la chemise; la "trahilia", la petite pièce couvrant le buste; la "zona", la ceinture; le "trahiliko" et la "mantila", fichus de tête; les "podimata", les chaussures.

Les pièces dont se compose le costume féminin tiliaque de fête sont: le "foustani", la pièce extérieure; le "poukamisso", la chemise; la "zona", la ceinture; les "skouloukota", les chaussures; les "fakotes", les chaussettes; la "skoufia" ou "tsouni", sorte de chapeau; les "tsipidomantiles", les fichus; les bijoux.

I. LES PIECES PRINCIPALES

A) Le rasso.

Le rasso est la pièce la plus caractéristique du costume ordinaire et celle qui donne le nom au costume de tous les jours. Il s'agit en fait d'une sorte de kavadi désigné à Tilos sous un autre nom. Le costume de cette île se classe donc dans celui des îles du Dodécanèse, caractérisé par le port du kavadi. Mais l'île de Tilos connaît également l'autre costume dont la pièce principale est le foustani.

Le nom de rasso est dû à la matière utilisée pour sa confection: on emploie la laine pour la chaîne comme pour la trame. Les tissus ainsi confectionnés et traités selon certaines règles décrites plus loin, prennent tous le nom de "rassa". Le rasso n'est jamais teint mais garde la couleur naturelle de la laine.

Dans l'île de Kalymnos où on retrouve le kavadi sous le nom de "kavaï", dû aux particularités du vocable de l'île, celui-ci est fait de tissus somptueux appelés "lionia", importés de Lyon. Il peut encore être de soie ou de soie tissée d'or enfin d'un tissu nommé

"harades", sorte de moire de soie. D'habitude, le kavaï est rayé et les couleurs les plus communes sont le bleu, le noir et le rouge. Le kavaï ordinaire, de qualité inférieure est fait surtout de coton. - Dans l'île de Kasteloriso cette pièce est connue sous le nom de "kavadi" ou "chryssos saccos" (tunique en or). Selon les dessins de l'étoffe, il s"appelle "louloudato" (avec des fleurs) ou "fidato" (en serpents). - Dans l'île de Karpathos on l'appelle "zipouni" ou "kavadi". Auparavant, il était fait d'étoffes riches rapportées de Beyrouth. Aujourd'hui les étoffes sont tissées au métier et teintes en bleu ou noir. Sa coupe est la même qu'à Tilos.

Dans cette dernière île, contrairement à ce que nous avons vu dans les autres, le rasso n'a jamais été fait de tissus riches, unique élement qui le différencie des autres kavadia. Sa fabrication a été toujours l'oeuvre des femmes de l'île, conséquence sans doute du caractère clos de la communauté.

Le rasso est porté par les femmes chaque jour, aussi bien en hiver qu'en été. Ceci est possible parce que les fibres de la laine de mouton enferment une certaine quantité d'air qui leur donne une proprieté isolante. Même s'il constitue une pièce du costume ordinaire, il y a des circonstances où il est porté comme pièce d'apparat. La coupe du rasso est identique dans les deux cas mais la différence réside dans la qualité de la laine utilisée pour le tissage. On distingue ainsi les "beaux rassa", de qualité supérieure, et les "solides rassa", de qualité inférieure mais qui sont plus solides parce que les fibres sont plus longues et plus grosses. Pour la confection des beaux rassa on utilise la laine fine et noire des petits agneaux. L'avantage de la laine d'agneau utilisée est qu'on obtient un tissu plus fin, qui favorise une coupe plus ajustée. Les femmes disent qu'elles portent leur "rassa arnidera" (rassa en laine d'agneau), c'est-à-dire leur beau rassa. Le solide rasso se porte uniquement pour le travail (kamateri). Dans ce cas on utilise la laine des moutons, à la fibre plus épaisse, plus longue et de couleur châtain. Cette qualité de fibre donne des rassa plus solides mais aussi plus grossières.

Le filage, ainsi que le tissage de l'étoffe au métier à tisser (lefantariés), se font selon des procédés anciens que les femmes pratiquent depuis toujours. Une fois terminé, le tissu est distendu. On le porte donc au bord de la mer et on l'y plonge pendant deux ou trois jours en le foulant continuellement afin qu'il soit bien figé, compact. Une fois le tissu figé, on se met à le tendre en utilisant une méthode particulière appellée "carga". On attache le tissu par l'un de ses bouts à l'extrémité du toit de la maison, le côté opposé fiché dans un étui en bois rempli de pierres. Cela rend le tissu bien tendu et prêt à être cousu par les femmes spécialisées dites "mastorisses".

Le rasso a deux parties principales; celle du devant constituée de deux pièces et celle du derrière d'une seule. A celles-ci s'ajoutent deux parties latérales qui forment trois plis sous l'aiselle, cousus jusqu'à la taille et ensuite laissées libres. Ce sont ces plis qui donnent de l'ampleur au rasso.

Au niveau du corsage le rasso comporte une ouverture de forme ovale qui laisse voir le plastron de la chemise et la "trahilia". De la taille jusqu'en bas, on ajoute deux pièces triangulaires fixées aux deux côtés de la pièce principale du devant et qui se croient. Quelquefois, au travail, les femmes relèvent l'une de ces pièces triangulaires (ou les deux) en les enfonçant dans la ceinture.

Cette façon de faire est connue aussi dans les autres îles où l'on porte de kavadi. A Kalymnos on laisse voir la broderie verticale sur le côté de la chemise ce qui constitue un des éléments caractéristiques du costume. A Karpathos on procède de la même manière sans qu'il y ait cette raison esthétique, parceque la chemise est brodée horizontalement tout autour du bord.

Les manches du rasso ont des emmanchures tombantes qui arrivent juste au dessous du coude laissant voir les manches de la chemise. Il en est ainsi à Kasteloriso, tandis que dans les îles de Kalymnos et de Karpathos pour obtenir le même effet on retrousse le bord des manches du kavadi qui arrivent ainsi jusqu'aux poignets.

B) Le foustani

Le foustani est la deuxième pièce principale rencontrée dans l'île de Tilos et on le porte à la place du rasso. Mis par dessus la chemise, il donne à l'ensemble du costume tiliaque le caractère d'un costume d'apparat et il se porte comme tel. Il faut pourtant noter que c'est surtout le type de chemise portée au-dessous qui joue le rôle le plus important et accorde au costume son caractère de costume d'apparat. Le foustani donc, au moins à Tilos, n'accompagne que des chemises bien déterminées.

Comme à Tilos le foustani coexiste avec le rasso et est porté en alternance avec lui, il se trouve investi d'une fonction différente de celle qui lui est réservée dans les autres îles, où le costume se caractérise par le seul foustani. Dans ces îles donc, le foustani n'est pas seulement une pièce d'apparat, mais aussi une ordinaire.

A Tilos, le foustani est une robe blanche en percale ou en lin. Il se compose de deux parties: le corsage, qui forme un petit buste ajusté, sans manches, avec une échancrure par devant, qui arrive à deux doigts au-dessus de la taille; la jupe, ample, qui forme de nombreux plis appelés "radakia", serrés les un contre les autres tout autour du foustani. Au niveau de la taille et jusqu'à 3-4 doigts au-dessous les plis sont cousus, ensuite ils sont laissés

libres jusqu'au bas du foustani.

Le plissage est fait par les femmes selon une technique locale: elles forment d'abord les plis et les fixent par une couture tout au long de la jupe. Ensuite, après avoir plongé la jupe dans l'eau de mer, elles la laissent sécher. Quand la jupe est sèche elles enlèvent les coutures. Une fois séchés, les plis restent en place même sans couture (57).

Le foustani ne comporte qu'un nombre limité de broderies de manière à mieux laisser apprecier la riche ornementation des chemises. La légère broderie du foustani est exécutée sur les deux côtés de l'échancrure de devant, autour de l'emmanchure et dans le dos. Les motifs utilisés sur les deux côtés de l'échancrure et autour de l'emmanchure sont simples, schématisés, en forme de roues pour les premiers, en forme d'étoiles pour les seconds. Les dessins faits dans le dos rappellent les noix, d'où l'appellation de "karida" (noix). Les motifs se succèdent sur une rangée. Deux lignes se forment, chacune partant du milieu d'une emmanchure, pour se rejoindre au milieu de la taille, formant ainsi un V.

Les couleurs utilisées pour les motifs du dos comme pour ceux du devant sont le rouge et le vert en alternance.

Le terme foustani caractérise une pièce du costume féminin. Au debut ce n'était qu'une sorte de tissu appelé "futan" dont la chaîne était en fil et la trame en coton (58). Les vêtements confectionnés avec ce tissus ont pris le nom caractéristique de foustani (futaine). En 1637, le foustani, en tant que pièce vestimentaire, se rencontre déjà dans les îles grecques selon les témoignages de Lupazolo (59) et de Sylo (60) qui visitèrent l'île de Chios.

Si dans les différentes régions de la Grèce le terme foustani désigne toujours un vêtement féminin, il est souvent d'un usage ou d'une forme différents de ceux dont nous avons parlé pour Tilos. C'est ainsi que dans l'île de Karpathos on appelle foustani une jupe de drap. Dans le village de Lefktra, le terme foustani désigne une pièce vestimentaire du dessous, comme dans le langage Vénitien du 17ème siècle (61). Au contraire, chez les Valaques le vêtement qui ressemble au foustani de Tilos s'appelle "fousta", terme qui d'habitude se traduit par "jupe".

Dans l'île voisine de Nisyros il constitue la seule pièce extérieure et il a deux formes : dans le costume quotidien (mikra allaghia) le foustani (appelé "fousta") est d'habitude en coton rouge (62); rarement de couleur bleue ou noire, il est porté par des femmes âgées. Il ne porte pas de broderie et il accompagne des chemises à manches droites; on met alors par-dessus le "yeleli", gilet. Il est aussi porté avec le "megala allaghia", le costume d'apparat et sa couleur est rouge, verte ou cramoisie. Il est confectionné avec des étoffes riches et plus particulièrement de "kamouha" (63), cas dans lequel on l'appelle "pamouha". Le pamouha rappelle le plus le foustani de

Tilos car il a la même coupe et forme des plis nombreux. Il accompagne des chemises à manches larges donc il n'est jamais accompagné du gilet.

Dans l'île de Symi le foustani est appelé "gounela"; ici il s'agit d'une pièce recénte car auparavant les femmes portaient le kavadi. La gounela (64) de Symi est une robe rouge, sans manches, faite dans le métier à tisser. Elle se porte par dessus la chemise dont elle laisse voir les manches larges. Sa coupe est différente de celle qu'on a examiné à propos du foustani tiliaque, car la gounela a plutôt une ligne évasée et pas de plis. Elle n'en constitue pas moins une sorte de foustani et joue le même rôle que celui-ci dans les autres îles de la région.

Dans l'île d'Astypalea, le foustani qui est la pièce principale du costume traditionnel appelée "kaliarato", est du même type que le foustani de Tilos. Il y a aussi un deuxième type de foustani appelé "manikoto" (qui a des manches); il a des manches qui arrivent aux coudes et il est fait en velours rouge ou verte. Quand le manikoto est confectionné en satin il prend le nom de "zatouni" (65).

Au village d'Embonas, dans l' île de Rodos, le foustani est blanc et bleu tandis qu'à Salako, village de la même île, il est seulement bleu.

En conclusion il faut noter que lorsque le foustani est porté avec des chemises à manches larges, il constitue un costume d'apparat à Tilos, à Nisyros et à Astypalea. Parfois il peut former un costume d'apparat accompagnant des chemises à manches droites, comme c'est le cas à Embonas et à Arhangelos de Rodos. Par contre, fait d'un tissu plus modeste, il est porté avec des chemises à manches étroites, dans quel cas il constitue le costume quotidien. Cette dernière éventualité ne se pose pas pour Tilos pour la simple raison que le costume quotidien comporte toujours le rasso comme pièce extérieure, qui rend ce costume remarquable par sa richesse.

C) La chemise

La chemise est la pièce qui présente la plus grande variété du point de vue des broderies et qui est par conséquent considérée, à juste titre, comme la pièce la plus belle. En outre, à Tilos la chemise détermine, en principe, quelle sera la pièce extérieure, le rasso ou le foustani. Celle rencontrée dans cette île appartient au deuxième type de chemise décrite au début, à savoir celle est formée de deux parties.

La chemise est une tunique pour la confection de laquelle on utilise le "dimito". La fabrication des étoffes au métier à tisser ainsi que la couture sont faites par les femmes elles-mêmes. Elle est divisée en deux parties, le haut, "boustomaniko" et le bas, "podia". Cette dernière est rattachée au corsage par une bande tri-

cotée ou brodée d'une largeur de I-2 doigts. Le buste de la chemise est ajustée et possède une ouverture rectangulaire importante pour laisser passer la tête. La jupe (podia) est composée de quatre parties, celle de devant, celle de derrière et les deux parties latérales.

D'après la forme des manches on distingue deux types de chemises connues dans toutes les îles du Dodécanèse. Le premier type a les manches larges, coupées droit et d'une certaine ampleur. Dans ce cas on coud sous le bras, au niveau de l'emmanchure, un morceau d'étoffe triangulaire qui donne de l'ampleur à l'aisselle et facilite les mouvements du bras. Le deuxième type a lui aussi des manches larges, mais au niveau des épaules, à l'endroit où les manches rejoignent le corsage, elles forment des plis qui sont laissés ensuite libres tout au long de la manche lui donnant ainsi une ampleur considérable.

La chemise du premier type est une pièce portée surtout avec le rasso tandis que celle du deuxième type est réservée au costume de noce et en général au costume d'apparat. Il y a des circonstances où l'on peut voir les chemises du premier type intégrées au costume d'apparat ou de noce. Par contre, la chemise du deuxième type n'est jamais portée avec le rasso; elle constitue un trait caractéristique du costume d'apparat de Tilos. On la porte dans les mêmes circonstances dans les îles voisines de Nisyros et Astypalea. Certes, dans chacune de ces îles la chemise a un nom différent et un décor particulier, tout en gardant la même fonction qu'à Tilos. Dans la coupe générale de la chemise, les îles de Nisyros, Astypalea et Rodos présentent les mêmes caractéristiques qu'à Tilos; à Kassos, Karpathos, Kalymnos, Halki et Symi on trouve seulement la chemise de coupe droite. En ce qui conserne les manches, ces îles observent une coupe droite mais d'une ampleur égale à celle recontrée à Tilos. D'ailleurs, les anciennes chemises de Kassos et de Karpathos présentaient des manches de ce type, plus amples encore que celles de Tilos.

<u>Les broderies des chemises</u>

L'ornementation des pièces du costume tiliaque comprend des motifs appropriés dont l'application se fait aux endroits traditionnellement fixés. Pour l'examen détaillé de l'utilisation de la broderie nous allons commencer par la chemise féminine, la pièce la plus ornée du costume qu'il s'agisse du costume des jours ordinaires ou du costume d'apparat. La chemise à manches étroites a des dessins executés au bas de la chemise, aux quatre coutures des côtés, autour de l'échancrure du corsage, sur les épaules, autour du bord des manches ainsi que le long des coutures de ces dernières. La chemise à manches larges a des broderies tout au long des manches et formant des lignes verticales.

La décoration du bas de la chemise utilise un seul motif de

forme géometrique qui se répète tout autour du bas et forme une bande horizontale. Sa largeur est plus ou moins grande, en rapport avec l'importance du motif; le plus grand motif a une largeur de 20cm. Les motifs ne commencent jamais au bord de l'ourlet de la chemise, mais succèdent à une bande brodée d'une largeur qui ne dépasse pas deux doigts, et qui est en rapport avec l'importance des motifs brodés qui vont suivre. C'est ainsi que la largeur du bord orné de la chemise atteint 30cm. environ, et sans compter les broderies qui s'effectuent verticalement sur chacune des quatre coutures de la jupe, jusqu'à une hauteur qui atteint quelquefois 20cm. Chaque motif présente un, deux ou trois "Kefalakia" petites têtes. Le nombre des kefalakia qu'un motif présente en rapport avec sa dimension totale, fait naître une hiérarchie esthétique des motifs qui détermine leur application sur les chemises utilisées à diffétents moments. Les noms des motifs sont quelquefois en rapport avec le matériel utilisé mais les plus souvent avec leur aspect. Le nom des motifs utilisés pour la décoration du bas de la chemise est donné à la chemise entière. De cette manière une distinction nette apparaît entre les chemises, selon les motifs qui sont brodés dessus, distinction qui entraîne une complexité en ce qui concerne leur utilisation.

Voici les noms de chemises que nous avons pu identifier, cités suivant un ordre de hiérarchie esthétique plus ou moins juste: Plaïmalos, Karavato, Poulos, Saïtia, Metaxeno, Melatzeno, Mikro et Klosteno pour Megalo Horio. Lirikatsi, Metaxeno, Saïtia, Melatzeno, Diplaristo et Klosteno pour Mikro Horio.

Le Plaïmalos vient en tête: il présente, en effet, une broderie d'une éxecution spéciale, d'une largeur importante, avec un motif dans lequel les kefalakia sont au nombre de trois. Le Karavato semble suivre dans la hiérarchie mais aujourd'hui il a disparu. La Saïtia est un motif plus petit, ayant deux kefalakia tandis que le Metaxeno a une grandeur égale mais a un seul kefalaki. Le Melatzeno, Diplaristo et Klosteno sont des motifs petits, en un kefalaki. Le Lirikatsi enfin était utilisé par les seuls habitants de Mikro Horio et avait souvent la fonction de Plaïmalos sans pour autant l'égaler en importance.

Parmi les chemises ayant emprunté le nom d'un motif, seul le Plaïmalos a des manches larges richement brodées car les autres chemises ont des manches plus étroites et une broderie réduite.

Les dessins sont en fil de soie sauf le dernier motif (Klosteno) dont le nom indique que le matériau utilisé est le fil de coton. La distinction des motifs se fait par la succession alternative des couleurs rouge-vert-rouge-noir. Pour le seul cas de la chemise klosteno l'alternance des couleurs se réduit à rouge-vert. De toute façon le rouge est de rigueur.

Le long des quatre coutures de la jupe et jusqu'à une hauteur qui dépend de l'importance de la chemise, on applique un décor. A cette fin, dans la plupart des cas on utilise le motif "myrties" (myrte). Dans le cas de la chemise Plaïmalos, on peut utiliser le même motif qui constitue la bande ornementale mais placé verticalement. Le motif myrties semble avoir un rapport avec le motif caractéristique du Dodécanèse appelè "glastra" (pot en fleurs) (66) qui se rencontre presque dans toutes les îles de la région, tout en ayant à chaque fois un nom local.

Au niveau des épaules, les chemises sont brodées avec des motifs qui se répètent et dont le nom diffère selon le motif appliqué au bas de la chemise. C'est ainsi que les "keratakia" (petites cornes) accompagnent toujours la chemise de Plaïmalos tandis que les "tsipoulia" se trouvent utilisés pour la chemise dite Saïtia. Les motifs "fragaki" (diminutif du mot "fragos", expression que les grecs utilisaient pour les occidentaux), et "Kastraki" (petite forteresse) ornent les épaules des chemises de Mikro Horio.

Seules les chemises destinées à être portées dans certaines circonstances avec le foustani peuvent avoir une broderie sur les épaules; autrement elles ne portent qu'au bord des manches. Ainsi le Klosteno qui ne peut jamais être porté avec le foustani n'a pas de broderies sur les épaules.

Tandis que l'ornementation des manches étroites se réduit à leur bord et à une ligne le long de la couture, celle des manches larges se fait tout au long de la manche. En effet, les manches larges de Plaïmalos sont ornées de rangées longitudinales de petits motifs ovales qui se succèdent depuis l'épaule et jusqu'au bout de la manche sur plusieures lignes. On les exécute avec de la soie de couleur verte et le nom qu'on leur attribue est celui de methismena (ivres) à Mikro Horio et celui de "lestata" à Megalo Horio.

Les manches étroites aussi bien que les manches larges sont brodées avec une rangée de deux doigts de largeur en couleur verte appellée "louri" (courroie). Au dessus de cette bande on brode de petites croix tandis qu'on achève la manche par un feston rouge. Au bout de chaque couture on pend un petit gland composé du reste des fils utilisés pour l'execution de louri, seul le Klosteno restant sans gland.

Autour de l'échancrure du corsage, la décoration se fait avec les "Kipoulakia" (petits jardins) et "ploumakia" (petits ornements). Il s'agit de petits carrés à l'intérieur desquels, en brodant une croix, on en forme quatre autres qu'on remplit de couleur. Les couleurs utilisées sont le rouge, le vert, le rouge et le noir, à l'exception du klosteno qui est polychrome.

A la base de l'ouverture du devant, juste à l'endroit où la trahilia se termine, la chemise porte de petits dessins qui peuvent être les myrties où de petits carrés unis pointe à pointe,

ce qui dépend encore une fois de l'utilisation de la chemise. Au moment où nous avons effectué notre recherche, nous n'avons pas pu trouver de chemise brodée avec le motif du "king" (67). Néanmoins, compte tenu du fait que l'appelation locale de celui-ci est "platyphilo" et qu'il existe encore dans le souvenir des gens nomination d'une chemise "platyphillenio" on peut avancer l'hypothèse qu'il y a eu auparavant une chemise brodée avec le motif appelé king mais qui n'est pas parvenue jusqu'à nous.

A Nisyros, la chemise qui joue le rôle de plaïmalos tiliaque a des manches larges brodées de la même façon verticale. Les dessins qui se forment sont appellés "skolopendra" (scolopendre). La couleur utilisé est le brun. Par contre, pour les dessins brodés au bord du bas de la chemise et qui ressemblent assez à ceux de plaïmalos, on utilise alternativement le jaune, le bleu et le brun. Pour les autres chemises, on retrouve les couleurs utilisées à Tilos, à savoir le rouge, le vert et ici encore le bleu.

La chemise de l'île d'Astypalea, bien quelle appartienne au même type que la chemise de Tilos avec ses manches larges brodées sur leur longueur, a dans son décor des oiseaux, des bateaux ou des fleurs (glastra) brodés autour de l'ourlet, en bas. Il s'agit d'une influence venue des Cyclades, groupe d'îles proches d'Astypalea et qui a été fortement influencé par Venise, d'où sont venus des motifs de la Rennaissance. Il ya trois sortes de chemises à manches large à Astypalea. L'une est brodée au motif skolopendro et s'appelle skolopendrato; l'autre présente le motif de "dixos", isolé, en une ligne verticale et brodé en vert ou rouge; la troisième est brodée du motif "kaliares" et s'appelle "kaliarato" (68).

2. LES ACCESSOIRES

A) La trahilia

Le devant de la chemise tiliaque forme une échancrure assez grande; cette ouverture pourrait laisser apparaître le sous-vêtement si elle n'était pascouverte par la trahilia. Il s'agit d'un morceau de tissu qui couvre l'ouverture de la chemise, obéïssant ainsi à des raisons à la fois pratiques et estétiques. La trahilia, avec ses broderies polychromes, constitue une pièce vestimentaire de valeur pratique tout en égayant le devant de la chemise. La trahilia se décompose en deux parties différentes: la "manna"(69) et le "mirsimi" (70).

La manna est une pièce d'étoffe de forme rectangulaire avec une découpe importante au milieu pour le passage de la tête. On rattache à la manna la deuxième partie de la trahilia. Le côté brodé de la trahilia forme le devant et l'autre le dos. L'étoffe utilisée pour la manna peut être rouge et s'appelle alors "poukassi", ou jaune, la "zafora" (safran) ou le "krokos" (crocus). Il s'agit d'un jaune

vif qu'on obtient en faisant bouillir le pistil du safran. Il est intéressant de noter que selon la dose utilisée, la couleur varie entre le jaune foncé et l'orange. Le jaune obtenu de cette plante et selon le procédé décrit, était déjà connu en Grèce Antique (7I).

Le mirsimi est la partie brodée de la trahilia, consue sur le devant de la manna de la façon suivante: la broderie est d'abord faite sur un tissu blanc, cousu ensuite sur la manna sur deux côtés seulement, les deux autres restant libres pour faciliter le passage de la tête dans la trahilia. Le mirsimi couvre par conséquent la plus grande partie de la découpe faite sur la manna dont une seule partie, petite, reste visible autour du cou une fois la trahilia mise par la femme. Le mirsimi se trouve ainsi juste dans l'échancrure du corsage. Les deux côtés libres du mirsimi sont attachés à la manna par deux longs cordons noués qu'on appelle"vaya" et dont les bouts sont laissés libres.

La partie devant de la manna qui se trouve à droite et à gauche du mirsimi est cachée sous la chemise de telle sorte que dans le vide formé par l'ouverture de la chemise est couvert par le mirsimi, dont les broderies semblent faite suite à celle qui entoure l'échancrure du corsage. Par contre, la partie arrière de la manna pend librement par-dessus le rasso, mais elle est cachée sous la chemise quand celle-ci est portée avec le foustani.

On pourrait penser que la manna justifie son existence comme support nécessaire du mirsimi, qui, lui seul, est bien brodé et visible de la partie du devant de la trahilia. Les coutures soigneusement faites de la manna, la forme particulière donnè à la découpe de son milieu, les couleurs choisies et le fait qu'on la laisse pendre par-dessus le rasso, nous portent à croire qu'elle sert à autre chose qu'à seulement supporter le mirsimi. Le contraste même qu'elle forme avec le rasso, certifie qu'à la base de sa création on trouve plutôt des raisons estétiques (72).

La broderie polychrome de la trahilia est faite sur la seule pièce du devant, le mirsimi, qui d'ailleurs doit son nom à la qualitè du fil de soie utilisé qui est tors. Les motifs employés sont des motifs géometriques formant des triangles dites "vatzelota", rangés en cinq lignes verticales. Ces lignes verticales déterminent entr'elles des espaces nommés "potami" (rivières). Les potami restent blancs ou peuvent être remplis de fil de soie.

Cette pièce constitue un accessoire indispensable du costume féminin des autres îles du Dodécanèse qui suivent le même système vestimentaire. Celle de Nisyros présente un intérêt particulier. Elle est connue sous le nom de "sfioma" et elle est de la même coupe que celle de Tilos. L'étoffe de base (de la manna) est en drap noir tandis que sur la pièce du devant les motifs ornementaux, de forme géometrique, sont brodés de fil d'or mêlè de fil d'argent ou de fil de soie. Selon des témoignages (73) il y avait sept sortes

de motifs brodés dont les noms seuls sont parvenus jusqu'à nous: skolopendra, graniara, gaïtanaki, arapiko, melissa, kiparissaki, et nyfiko.

Ces noms ont une signification précise (74) en vertu de laquelle on pourrait peut-être déduire le schéma général du motif sans pour autant qu'on puisse donner des précisions. Quoiqu'il en soit, le sfioma de Nisyros a une apparence plus riche et plus précieuse que la trahilia de Tilos. Cela est dû surtout aux couleurs utilisées tant l'étoffe de la manna et pour les broderies, de même qu'à la qualité de l'étoffe et des fils. Il est d'ailleurs connu que les femmes de Nisyros cultivaient elles-mêmes des mûriers et élevaient des vers à soie pour obtenir une soie de qualité remarquable. Le sfioma qui portait le motif dit "nyfiko", constituait une pièce du costume de mariage et il était de couleur vive, bleu vert ou rouge. En outre, le motif brodé s'appelait "fegarato", ce qui signifie "avec des lunes".

B) La ceinture

La ceinture est tricotée en laine, formant des lignes horizontales de couleur rouge et noir ou tout simplement rouge. Elle est portée au-dessus du rasso ou du foustani. Son nom locale est "zona". On l'enroule deux fois autour de la taille et on la serre bien. Parfois on porte deux ceintures l'une par-dessus l'autre afin de mieux marquer la taille.

On retrouve une ceinture presqu'identique dans certains villages de l'île de Rodos, comme à Embonas ou à Salako. Il s'agit encore une fois d'une ceinture tricotée en laine de couleur soit rouge soit cramoisi. Dans les îles de Nisyros et d'Astypalea qui suivent le même style vestimentaire que celui de Tilos, la ceinture présente une diversité intéressante. Le trait caractéristique est qu'outre une ceinture en étoffe ornée de pendentifs d'argent, on ajoute une deuxième et même une troisième ceinture d'argent. Il faut d'ailleurs metre l'accent sur le fait que, contrairement à Tilos (où la ceinture est portée avec le foustani comme avec le rasso et accompagne à la fois le costume d'apparat et le costume quotidien), les ceintures qu'on rencontre dans les deux autres îles accompagnent le seul costume d'apparat.

Le costume d'apparat de Nisyros, le pamouhas, s'accompagne de deux ceintures portées ensemble. La première ceinture est une bande de velours cramoisi avec des applications en argent ou dorées et represente surtout des aigles bicéphales, des fleurs et des figures humaines. On la serre juste autour de la taille et elle se ferme au devant avec une agrafe en argent. Cette agrafe est remarquablement travaillée et elle se termine à de deux extrémités par une représantation féminine mythique de la tête de laquelle sorte un serpent, motif bien connu et plein de signification en Grèce. On considère

cette ceinture comme le chef d'oeuvre du costume feminin de Nisyros. La deuxième ceinture, appelée "alyssi", est composée de cercles en argent. Le reste de la chaîne pend jusqu'au genou. Cette ceinture se trouve enroulée juste au-dessus de la première ceinture qui, à part sa fonction esthétique, sert à retenir le sfioma (75).

Le costume d'apparat d'Astypalea, composé de la robe dite "manikoto" et de la chemise skolopendrato est accompagné de trois sortes de ceintures. Le "zonari" est une bande de tissu rouge sur lequel se trouvent appliqués des plaques d'argent, comme à Nisyros, fermant par devant avec une agrafe. En outre, deux autres ceintures dites "zossies" accompagnent la première. Celles-ci sont des chaînes unies entr'elles faisant le tour de la taille tandis que tout autour sont accrochés des pendentifs et de petites chaînes.

Il est remarquable que le costume tiliaque présente une simplicité d'accessoires (comme par exemple la zona) par rapport aux costumes des autres îles ayant le même système vestimentaire.

C). La coiffe

Le costume féminin de Tilos présente deux sortes de coiffes dont chacune accompagne l'un ou l'autre type du costume local.

a. La coiffe ordinaire

La coiffe portée ordinairement assure la protection de la tête en gardant quelques éléments de parure bien que son utilisation obéïsse en principe à des raisons pratiques.

La première pièce s'appelle "trahiliko". Il s'agit d'un petit mouchoir carré, plié en triangle. Il ne couvre que le sommet de la tête et on le serre bien en laissant apparaître la moitié de la coiffure. Il se noue derrière la tête sur la nuque (76) et il est de coton rouge à dessins imprimés blancs.

Le trahiliko est couvert par un deuxième fichu dit "mantila". On en recontre trois variantes. La première, la plus répandue, est une pièce d'étoffe carrée, en coton blanc léger. Pliée en triangle, elle entoure la tête; sous le menton on fait un noeud lâche, tandis que la partie arrière retombe dans le dos. Parfois elle est dentelé au bord avec des "bibilies" (77).

Les deux autres fichus ont une forme rectangulaire dont les deux extrémités pendent sur les épaules. L'un s'appelle "fakoti" et l'autre "hyti" selon leur façon de tissage. La fakoti est à la fois tissée et brodée au metier, à ses deux extrémités, en lignes horizontales de couleurs verte et rouge. Elle se termine en "floutsa", c'est à dire en petits glands, de même couleur. La mantila qui après le tissage est brodée à la main de la même façon que l'azour, s'appelle hyti.

La coiffe ordinaire de l'île de Tilos est largement pratiquée dans la règion. Dans presque toutes les îles dodécanèsiennes, on remarque son utilisation soit comme coiffe quotidienne, soit parfois comme coiffe d'apparat.

b) La coiffe d'apparat

La coiffe portée avec le foustani pendant les jours de fête ou de céremonie se compose de trois pièces principales, à savoir le "tsouni" ou la"skoufia", la "mantila" et dans certains cas un deuxième fichu, petit et triangulaire.

Le "tsouni" ou "skoufia" est un bonnet en forme de cône, assez semblable à la tiare. Il est taillé et cousu par des femmes spécialisées. Pour la confectionner, on utilise le "ketsé" c'est à dire une quantité de bourrage de laine, pour donner la forme voulue au bonnet. L'extérieur du tsouni est recouvert d'un tissu rouge tandis que l'intérieur est doublé de "stari", étoffe épaisse utilisée comme doublure (78). Le tsouni reste en place grâce à un cordon attaché sur ses deux côtés et qui passe sous le menton. La forme conique du tsouni rappelle le "hennin" porté par les femmes en Europe au XVème siècle. Mais cette forme semble venir d'une époque beaucoup plus lointaine dans la règion du Proche-Orient. On suppose que la tiare persanne a été répandue dans le bassin meditérranéen par les Turcs. Ainsi, à Tunis, on ne signale aucune coiffe avant l'arrivée des Turcs (79). Ensuite fait son apparition une coiffe conique connue sous le nom de "quoufiya", en velours noir et lourdement brodée. La quoufiya tunisiènne est d'ailleurs connue sous le nom de "chéchia" en Algerie du XIX siècle (80). D'autre part, les juives de Constantinople portaient aussi une coiffe de forme conique appelée "koufia". Il nous faut rapprocher de celles-ci la "scuffia" italienne et l'"escoffia" espagnole pour mieux établir la grande expansion que cette forme de coiffe féminine a connu dans le monde meditérranéen. Il reste pourtant incontestable que le tsouni tiliaque descend d'une coiffe de cette forme connue dans la règion dodécanésienne depuis une époque lointaine. Sans nier que cette forme est importée d'Orient, son apparition remonte à une époque qui précède l'arrivée des Turcs.

Des fouilles effectuées dans l'île de Rodos ont révèlé une statue féminine dont la coiffe conique ressemble beaucoup à celle des femmes de Tilos. La même coiffe se rencontre dans l'île de Nisyros, où la "skoufia" est de forme conique et recouverte de drap rouge. A Astypalea la skoufia est un bonnet de forme souple, généralement conique, placée au sommet de la tête et confectionnée en velours vert ou cramoisi ou encore en satin.

Le tsouni de Tilos peut dans certains cas être orné d'un bandeau d'étoffe épaisse qui couvre sa partie inférieure sur le devant et arrive jusque derrière les oreilles où il est bien fixé. Ce bandeau frontal s'appelle "bafilos". Un deuxième bandeau agrémentait vertcalement le milieu du tsouni. Le bafilos était passementé en fil d'or formant divers dessins géometriques. Il s'agit d'un élément contemporain de la coiffe tiliaque mais qui nous renvoie à une é-

poque antérieure. En effet, par sa forme et par la façon dont il est employé, le bafilos, nous rappele un ornement de tête ancien l'ampyx".

On ne sait pas avec certitude si l'ampyx dans sa forme la plus ancienne était en fait une bande d'étoffe agrémentée d'or ou tout simplement un bijou. On le rencontre à l'époque byzantine où il se présente comme un diadème ornè d'or et de pièrres précieuses. On rencontre à nouveau la forme d'ampyx en Grèce moderne entre le17ème et le 19ème siècle, sous la forme d'une bande renforcée qui est fixée au-dessus du front en demi-cercle, ou sous la forme d'un diadème d'argent bien travaillé. Le bafilos tiliaque correspond aux formes nouvelles que connaît l'ampyx à travers la Grèce (81).

On pourrait encore rapprocher celui-ci d'une partie de la quoufiya tunisiènne, un frontal appellé "jbin", en broderie noire qu'on nomme parfois "amiya" (aveugle), car elle couvre le tissu sur lequel elle est exécutée (82).

A part sa fonction ornementale l'ampyx ancien avait une fonction pratique, retenir les cheveux. Cette fonction pratique est accentuée dans ses expressions contemporaines comme celle du bafilos ou encore celle du chryssomantilo d'Astypalea. Celui-ci est une bande de soie qui maintient à la fois la skoufia et les cheveux en couvrant la moitié du front et qui se noue par derrière. Toute sa surface est agrementée de perles fines et de fil d'or.

La deucième pièce importante qui accompagne le tsouni tiliaque se présente dans le cas où le bafilos n'existe pas. Le tsouni est orné alors d'un petit fichu triangulaire et imprimé, attaché à trois doigts au-dessus de la bordure du tsouni. Dans l'espace vide crée par la distance entre le debut du fichu et la bordure, on applique une broderie legére. Le petit fichu est noué par derrière.

Au sommet du tsouni on attache la troisième pièce importante de cette coiffe, un fichu grand et léger, appelé "tsipidomandilo". Il s'agit d'un fichu rectangulaire, attaché au tsouni au moyen d'une sorte d'épingles en argent et terminé par une tête sphérique bien travaillée. Ces épingles sont appelées "karfovelones" (clous-aiguilles) et elles sont au nombre de deux; elles se fixent sur le devant de la coiffe et constituent en même temps une pièce ornementale. Le tsipidomantilo enveloppe tout le tsouni laissant pourtant apparaître le bafilos. Ses deux bouts pendent sur les épaules. Ils présentent des broderies plus ou moins riches selon les circonstances dans lesquelles le fichu était porté et selon la situation sociale de la femme consernée. Pour cette raison, il y avait une grande variété de tsipidomantila, qui différaient quant à la qualité du tissu utilisé mais surtout quant à la broderie faite en coton ou en soie. Il ne nous est parvenu qu'un nombre limité de ces fichus dont le nom était étroitement lié au motif qu'ils portaient. Nous avons donc appris le nom de quelques fichus comme le "mikro"

(petit), les "vastries" (qui est le nom local du pot de fleurs), le "dipla kladi" (qui signifie rameau oblique), les "fourneftakia" et le "kerefiou". Les extremités de tous ces fichus finissaient en floutsa, petits glands.

Hormis ces tsipidomantila brodés, il en existe une autre sorte appelée "tsipida". Celle-ci ne porte pas de broderie. Elle est confectionnée de soie rouge ou blanche. Ses deux bouts sont garnis de floutsa polychromes. Ses extrémités ne s'arrêtent pas aux épaules mais retombent jusqu'aux cuisses. Il est évident que la tsipida constitue le fichu le plus précieux et le plus remarquable.

c. <u>La coiffe d'apparat dans les autres îles du Dodécanèse</u>

Nous avons déjà vu que la coiffe conique, connue à Tilos sous le nom de tsouni se rencontre aussi dans d'autres îles de la région, comme à Nisyros et à Astypalea. Celle d'Astypalea, la skoufia, diffère de la forme conique pointue qu'on rencontre à Tilos et Nisyros et rappelle un bonnet qui se met au sommet de la tête. Elle est confectionnée de velours orné de perles et pour cette raison elle est largement connue sous le nom de "bonnet à perles". Néanmoins, avec la superposition des fichus et la façon dont ils sont noués, la forme générale de la coiffe est là aussi haute.

A Symi et à Karpathos on constate une différence plus remarquable de la coiffe. En effet, dans ces îles les bonnets sont inexistants. Malgré cela, l'utilisation de plusieurs fichus mis successivement l'un sur l'autre et fixés par des épingles, donne l'impression qu'il s'agit d'une coiffe de forme conique et rappelle beaucoup la skoufia. D'ailleurs, la coiffe de Symi est appelé "skoufia". Cette forme est obtenue par l'utilisation d'un grand nombre de fichus et de l'existence au dessous de ceux-ci d'une structure métalique à barres d'or verticales et horizontales qui forment un support. Selon la tradition, les fichus en soie étaient au nombre de quarante-deux, chiffre réduit plus tard a 7-10 fichus.

Dans l'île de Patmos on rencontre le "possi", sur une espèce de chapeau haut (kapelo), enveloppé d'un tissu blanc en soie très légère, on attache un ruban long dit "oura" (queue) et on ajoute divers bijoux. Au sommet du kapelo on coud un aigle bicéphale (83).

Dans l'île de Nisyros, à part la "skoufia", on rencontre l'autre pièce importante de la coiffe tiliaque, le tsipidomantilo appellé ici "skepi". Il s'agit d'un long fichu en soie de couleur rouge. Il est maintenu en place par des épingles qui sont appelées "koumpovelones" (boutons-aiguilles).

Les fichus mis au-dessus de la skoufia d'Astypalea présentent un intérêt particulier. On rencontre deux types différentes d'ornementation de la skoufia qui dépendent des fichus utilisés. Le premier type accompagne le costume dit skolopendrato. La skoufia est d'abord ornée du chryssomantilo, la bande en soie brodée d'or

et ornée de perles que nous avons déjà mentionné plus haut en la rapprochant du bafilos tiliaque. Avec le chryssomantilo, deux "mantiles" (longs fichus) sont à la fois utilisés. La première mantila est appelé "assimenia bolia", voile en argent. Elle est faite d'une étoffe de soie très fine de couleur jaune, brodée à ses extrémités. Elle s'attache au milieu de la skoufia et retombe sur la poitrine. La deuxième mantila est appelé "panomoustahia", elle est en soie blanche et porte des broderies polychromes sur la bordure. Elle se fixe au sommet de la tête à l'aide de deux épingles appelées "kompovelones". Ses deux extrémités pendent sur le devant, au-dessus de l'assimenia. Le deuxième type d'ornementation de la skoufia avec des mantiles accompagne le costume dit "skleta" ou "kaliarato". Autour de la skoufia se noue le premier voile en soie jaune. Ensuite, une deuxième mantila s'enroule autour de la skoufia, de couleur jaune elle aussi et formant un turban. Elle se noue bien serrée sur la droite. L'une des extrémités, la plus courte, retombe un peu et se termine par des broderies et des franges. L'autre extremité, longue, passe par devant et fait le tour de la poitrine, jusqu'au dessous de la taille et remonte à gauche sur la tête où elle s'attache.

d. Les cheveux

Il est évident que selon la coiffe de chaque île, les cheveux suivent une coupe différente. A Tilos on les laisse jamais dénoués. Les filles, aussi bien que les femmes mariées, arrangent leur cheveux en "tsoulia" (nattes), mot utilisé dans tout le Dodécanèse. Elles les divisent par une raie médiane (appelée "bletses") en deux nattes tressées au-dessus de chaque oreille. En leur faisant faire un demi-cercle elles les attachent ensuite par les extrémités derrière la tête au niveau de la nuque. Les tsoulia sont bien visibles quand la femme porte le seul trahiliko.

A Karpathos les tsoulia se tressent à l'aide de fils fins d'argent. A Kalymnos on tressait les nattes qu'on place ensuite autour de la tête en forme de couronne. A Nisyros les cheveux sont placés dans la skoufia. Plus remarquable est la coiffure du village Arhaghelos de Rodos où on arrange les cheveux au sommet de la tête de telle façon qu'ils forment un volume important enveloppé par un fichu serré. Par la forme ainsi donnée aux cheveux, l'ensemble de la coiffe ressemble à celles que compose une skoufia. Au-dessus on porte un fichu fin appelé "tsipia" qui s'attache au sommet de la coiffe par le "founti", bijou de forme triangulaire, bien travaillé (84). Dans l'île d'Astypalea les cheveux se divisent selon une raie mediane et forment sur le front et aux oreilles des "glosses" (langues), ceux qui restent sont ramassés au sommet de la tête et sont enveloppés par la skoufia.

D) L'absence du tablier

Le tablier, qui constitue pour le costume grec traditionnel un élément particuliérement intéressant, n'apparaît pas dans le costume de Tilos ni dans les autres îles de la règion dodécanésienne. En effet, on ne trouve pas de tablier devant le rasso ou devant la chemise. Exceptionnelement, on porte un tablier pour des raisons purement pratiques, lorsqu'on fait des travaux domestiques. Néanmoins avec le foustani dans quelques circonstances, on enfonce dans la ceinture l'un des tsipidomantila qui alors a une fonction purement esthétique sans constituer un tablier proprement dit.

E) Les chaussures

Les femmes de Tilos portent deux sortes de chaussures, chacune d'elles accompagnant l'un ou l'autre type de costumes exposés plus haut.

Les "podimata" sont de longues bottes qui arrivent aujourd'hui au-dessous du genou tandis qu'auparavant ils s'arrêtaient aux cuisses. Ils sont considérés comme des chaussures quotidiennes, étroitement liées au port du rasso. C'est ainsi que, même dans le cas où le rasso est porté comme vêtement d'apparat, il s'accompagne de podimata. Leur confection est assurée par le "papoutsi", qui confectionne des chaussures selon des formes et des procédés locaux. On utilise la peau de bouc qui conserve sa couleur naturelle.

Dans l'aire dodécanésienne le port de cette sorte de chaussures est très répandue chez les femmes, chez les hommes aussi. Les podimata peuvent être portés avec les deux types de costumes qui existent dans le Dodécanèse, à savoir le foustani ou le kavadi. C'est ainsi que, l'île de Tilos mise à part, on rencontre de nouveau les podimata avec le même nom à Karpathos, où ils accompagnent le kavadi. Par contre dans les villages de Rodos, Arhagnelos, Soroni, Embonas, ils sont portés avec le foustani et on les appelle soit podimata (pour les deux premiers villages) soit "diminia" - pour le troisième. Ici pourtant les podimata sont d'une forme moins évoluée et leur confection est techniquement imparfaite. En outre, il n'y a pas de différence entre la chaussure de droite et la chaussure de gauche qui ont toutes deux la même forme.

Les chaussures dites "skouloukota", confectionnées par le même papoutsi, sont portées avec le foustani. Leur forme ainsi que leur mode de confection conservent le caractère local. Les skouloukota ont une forme plate, sans talons et de couleur bleu ou noire. La surface de la chaussure est ornée de dessins et sur le devant se trouve attaché un gland de languettes de cuir blanc, elles aussi travaillées de fines découpes.

D'habitude, avec les podimata on ne porte pas de chaussettes. Par contre, avec les skouloukota on porte des chaussettes blanches (fakotes), tricotées, avec des dessins décoratifs.

F) Les bijoux

a) Bijoux de tête

Le port du tsouni est accompagné d'un fichu de type différent selon les circonstances, fichu fixé sur le tsouni dont il couvre le sommet tout en retombant sur les épaules. Ces sont des épingles qui fixent de chaque côté de la tête le fichu au tsouni. Leur nom local est "karfovelones" (clou-aiguille). Il s'agit d'une aiguille assez longue dont le bout se termine par une boule comme une tête de clou. Cette boule, faite entièrement d'une tresse de filigrane, prend la forme d'une grenade au bout de laquelle est incrustée une pièrre en verre de couleur rouge. Tout autour de la boule pendent des chaînettes qui ont au bout des plaquettes d'argent en forme de feuilles.

b. Bijoux de corps

Le "lemos" (cou) désigne un ruban de velours, sur lequel sont cousues d'étroites lamelles d'or, en forme de ligne brisée. Ces lamelles sont imbriquées de façon serrée, couvrant ainsi tout le ruban. Juste au milieu du cou elles laissent place à une pièrre de couleur rouge. Ce bijou se porte autour du cou et se noue par derrière au moyen de deux cordonnets attachés aux deux extrémités du ruban.

c. Bijoux de buste

Le buste d'une femme tiliaque peut être orné de trois sortes d'ensemble de bijoux selon les circonstances et le rang social de la personne. Ces trois ensembles de bijoux différent entr'eux par le matériau utilisé ainsi que par leur forme. Chaque ensemble, une fois porté, constitue des "armathiés" c'est à dire des chapelets ou enfilades (85) qui couvrent la poitrine de la femme. Aucun de ces bijoux n'est confectionné sur place mais vient de l'etranger. Le caractère rural et pastoral de l'île n'a pas favorisé le développement de l'orfèvrerie et les bijoux venaient d'Orient et surtout d'Asie Mineure. Ceux portés par les femmes tiliaques sont les "alyssidia", divisés en "megala alyssidia (grandes chaînes) ou "alyssidi de Saint George" (chaîne de Saint George) et "mikra alyssidia (petites chaînes) ou "alyssidia avec l'aigle bicéphale". Il s'agit d'un ensemble de chaînes en argent où s'attachent des pendeloques de formes diverses, eux aussi en argent.

Le "megala alyssidia" ou "alyssidi de Saint George" est composé de trois chaînes d'une longueur inégale réunies dans un anneau de

chaque côté. Chacune d'elles porte des pendentifs de formes différentes, rangés dans le même ordre. La seconde et la troisième chaîne étant plus longues que la première, on leur ajoute à chaque fois un nouveau type de pendentif. C'est ainsi que la plus courte, la première, a cinq pendentifs, la seconde en a sept et la troisième neuf.

Les pendentifs de la première chaîne sont les suivants: au centre, un disque ciselé, gravé et agrementé de cinq pièrres de différentes couleurs, dont l'une est incrustée au milieu du disque et les quatre autres au bout de chaque axe. De chaque côté de ce disque il y a deux plaques d'argent en forme de fleur, festonnées tout autour et ayant au milieu une perle rouge. Les pendentifs qui suivent sont des disques moulés dans lesquels s'inscrivent des étoiles à quatre branches. Sur la deuxième chaîne on dispose les mêmes pendentifs exception faite de ceux en forme de fleurs à la place desquels on met deux losanges agrémentés de perles. Le nouveau pendentif qu'on ajoute de chaque côté de la chaîne est une boule d'argent filigranée. Sur la troisième chaîne, on remplace encore une fois les losanges par des disques en forme de fleurs, tout en ajoutant deux disques qui représentent l'image de Saint George. C'est ce pendentif qui donne au bijou le nom de "alyssidi de Saint George". Chaque pendentif dispose à sa base de chaînettes où sont suspendues des feuilles et des pièces de monnaie.

Outre ces trois chaînes, formant un demi-cercle sur la poitrine, dans chacun des anneax où elles se réunissent, on attache une chaîne supplementaire, qui descend tout droit de chaque côté, le long de la poitrine. Ces chaînes rectilignes se terminent par des pièces d'argent en forme des feuilles.

Le "mikra alyssidia" ou "alyssidia avec l'aigle bicéphale" est toujours un ensemble de chaînes de longueur inégale réunies dans un anneau. Il est composé de cinq chaînes où sont suspendus des pendentifs du même genre que ceux de megala alyssidia, mais qui cette fois sont en nombre limité. Un nouveau type de pendentif est constitué par un disque qui prend la forme d'un croissant. A la place du disque ciselé à l'image de Saint George, on trouve un pendentif en argent moulé figurant un aigle bicéphale.

Les megala alyssidia peuvent être portés seuls ou en combinaison avec les mikra alyssidia pour que le buste de la femme soit plus richement orné.

Le port des pièces de monnaie en or réunies en colliers est d'une importance secondaire. Elles sont portées dans l'île de Tilos comme d'ailleurs dans plusieurs régions de la Grèce sans prendre des formes caractéristique.

Un autre moyen d'ornementation du buste est celui des "handra". Il s'agit de grains en verre de différentes couleurs, filés sur plusiers rangées.

3. LA BRODERIE

A) La formation des motifs

Tout au long des années, le répertoire ornemental s'est constitué selon des nécessités sociales et à travers les diverses influences extérieures que le corps social pu recevoir et assimiler. Il finit par être l'oeuvre d'une élaboration collective qui comprend les valeurs idéologiques du groupe ainsi qu'une certaine vision du monde. La personalité individuelle ne joue presque aucun rôle dans la formation des motifs décoratifs, étant soumise à la toute puissance des normes traditionnelles. Même si de nouvelles compositions apparaissent, elles sont elles aussi basées sur les dessins traditionnels antérieurs et régies par le milieu social. Seule peut intervenir la qualité individuelle, mais si son rôle reste limité, car l'habileté pour les travaux manuels des femmes de la communauté villageoise est générale et considérée comme quelque chose qui va de soi. En effet, tous les travaux de broderie que nous avons pu voir avaient presque le même beauté. Néanmoins, la façon dont les femmes conçoivent et exécutent les motifs laisse toujours une place à leur personalité.

Les formes décoratives, une fois intégrées dans la communauté villageoise, il leur devient difficile de changer rapidement ou radicalement. Comme tout le rythme de vie de cette société suit une évolution lente, ses normes esthétiques aussi suivent le même rythme. Pour qu'un changement radical puisse avoir lieu, il faudrait que toute la structure socio-économique et idéologique de la communauté soit brisé, ce qui n'est pas le cas.

Le décor qui enrichit les diverses pièces du costume sont d'une variété considérable à Tilos. Il s'applique sur fond blanc et comprend des motifs géometriques et des dessins végétaux stylisés. La géometrisation et la symetrie sont de règle. La représentation d'animaux ou d'êtres humains est absente. On se livre à une exécution de schémas géometriques tels que rectangles, hexagones, triangles, zig-zags, losanges, utilisés seuls ou en combinaison avec des motifs végétaux stylisés, pour former des bandes ornementales dont la largeur varie selon la pièce du costume que l'on veut orner.

La forme la plus caractéristique du répertoire ornemental de l'île (répandue d'ailleurs dans toute l'aire dodécanésienne) est la composition de motifs plutôt rectangulaires, plus ou moins grands, ayant chacun deux ou trois kefalakia, petites têtes. Ces motifs obéissent aux lois de la répétition, se succèdent symetriquement et régulièrement. On utilise des motifs à première vue isolés les uns des autres, mais en fait unis, formant un tout par leur répétition sans fin et créant ainsi une longue bande ornementale. C'est une méthode décorative très connue des Grecs dès la plus haute antiquité.

Il suffit de recourir à la forme expressive du type méandre pour comprendre l'affinité alternative des motifs. Même si les gens d'une société traditionnelle adaptent ces motifs et les exécutent sur une base qui n'est pas toujours conforme à notre esprit, en leur attribuant des noms locaux, cela n'empêche pas de distinguer la forme la plus profonde des dessins. En effet, la schématisation des motifs qui ornent la chemise nous donne la forme des diverses sortes de méandres. Néanmoins, même si le style géneral du dessin évoque la forme d'un méandre, il n'en prend pas le nom. Au contraire, les motifs ont réçu des noms spécifiques, plus ou moins en rapport avec la forme que les brodeuses ont cru voir à un moment donné. Il est possible que les noms de ces motifs correspondent à des dessins inscrits, par un autre point d'aiguille, dans le cadre du motif de base.

A l'heure actuelle, la plupart des noms donnés aux motifs ne rappellent en rien la forme évoqué. Cela est dû à différentes raisons: d'abord, la manière d'exécuter la broderie consiste à employer les formules décoratives d'une façon absolument schématisée, sans prendre en considération l'apparence réelle de l'objet. Les résultats obtenus sont tellement altérés qu'il ne peuvent plus évoquer l'objet réel, tel qu'il existe dans la nature et dont l'idée a conduit la brodeuse à donner au motif tel ou tel nom. La deuxième raison concerne la manière dont se transmettent les compositions ornementales: on répète toujours les motifs par coeur et non pas d'après un dessin qu'on aurait sous les yeux. Cela fait qu'avec le temps les motifs se simplifient, leurs traits secondaires tombent dans l'oubli et finissent par perdre leur aspect primordial. En outre, les points d'aiguille traditionnels sont oubliés de nos jours et les femmes se servent du simple point de croix pour remplir les motifs, sans avoir à une autre sorte de point pour faire apparaître les dessins auparavant inscrits dans le motif de base.

Dans son ensemble, la broderie exécutée sur le costume féminin de Tilos est en même temps discrète et d'un grand effet. Les parties ornées sont séparées entr'elles par des espaces réservés au fond. De cette manière on évite que la pièce brodée ait un aspect lourd en même temps qu'on met en valeur les motifs ornementaux.

Les femmes font elles-mêmes la broderie pendant leur "lefterika", lorsqu'elles sont jeunes filles et qu'elles préparent leur trousseau. Néanmoins, on peut confier la broderie des pièces du costume à des femmes spécialisées, les "kentistres", brodeuses (86). Dans de rares cas on confie à ces femmes spécialisées la charge de broder les vêtements.

La broderie consiste en ce qu'on trace au fil de coton blanc les dessins sur le tissu. On les remplit ensuite avec du fil de soie de couleur appropriée. Chaque pièce du costume traditionnel

a son propre motif ornemental qui ne peut pas être remplacé par un autre. La forme des dessins ainsi que leur utilisation sur les surfaces appropriées étant soumises à la tradition locale, il n'est pas permis de transgresser la norme esthétique de la communauté. Or, les motifs qui ont pris forme dans une génération se perpétuent et continuent à vivre dans les générations suivantes. Le groupe des femmes, gardien de l'esthétique locale, assure la transmission des thèmes ornementaux. Les femmes restant toujours en marge des possibilités communicatives de la société, sont donc plus ou moins à l'écart des influences extérieures et conservent les formules décoratives traditionnelles. Ces formules, leur application sur les pièces à des endroits déterminés ainsi que les techniques locales, se transmettent de mère en fille sans possibilité d'innovation personnelle.

B) Les points d'aiguille

Les motifs fondamentaux sont exécutés avec un point propre à Tilos, appelé "karfia". Il s'agit d'une variante du point caractéristique répandu dans tout le Dodécanèse. On le réalise ainsi: le fil de soie est appliqué en lignes parallèles, à la verticale, à l'horizontale ou plus habituellement en oblique. Dans la première rangée, les points se succèdent sans presque aucun espace entr'eux. A un fil d'écart, on fait la deuxième rangée en décalant les points par rapport à ceux de la première, et ainsi de suite. La technique est analogue à celle du point lancé et empiété et le motif obtenu a l'apparence de frisures et présente un relief. Ce résultat provient de plusieurs causes: d'abord, on utilise un fil de soie floche sur un support de cotonnade grossière, ensuite on fait des points assez lâches, rapprochés les uns des autres, de façon que le fil déborde. Il en résulte un aspect propre aux motifs ainsi exécutés, qui gardent malgré tout l'allure générale des motifs dodécanésiéns. Cette sorte de point est utilisée pour le remplissage des motifs exécutés sur des tissus grossiers ainsi que pour la broderie des motifs tout le long des manches larges.

A part ce point caractéristique, on employait d'autres dont nous ne connaissons pas les noms locaux, mais qui sont semblables à des points utilisés encore de nos jours.

Pour le contour des motifs traités au point de Tilos, on utilise un point d'aiguille gonflé qui accentue leur apparence bouclée. C'est l'équivalent du point de tige. Le même point sert aussi à l'exécution des motifs verticaux aux quatre coutures de la jupe de la chemise. On remplit ces derniers motifs au point lancé. Les petits dessins géometriques qui garnissent l'ouverture du devant de la chemise sont exécutés au point arrière.

Il existe une différence pour l'ornementation de tissus plus légers, comme celui qu'on utilise pour le foustani ou celui qu'on

eemploie pour les mantiles. On évite ainsi le lourd point traditionnel, utilisant des points plus légèrs et plus simples parceque la qualité du tissu ne supporterait pas une application de fil de soie lourd suivant la technique ordinaire. Pour les mantiles, la broderie utilisée est dite "logies", rangées.

On constate donc qu'il y a toujours un rapport étroit entre les motifs, la manière dont on les exécute et la surface sur laquelle on les applique.

C) Les couleurs

L'utilisation de motifs plus ou moins géometreques rend l'allure générale de la broderie austère et rigide. Même si l'ornementation d'une pièce se compose de dessins végétaux, ils sont d'une part tout à fait schématisés et de l'autre accompagnés de motifs nettement géometriques. Cette apparence rigide des pièces brodées, qui provient de la stylisation extrème des formes décoratives, est assouplie par l'utilisation d'une gamme chromatique vive qui égaye la broderie.

Les compositions ornementales, celles surtout qui s'appliquent autour du bas de la chemise, se font en rouge et en vert, dans une alternance qu'interromp le noir. Nous avons là à faire une observation d'ordre esthétique: un contraste s'établit entre les deux couleurs complémentaires rouge et vert et dans cette succession on utilise deux fois le rouge pour une fois le vert. Afin d'éviter la monotonie, cette alternance est interrompue par un motif semblable mais brodé en noir, à la place où on aurait attendu le vert. Dans une répétition rouge-vert-rouge-vert etc. où alternent sans fin la couleur chaude et la couleur froide, les yeux ne trouvent aucun point de repos. Or, on peut considérer que, mis à cette place, le noir joue pour le regard ce rôle à la fois de séparation et de point de concentration. Cette alternance méthodique permet une succession aisée des motifs colorés. On l'utilise surtout dans le cas de grands motifs pour des raisons d'esthétique, tandis que dans le cas de petits motifs -ceux de la chemise klosteno, par exemple-, l'intensité de la coloration créée par l'alternance rouge-vert est peut-être recherchée pour attirer l'attention. Comme le rouge domine largement par sa double répétition au bas de la chemise, la broderie au long des manches larges de la chemise plaîmalos s'exécute en vert seulement.

Vient ensuite toute une série de couleurs vives et claires, employées en complement des couleurs de base rouge et vert pour le reste de la broderie. On ne rencontre pas l'emploi de couleurs pastel: comme c'est l'habitude dans les îles soumises à une influence turque, ni l'utilisation dans la broderie de fil d'or ou d'argent (87)

Dans l'ensemble, le rouge prédomine dans le costume féminin tiliaque. Il est en effet très répandu dans la Grèce tout entière

et même utilisé pour teindre des pièces du costume et non pas seulement pour la broderie. Mis à part le cas de certaines règions de la Grèce du Nord, où l'on constate d'ailleurs le port de costumes entièrement rouges, nous pouvons signaler cette prépodérance dans l'île voisine de Nisyros où le "pamounas", robe d'apparat, est faite de soie rouge. D'autre part, toutes les pièces du costume de mariage étaient de couleur rouge et pour cette raison il était nommé "ta kokhina", les rouges (88).

La prépodérence du rouge dans toute la Grèce provient d'une raison esthétique, la beauté éminente de cette couleur, mais aussi d'une raison pratique: il est possible de trouver les matières premières dont le traitement approprié fournit la teinture dans une gamme très étendue de nuances. On pouvait se procurer cette couleur par les moyens suivants: le pourpre, le risari et le prinokoki (89).

D) Les motifs

Les principaux motifs décoratifs utilisés pour l'ornementation des pièces du costume sont de trois sortes. Ils peuvent être brodés seuls ou en les combinant; d'habitude de petits dessins géométriques simples les accompagnent. Le terme général qui désigne l'ensemble des motifs est "ploumia", enjolivement, ornement. On utilise ce mot dans toutes les îles du Dodécanèse, à l'exception d'Astypalea où l'on emploi celui de "xomplia" (90). Ces deux mots désignaient, à l'époque byzantine, des pièces ornementales brodées ou tissées et appliquées sur les vêtements.

Le motif le plus répandu dans les îles est celui que l'on nomme "glastra" c'est-à-dire pot au fleur. Il est tellement stylisé qu'il n'est pas facile à reconnaître dès la première vue. Il se présente comme un losange appuyé sur un triangle formant la base du pot. De chaque côté du losange, à des niveaux successifs, des lignes obliques figurent les branches. Les fleurs sont représentées par de petits losanges au bout des branches et au sommet de l'axe du motif. Malgré sa grande stylisation, le motif peut être considéré comme un dérivé de l'ancient motif de l'arbre de vie qu'on retrouve à Byzance ou dans l'art persan. Largement répandu dans le bassin méditerranéen il apparaît aussi dans la broderie de Fès, au Maroc, où il est nommé "sejra" (91). A Tilos, Rodos, Kassos, Karpathos et à Nisyros on l'utilise aussi.

Le deuxième motif est celui de "kladi" (92), branche. On le connait aussi sous le nom de "spitha", étincelle. Dans l'île de Tilos, il s'appelle "dipla kladi", rameau oblique, car il est figuré dans une position inclinée. Il s'agit encore une fois d'une représentation stylisée, formant un angle droit. De cette angle se détachent des branches symétriquement disposées et obliques

d'un côté et de l'autre de l'axe horizontal. Ce même motif formant un angle droit avec l'axe horizontal figure dans les broderies du Salê (93). On le trouve aussi dans celles de Fès, sous le nom de "nekla" (94), ou dans les îles du Dodécanèse Patmos et Kos en liaison avec le motif "platyphilo".

Le motif platyphilo présent dans les broderies de Kos, Patmos et Rodos, est constitué d'une large feuille aux bords en dents de scie. Le sens exact du mot grec est "feuille large". Ce motif peut se trouver dans diverses dispositions, la représentation la plus c commune étant celle de deux platyphila qui forment de part et d'autre d'une tige un angle de 45°. Si l'on ajoute de nouveaux motifs dans la même direction on obtient une colonne verticale dont la longueur dépend des besoins ornementaux. On peut obtenir d'autres compositions en groupant les feuilles quatre par quatre inscrites dans un carré les espaces restés libres donnent naissance à d'autres motifs. Deux ou plusiers bandes de cette composition peuvent faire naître, selon le point sur lequel on concentre le regard, une autre image qui accole par moitiés deux demi-motifs entre lesquels l'espace vide, en forme de losange, est rempli de losanges. Le motif peut être inscrit dans un cercle; les cercles, dans la succession des motifs en bande, ont toujours entre eux deux points d'intersection. Enfin, une même feuille du motif de base peut être commune à deux ou plusieurs figures (jusqu'à quatre).

Il faut remarquer que l'ensemble de la broderie examinée ne présente aucune liberté dans sa synthèse. Par contre, des points d'equilibre se forment par la combinaison des motifs qui se succèdent les uns aux autres avec rigueur. L'ensemble de la broderie avec sa pluralité de combinaisons et sa densité des motifs, aboutit à une surface brodée depourvue de vides importants, un vrai "horror vacum". Il n'est pas facile de dire si cette constatation est le résultat et non pas la cause du caractère particulier de la broderie platyphilo.

CHAPITRE II

LE COSTUME FEMININ DE KASSOS

I. LES PIECES TRADITIONNELLES ET LEUR EVOLUTION

L'examen du costume féminin de Tilos comme celui d'autres îles du Dodécanèse nous a permis de connaître l'aspect et l'évolution du costume d'une société économiquement fermée et à vocation agricole. Dans les pages qui suivent on décrit le costume féminin dans un autre ensemble d'îles du Dodécanèse qui cette fois ont une vocation maritime et dont le centre de référence sera Kassos.

Le costume traditionnel de Kassos, tel qu'il s'est maintenu jusqu'au moment où nous avons effectué les recherches de terrain, n'est plus porté qu'à l'occasion des fêtes nationales. En outre, il ne présente aucun trait commun avec les costumes des îles examinées dans le chapitre précedent. Tout au contraire, il se présente sous une forme influencée par la mode vestimentaire occidentale du I9ème siècle. En plus la mémoire des habitants ne garde aucun souvenir du costume antérieur. Seul un informateur âgé nous se rappelait avoir vu, lorsqu'il avait 20 ans, une femme âgée qui avait survécu à la destruction de I824 et qui portait un vêtement différent de celui que portaient les autres femmes. Ce témoignage, ainsi que la conviction qu'un costume populaire autre que celui occidentalisé conservé dans l'île aurait dû exister dans le passé, nous ont incité à une recherche comparative des sources bibliographiques disponibles. Les témoignages de certains voyageurs des derniers siècles constituent une base importante pour la reconstitution du costume ancien. En outre, des dessins ou des photographies (peu claires, il est vrai) nous ont assuré sur le bien-fondé de notre conviction. Nous essaierons, par conséquent, de décrire dans les pages suivantes le costume ancien, oublié aujourd'hui, avant de présenter sa phase finale de transformation.

Il est difficile d'établir des dates précises auxquelles la transformation du costume Kassiote a pu avoir lieu. En outre, selon les documents et les témoignages, l'île de Kassos a connu quatre

types différents qui ont pu, à un moment donné, coexister deux par deux.

La période à laquelle une première transformation importante du costume est survenue, peut se situer entre la fin du 18ème siècle et le début du 19ème siècle. A cette époque les facteurs extérieurs ont joué leur rôle dans la modification du costume local traditionnel. En effet, dès la fin du 18ème siècle les Kassiotes avaient déjà établi des rapports commerciaux avec et en dehors de la mer Egée, ce qui a facilité le contact avec des modes de vie différents. Ce bouleversement subi par la société de Kassos a changé le rythme de l'évolution lente, habituelle des sociétés traditionnelles. Le costume ancien disparaît peu à peu tandis qu'apparaît un nouveau costume influencé par l'Occident. Au début du 19ème siècle, le developpement du costume ancien est frappé par la destruction de l'habitat de l'île par les Turcs, en 1824 (95). Les Kassiotes se dispersent dans les îles voisines, surtout dans l'île de Syros, appartenant au group insulaire de Cyclades, centre cosmopolite et commercial à vocation internationale. Pendant leur séjour à l'extérieur, les Kassiotes, subissent de nouvelles influences vestimentaires. Leur costume, comportant déjà des éléments occidentaux (tissus achetés, ornementation en velours etc.) change à cause du contact étroit avec un milieu occidentalisé. Le deuxième type de costume traditionnel est porté de moins en moins et la nouvelle génération, née loin de l'île natale, adopte plus facilement un costume nouveau. Quelques vingt ans après commence le retour des Kassiotes dans leur île. Le troisième type de costume, connu sous le nom de "vesta" est alors largement porté. Le type précédent ne sera plus porté après 1840 que par quelques survivants de la destruction et de l'exil. Il sera considéré comme un costume ancien et survivra par quelques références faites dans les chansons populaires. La vesta subira assez vite une évolution et un quatrième type de costume fera son apparition avant la fin du 19ème siècle, connu sous le nom de "sakos et fousta". Dans les premieres décenies du 20ème siècle, il disparît lui-aussi.

Aujourd'hui, un siècle après que le dernier type du costume ait fait son apparition, le sakos-et-fousta et, a plus forte raison la vesta sont considérés par les habitants comme leur costume traditionnel.

A) Le costume traditionnel ancien

Le dernier témoignage que nous avons sur le port du costume local du premier type remonte à 1811, époque où le voyageur Stackelberg décrit brièvement le costume féminin porté par quelques femmes (96). Selon son récit, celui-ci était constitué d'une chemise longue avec des manches larges et droites. Au niveau des cui-

sses, elle faisait un pli qui lui donnait l'apparence d'être composé de deux pièces, à savoir une jupe et une tunique longue, quoiqu'elle n'en comportât qu'une. Le dessin qui accompagne le récit montre la chemise presqu'entièrement brodée de motifs couleur rouge-verte-rouge-bleu, le style de la broderie étant identique à celui qui dominait dans le Dodécanèse et que nous avons décrit pour Tilos. En outre, ce même type de chemise était connu dans l'île voisine de Karpathos avec laquelle Kassos avait des rapports étroits. C'est ainsi que nous pouvons mieux saisir le style de la broderie et établir les affinités de celle-ci avec le style général qui dominait dans le Dodécanèse.

Nous n'avons pas pu dégager les noms des motifs brodés sur la chemise de Kassos. Néanmoins, la chemise reproduite dans le livre de Halkiadi (97) (qui présente selon la légende "l'ancien costume de "kanakares" de l'île de Kassos, avec"kollaïna""), rappelle bien la chemise de Karpathos dite staphylato, brodée avec le motif du raisins, considérée, selon Bent, comme la meilleure après la chemise dite "spertonato" (98). La chemise que Stackelberg présente doit être rangée dans une classe plus élevée de la hiérarcie esthétique, étant ornée d'un plus grand nombre de broderies.

La même source bibliographique nous apprend que les femmes Kassiotes portaient autour de la taille une ceinture faite de maillons en métal précieux qui, ayant fait une fois le tour de la taille, pendait ensuite jusqu'aux jambes. Quelquefois la ceinture était en velours sur lequel était cousu un fil d'or ou d'argent.

A Kassos, la chemise était portée au-dessus d'une pièce intérieure appelée "vrakoules", pantalon long et large serré aux chevilles (99) et bouffant. Celle-ci était une pièce féminine, dans toutes les îles de la mer Egée pendant les I7ème à I8ème siècles, selon le témoignage de Tournefort (I00). Elle pouvait constituer une pièce intérieure, comme c'était le cas à Kassos, à Halki, à Karpathos, dans les villages de Rodos, Arhaghelos et Salako et en Crète. Les vrakoules était indépendant de la pièce extérieure qui pouvait être un foustani ou un kavadi, qui le cachait, sauf à son extrémité inférieure. Cette pièce pouvait aussi avoir la fonction d'une jupe,pièce extérieure, comme c'est le cas pour Lesbos. Dans ce cas, elle s'appelle "salvari" et sa forme est beaucoup plus ample que celle des vrakoules. Dans le cas,du salvari on avait l'habitude de porter au-dessus 3-4 "vrakes", de cette façon la pièce extérieure ayant une apparence plus bouffante.

Outre la chemise ornée d'un grand nombre de broderies, il y en avait une autre avec une broderie élémentaire. Destinée aux femmes âgées, elle était accompagnée par le kavadi, un peu plus court que la chemise et avec des manches longues. Il s'agit du même style que le rasso de Tilos. Néanmoins, le kavadi de Kassos était

fait habituellement avec des étoffes somptueuses de couleurs sombres à rayures. On importait les étoffes de l'Orient, surtout de Beyrouth et de Constantinople. Il s'agit alor exactement d'un kavadi tel qu'il est porté à Kalymnos. La seule différence consiste en ce que ce dernier arrive à ras de terre et que ses manches longues sont retroussées.

Au-dessus du kavadi les femmes portaient un petit gilet étroit dit "kontogheleko" avec des manches un peu plus courtes que celles du kavadi. Sur le devant, le gilet avait une ouverture ovale qui se fermait juste au-dessous du sein.

Cet ensemble devait former le type de costume porté dans l'île au moment où ses habitants l'avaient quittée. Vers 1840, au moment où ils ont commencé a y retourner, on ne portait plus ce costume. Seules quelques femmes âgées l'avaient gardé et une de celles-ci doit être la femme dont notre informateur se souvenait.

Les jeunes femmes avaient déjà adopté la mode occidentale qu'elles portaient dans l'île et qui ont continué à porter une fois instalées en Egypte, pays où un grand nombre de Kassiotes avait immigré à l'occasion de la percée du canal de Suez. Malgré l'adoption de cette nouvelle mode, les Kassiotes gardaient encore à cette époque le souvenir du costume ancien ainsi que des pièces héritées de leurs grands-parents et qu'ils portaient à des occasions exeptionnelles. Démuni des fonctions pour lesquelles il était conçu ce costume finit par acquérir le rôle d'un costume de déguisement. Ce fait, accompagné par la dispersion des Kassiotes a mené vers l'oubli complet du costume traditionnel.

B) Le costume traditionnel récent: les pièces principales

Le costume qui a remplacé l'ancien et qui finalement est resté dans le souvenir des gens d'aujourd'hui comme s'il était leur costume traditionnel, est la vesta ainsi que celui plus récent composé du sakos et de la fousta.

a. Vesta

Le nom de la pièce principale du costume appelé vesta provient du mot italien "veste". Vers le I4ème siècle, à Bologne, le nom "veste" désignait un pardessus porté au dessus de la "gonella", longue robe. Vers la fin du siècle ce terme était oublié, mais en Italie méridionale on trouve le terme "vestito", désignant une robe avec des manches étroites et longues ou des manches larges en Italie Septentrionale (IOI).

Dans l'île de Kassos on désigne du nom de vesta une robe à taille montée. La pièce du haut qui couvre le buste, est très ajusté au moyen de pinces. Sur le devant il y a une ouverture triangulaire qui arrive à quatre doigts au-dessus de la taille. Il comporte des manches gigot, bouffantes aux épaules et qui se ré-

trecissent jusqu'au poignet où elles se terminent par un volant, "harbalades". La jupe montée sur le buste, juste au niveau de la taille, est ample et forme des plis. Elle est longue et arrive jusqu'aux pieds tandis que par-dessus, plus longue encore, elle t. traîne. C'est à cause de cette particularité qu'elle s'appelle "koudati fousta", c'est-à-dire jupe avec queue, du mot italien "coda", queue (I02). La "vesta" ferme sur l'un des côtés de "kastagnes", agrafes.

Au-dessous de la robe il y a une autre jupe faite de percale blanche empesée pour que la jupe de la vesta tombe bien. La deuxième jupe, même si elle n'apparait pas sous la vesta est brodée tout autour de l'ourlet au point "richelieu" (I03).

b. <u>Kastlamaeno poukamisso</u>

La "kastlamaeno poukamisso" est une chemise en lin avec le buste et les manches en soie. Elle est portée au-dessos de la robe et elle couvre le buste dans l'échancrure de la vesta. En effet, la chemise a tout le long de l'ouverture des volants en soie, harbalades, qui couvrent et ornent en même temps le buste. La chemise a des manches longues qui finissent en volants. Autour de la taille les femmes enroulent une ceinture de soie ou faite du même tissu que la robe et finissant par des franges.

c. <u>Sakos et fousta</u>

Les mots sakos et fousta désignent un costume plus récent, porté, au commencement par les jeunes femmes, la vesta étant portée seulement par les femmes âgées. Il se compose de deux pièces séparées, le sakos, sorte de jaquette et la fousta, jupe. Le sakos est très ajusté sur le corps jusqu'au niveau de la taille. De là jusqu'aux hanches où il arrive, il s'elargit en une ligne évasée. Des épaules partent des manches gigot qui se rétrécissent et qui se terminent par des manchettes, les "manikites" (I04). Sur le devant, le sakos est fermé jusqu'au cou où il forme un col rabattu appuyé par des baleines. Tout le devant du buste est orné de "plontes" (dentelles) et de rubans. La jupe arrive à mi-mollet et elle est de forme évasée; en bas, tout autour, elle est aussi ornée de rubans et de bandes.

d. <u>Le kontogouni</u>

Le "kontogouni", mis par-dessus la vesta, est une jaquette de drap ou de velours agrementé de rubans d'or. Les plus vieilles femmes continuuent à porter au-dessus de la vesta le kavadi.

En hiver, au-dessus de la vesta ou de sakos et de la fousta, elles portent une jaquette en astrakan. Autour du cou elles enroulent le "boas", collet de fourrure qui rappelle le silhouette du serpent (I05).

Une autre particularité de la mode vestimentaire italienne, bien antérieure, est le port de manches d'une autre couleur que le reste du vêtement. Le souvenir de cette particularité s'est conservé dans un quatrain adressé aux femmes du village Poli qui suivaient cette mode, mode qui produisait le même effet que "l'alto paio" en Italie au I4ème siècle: avec ses manches de couleur différente que le reste de la robe.

c. Les tissus

Les matériaux utilisés pour la confection des pièces du costume féminin dans l'île de Kassos sont des étoffes riches, "metaxofadiasta", étoffes tissées en soie. Dans la plupart des cas elles sont façonnées à décor. Contrairement à l'île de Tilos où les femmes tissent la plupart des matériaux nécessaires à leur costume, à Kassos les étoffes des vêtements du dessus ainsi que des sous-vêtements sont importées depuis les marchés les plus connus à l'époque (I06).

C'est ainsi que dans la première période de leur expansion maritime, les Kassiotes, abordant aux ports de l'Orient et de la Mer Noire, se procurent là leurs étoffes et leurs fourrures. Constantinople constitue le marché le plus fréquenté à l'époque avec un nombre considérable d'ateliers qui fabriquent des tissus de diverses sortes et des vêtements; en plus, c'est là le point final des caravanes venues d'Orient et de la route de la soie. L'extension de leurs activités jusqu'aux ports de l'Europe Occidentale leur a permis d'acquerir ce dont ils avaient besoin.

Les tissus les plus courants sont les suivants: -Le "atlazi", mot qui vient du turc "atlas" qui désigne une étoffe de soie. -Le "aladja", tissu de cotton ou de soie enfilée avec des lignes de différentes couleurs (I07). -Le "kamouhas", tissu du type "damas", dont la caractéristique est la formation de motifs mats produits par la trame sur le fond brillant de la chaîne (I08). -Le brocart, tissu de satin à trame de fil d'or ou d'argent qui forme des motifs en relief (I09). -Le "taffetas", du mot turco-perse "tafta" qui veut dire "tissé"(II0). -La "moire", tissu dont la surface a une apparence ondée. La moire était à la mode en Italie en I864 pour la confection des vêtements. Des innovations techniques ont permis en France, depuis Louis XV, de confectionner la moire.(III). -Le "Katifes" est un velours connu sous ce nom turc. Des tissus, tel que le velours pour la fabrication desquels on utilise 6 lisses, s'appelent "xamita", à 6 mites. -Le "satin" est très souvent utilisé à cause de sa qualité moelleuse et lustrée. L'étoffe de satin est connue au XIVème siècle parmi les Espagnols sous le nom de "acetouni" ou "cetouni", tandis que chez les Arabes elle se nomme "zaïtouni". On considère qu'elle vient de la ville de Tsia-Tang en Chine (II2). Il s'agit d'une étoffe dont l'usage était très ré-

pandu et qui était connue à Byzance (II3) sous le nom de "zentouni". Il faut bien se rappeller que dans l'île d'Astypalea la confection du foustani avec de l'atlazi (c'est-à-dire en soie) entraînait l'appellation de l'ensemble du costume avec le nom de zatouni. En outre, nous apprenons que depuis le XVème siècle les femmes de Rodos appliquaient des bandes de "zentouni", ainsi que du velours et du "damas" autour du bas de leurs robes (II4). -Le nom de l'étoffe "koumassi" vient du mot arabe "oumas" (II5). -"Leonia" ou "Lionia" est le nom donné aux tissus importée de Lyon, d'excellente qualité (II6). -"Perkali" est un tissu léger de coton, utilisé en Italie vers I800, période néoclassique (II7). -Le "Rassino" est une étoffe grossière en laine faite en Tilos et en Kassos. -"Spao" est une étoffe de fil. -Le "dimito" est une toile solide de coton, fait de deux lisses, d'où son nom "deux mites". -Le "Lahouri" tissu léger en soie, luxueux, utilisé pour les châles et les ceintures. -Les "Londria" sont les étoffes de drap venues de Londres.

f. Les autres îles

Une évolution simulaire à celle de Kassos existe en d'autres îles. Ainsi dans l'île de Halki les femmes ont abandonné leur costume traditionnel depuis un siècle en revêtant le "koftianos". Il s'agit d'une robe longue, analogue à la vesta de Kassos. Le nom Koftianos est dû à sa forme qui est "kofti" à la taille, c'est-à-dire "coupée". Elle a des manches gigot qui arrivent au coude. Le cou est rabattu. La jupe, plissée par devant, est coupée en biais par derrière. Un volant est appliqué tout autour. Au-dessous du koftianos, on porte la chemise en soie dont les volants arnent le buste et le bas des manches. Au-dessus du koftianos, elles portent un petit gilet en velours ou en drap, orné de rubans en or et appellé "libadedaki".

L'ensemble de la festa est plus récent que le koftianos. Il s'agit d'une robe à buste ajusté et à jupe ample, ornée de rubans. En même temps, les jeunes femmes portent un ensemble de deux pièces, constitué d'une jupe et d'une jaquette, la "boghia", ornée de bandes de tissu et de rubans.

A Kalymnos les femmes ont abandonné le kavadi traditionnel pour adopter les "kalymnika". Il s'agit du même costume décrit pour les îles de Kassos et de Halki, à savoir la longue robe ajustée à la taille, constituée d'un buste et d'une jupe ample formant tout autour des plis. Au-dessus de la robe, elles mettent le veston qui malgré son nom "rihta" (de forme très ample), est bien taillé, ajusté. Lui aussi a des manches à gigot.

A Symi, nous il y a le même processus de modification du costume traditionnel, appelé "gounelati" vers celui à robe, "foustanati". Au-dessus de cette robe les femmes portent le "tsourdi", veston à grands carreaux, taillé de la même façon que dans les autres îles, ajusté jusqu'à la taille, puis évasé jusqu'aux hanches et à manches gigot.

C) Le costume traditionnel récent; les accessoires

a. La coiffe

La coiffe portée dans l'île de Kassos est d'une grande simplicité mais en même temps d'un grand raffinement. Elle est constituée de deux sortes de fichus qui couvrent la tête; jouant un double rôle d'élément ornemental et d'élément pratique. Le premier fichu qui enroule la tête s'appelle "havli". Il s'agit d'une pièce d'étoffe en gaze blanche, la plupart du temps ornée tout autour ou aux quatre coins, de dessins floraux estampés. Quand le fichu est blanc; on lui ajoute tout autour les "pitsilia", petites perles cousues sur des paillettes. Quelquefois, au lieu des perles on met du corail. Dans le cas où le havli est de couleur sombre, il n'est pas garni de pitsilia ni de fleurs estampées. On lui ajoute tout autour une "bibilia" (II8) d'une couleur appropriée à la couleur du havli lui-même. Le havli est noué bien serré sur la tête. Plié en triangle, ses bouts, en passant par derrière la tête au niveau de la nuque, sont noués du côté gauche de la tête. Par le rôle qu'il remplit, couvrant toute la tête et protégeant bien les cheveux, le havli peut être rapproché du "kekryphalos" des anciens Grecs (II9). Les Byzantins ont conservé le mot mais ils ont utilisé aussi le mot "fakiolion" pour le fichu ainsi porté; ou encore le mot "yirin" (I20). Il s'agit bien dans ce cas d'un fichu ou d'un réseau qui enroule la chevelure. On saisit le rapport que le havli peut avoir avec cette sorte de coiffe portée à une époque antérieure par le fait que si le havli ne dispose d'aucune ornementation et qui il est porté par toutes les femmes pendant le travail, il prend le nom de "skoufoïri" ou "yirin", le terme employé à Byzance. Dans ce cas, les femmes qui portent le skoufoïri s'appellent "skoufomenes" (porteuses de skoufoïri).

Au-dessus du havli les femmes jettent une voile, fichu rectangulaire en soie, de couleur brune dite "tseberi" (I2I), du mot turc "tchemberi", qui désigne précisément le fichu que les femmes mettent sur la tête. Il est lui aussi ornementé d'estampes. Le tseberi était posé simplement sur la tête, ses extrémités "kavi", se croisaient sous le menton pour retomber dans le dos.

Dans le cas où les femmes ne portaient pas le havli, elles ne se coiffaient pas du tseberi mais d'une voile dit "fakioli", faite de fils de laine très fins. Le fakioli est orné tout autour de perles et de bibilia. Il est légèrement posé sur la tête laissant voir la partie avant de la raie mediane des cheveux.

A part ces fichus, dont nous avons constaté l'utilisation sur le terrain, il y avait aussi un autre genre de fichu, le "zervedes", en soie, posé sur la tête de façon lâche (I22).

Tous ces fichus sont apportés de Constantinople. Pour leur estampage, on les confie à des ateliers spécialisés de Constantinople

appelés ateliers de "tseberas" (celui qui s'occupe des tseberi), d'un grand renom. L'île de Kalymnos constitue un deuxième centre tout aussi renommé que Constantinople pour l'estampage des fichus (I23).

Dans l'île de Kalymnos, les femmes ornent leur tête de la même façon en utilisant, elles aussi, un fichu bien serré par-dessus lequel on met le "kalymniko tseberi", de couleurs variées et richement orné d'estampages.

A Kassos , à part le fichu, les femmes utilisent pour des raisons purement pratiques un chapeau appelé "ketses" du mot turc "kece", feutre. Il s'agit d'un chapeau fait d'un tissu selon le procédé suivant: on prend sept tubes en carton qu'on couvre d'tissu. Ces tubes sont posés sur la tête tandis que sur les épaules pend librement le tissu. Il est largement porté aujourd'hui par les femmes Kassiotes à l'heure du travail. Son large bord protége bien du soleil estival et aussi des pluies.

Les cheveux sont divisés par une raie mediane dite "borka". On les arrange en deux nattes, "choulia", qui pendent sur le dos ou on les enroule autour de la tête. Quelquefois les nattes sont relevées au sommet de la tête et arrangées de façon compliquée formant les "kotsies".

b. Les chaussures

A l'époque où les femmes sont habillées de la chemise ou du kavadi, elles portent les "kontoures", chaussures en cuir ouvertes par derrière (I24). Elles sont accompagnées de chaussettes tricotées, en larges bandes polychromes. Ces chaussettes s'appelent "dakotes". Avec la vesta et le sakkos, les femmes portent des escarpins en cuir noir appelés "kalitsa".

2. LES BIJOUX

Les bijoux qu'on porte à Kassos méritent un examen à part, vu la place importante qu'ils occupent dans la dite société et le prestige qu'ils confèrent en dehors de toute valeur purement économique et esthétique.

L'ornementation féminin comprenant des bijoux ou des monnaies d'une valeur marchande assez importante était connue dans toutes les régions de la Grèce. On recherchait la beauté mais aussi un investissement sûr dans l'instabilité qui régnait partout. Dans la région du Dodécanèse, chaque costume féminin possédait comme accessoire un certain nombre de bijoux d'une valeur plus ou moins grande. Pour les bijoux on trouve des traits communs à toutes ces îles, comme c'est le cas pour le costume, mais il y en a certains qui sont propres à chacune d'elles. Les types particuliers de bijoux

dépendent des structures particulières formant la mode vestimentaire locale.

Les bijoux portés à Kassos, au moins les principaux, les plus appréciés, sont des bijoux que nous n'avons pas rencontré dans aucune autre île de ce groupe, exception faite de Karpathos, île voisine. On les retrouve en Crète également. L'île de Karpathos et la Crète avaient des rapports étroits avec Kassos depuis des temps reculés. Nous devons remarquer en premier lieu que les bijoux les plus importants, caracteristiques de Kassos, se rencontrent donc dans trois îles dont l'une, la Crète, n'appartient pas au groupe dodécanésien. En second lieu, nous constatons que des bijoux de moyenne importance peuvent se rencontrer dans d'autres îles de Dodécanèse (Halki, Symi, Nisyros, Kalymnos) et même dans d'autres régions de la Grèce, car ils n'ont pas de traits caractéristiques. Troisièmement, il y a des bijoux d'un autre type qui ne sont pas courants à Kassos, bien qu'on les rencontre dans d'autres îles du Dodécanèse (Tilos, Astypalea, Patmos).

Les bijoux de Kassos ont un intérêt special non seulement par leurs particularités de style et de fabrication, mais aussi -et jusqu'à nos jours- par leur rôle dans la société Kassiote. Malgré la similitude de leur système social, ce fait n'est pas commun à toutes les îles de ce groupe; à Tilos, comme nous le verons dans la deuxième partie de ce travail, on ne considère pas de la même manière le rôle du bijou.

Dans les pages qui suivent on examine la technique de fabrication des bijoux, le matériel utilisé, le nombre des bijoux et le nom qu'ils conservent localement. Une question va nous poser ensuite des problèmes sérieux: celle de leur provenance. En effet, les bijoux principaux de Kassos conservent des traits caractéristiques communs à tout le bassin méditerranéen. Cela peut en principe s'expliquer par le fait que la fabrication des bijoux est un art d'atelier, exécuté par des artisans qui peuvent faire des bijoux sur place mais qui ont aussi l'habitude de circuler dans le pays, allant dans d'autres endroits exercer leur métier. De là est née une diffusion de la technique, des thèmes et de la forme, hors des limites de la région.

A) La technique de la bijouterie

La principale matière employée dans la fabrication des bijoux de Kassos est l'or, bien que l'île ne possède pas des gisements. L'orfèvre, dit "chryssaphos" (I25) ou "chryssikos" (I26) se procurait le métal tantôt en fondant des pièces d'or, tantôt à l'état brut en provenance des pays d'Afrique. L'or utilisé pour les bijoux était travaillé sur place selon des modèles bien déterminés. Ces modèles, probablement importés dans l'île, ont constitué des moules utilisés par les artisans de l'île. Le mot chryssaphos conservé

comme nom de famille et la découverte de petits marteaux de bijoutiers témoignent de la présence de ces artisans sur l'île. En outre, les bijoux traditionnels est encore de nos jours travaillés par un artisan Kassiote qui a appris le métier auprès de son père, spécialisé dans la fabrication des bijoux Kassiotes. (127).

La technique utilisée pour l'ornementation des bijoux est celle du filigrane. Le métal est transformé en fil très mince et souple, ce qui lui permet de prendre des formes variées. On obtient un fil d'or aussi mince en le faisant passer par la filière, outil dont les ouvertures se resserrent progressivement. En passant par ces ouvertures l'or s'amincit de plus en plus jusqu'au moment où il acquiert la finesse voulue, qui peut avoir un diamètre d'un milimètre. Ensuite, par le procédé de la soudure, on fixe le fil d'or au corps du bijou tout en lui donnant le dessin voulu. Non seulement le filigrane peut s'appliquer sur le corps du bijou, mais il peut constituer lui-même le bijou quand on le travaille en spires de fils juxtaposés.

Avant d'entreprendre analytiquement la présentation des bijoux de Kassos, il nous faut ajouter quelques mots sur la technique des bijoux rencontrés à Kassos ainsi qu'aux rapports que cette technique nous laisse supposer entre l'île et d'autres règions de la Mediterranée. Observant les bijoux portés dans le bassin Mediterranéen, nous nous sommes aperçus qu'il y a des traits caractéristiques communs aux îles grecques et aux règions qui bordent le littoral d'Afrique du Nord. Etant donnés les rapports étroits établis autrefois entre les îles grecques et les côtes de l'Afrique du Nord, il est probable qu'une influence s'est exercée dans un sens ou dans un autre. Dans une pareille démarche il faut prendre en considération les recherches effectuées par Henri Terrasse (128) dans ce domaine et ayant comme objet l'existence des rapports éventuels entre les bijoux Sud-Marocain et ceux de l'Espagne Musulmane des XVème-XVIIème siècles. Henri Terrasse a prouvé l'existence de ces rapports à la suite de l'émigration au Maroc des populations musulmans ou juives jadis établies en Espagne. Ces populations ont apporté la technique et le style des bijoux faits en Espagne sur les côtes de l'Afrique du Nord. En outre, on connait bien le rôle que les juifs ont joué dans la diffusion des oeuvres d'orfèverie: orfèvres habiles, ils ont traversé toute la côte diffusant ainsi l'art de ces bijoux. Une fois la procédé de travail répandu au Maroc, en Algerie ou en Tunisie, il n'a pas été difficile de le voir passer dans les îles grecques. Pendant notre enquête, les habitants de l'île ainsi que l'orfèvre Kassiote, auxquels je demandais quelle est la provenance de ces bijoux, m'ont répondu que cette technique était venue chez eux par l'intermédiaire des corsaires.

B) La présentation des bijoux

Un certain nombre de colliers et de chaînes ornent le buste de la femme Kassiote. On coud les bijoux ("zolies") en rangées circulaires, sur un morceau d'étoffe appelé "kollaïna" (129). Ce morceau d'étoffe arrive jusqu'au ventre. Il s'attache autour du cou par deux cordons fixés aux extrémités. Les colliers cousus sur l'étoffe étaient de diverses sortes, ayant chacun son nom et sa forme. L'ensemble de ces colliers s'appele "bousta". Pour completer leur kollaïna, les femmes ajoutent aux colliers un certain nombre de "cadenes" (130) où s'attachent des sequins et des pendeloques. La kollaïna fait partie de l'heritage et se transmet de mère en fille. C'est en même temps une source symbolique de prestige dans la société. Cela pousse les femmes à vouloir enrichir leur kollaïna en y ajoutant des bijoux que nous allons examiner immédiatement. Le système de la kollaïna existe dans toutes les îles de la région et même dans d'autres régions de la Grèce, tout en prenant un autre nom et disposant de bijoux différents (131).

a. Les bijoux du buste

Les bijoux constituant la "bousta" kassiote par ordre d'importance sont les suivants:

"Ambrakamos" est un collier à un seul rang de longueur variable. Auparavant, il attegnait le niveau du ventre. Il est constitué par des pièces creuses en forme de prisme. Au centre, chaque boule est divisé en deux parties. La masse principale, formée par la connextion de ces deux parties pyramidales, prend la forme d'un prisme dont la surface est taillée en facettes. L'ensemble de ces pièces, évidées pour être enfillées, formelle collier dit "ambrakamos".

Chaque pièce est d'une grandeur de 4,5 cm. Aux deux bouts du prisme sont attachées deux lames allongées dont la partie la plus large contient le point extrême du prisme tout en rétrécissant vers l'autre extremité afin qu'elle puisse garder bien le fil qui passe à travers chaque pièce. Ce point plus étroit se trouve à côté du même point de la lame qui maintient la pièce suivante. Par ce moyen s'effectue la connection des pièces entr'elles. En même temps la forme de ces pièces semble plus allongée et leur grandeur plus importante.

Le matériel utilisé pour la confection est l'or de 18 carats. Toutes les pièces qui le constituent ainsi que les lames qui font la jonction, sont lourdement ornées de motifs géometriques appliqués en filigrane. Le travail exécuté sur le corps des pièces est d'une finesse remarquable: il couvre de spirales opposées la presque totalité de la surface de chaque boule. Une autre présentation augmente la valeur esthétique; il s'agit du cas où des perles alternent

avec les principales boules d'or. La couleur gris-blanc des perles, leur forme différente et simple, rompent la monotonie des boules d'or. Les perles créent des points de repos pour l'oeil fatigué par la lourde ornementation en or.

La confection de ce bijou est continuée de nos jours encore par l'orfèvre Kassiote installé à Athènes. Aujourd'hui, la longueur du collier a diminué considérablement. Il ne comporte plus que I3 ou I4 éléments. Pour allonger le collier, on ajoute entre chaque pièce principale, à la place des perles, des morceaux d'or, eux aussi bien travaillés, appelés "amandes", d'après leur forme. Ce type de maillon est souvent porté à Madagascar. Un collier d'ambrakamos actuel a une valeur de 6.000-8.000 FF et constitue la pièce principale d'une kollaïna.

L'origine du mot ambrakamos constitue un problème difficile. L'ambrakamos, inconnu dans la plupart des îles du Dodécanèse ainsi que dans d'autres régions, est connu seulement à Kassos, à Karpathos et en Crète îles où on porte ce collier. Ce mot désignait déjà un bijou au I7ème siècle (I32). Néanmoins, même si le bijou est connu à Kassos à cette époque il est introduit dans les deux autres îles au cours du I9ème siècle. Le mot ambrakamos est composé de deux mots, l'un de racine latine, l'autre de racine grecque. En effet, en divisant le mot en deux, nous avons le mot latin "ambre" et le mot grec "kamos" qui provient du verbe "kamno", qui veut dire "faire". On pourrait donc supposer que le bijou à son origine était fait d'ambre, mais ce n'est pas le cas puisqu'il a toujours été fabriqué en or. -On peut faire une autre hypothèse. Elle trouve sa base sur une habitude bien connue dans toutele bassin Méditerranéen: celle de remplir les bijoux creux de substances parfumées. Etant donné que l'ambre est une substance qui a cette qualité, le bijou aurait pris ce nom parce qu'il était l'objet de cette pratique.

Enfin, vu la constatation faite plus haute de la relation entre les bijoux de Kassos et le sud mediterranéen, nous pouvons également conclure à l'existence d'un rapport entre le bijou de Kassos dit ambrakamos et le moyen ornemental utilisé par les femmes algériennes. Selon les témoignages de V.de Paradis qui remontant au I9e siècle, les femmes riches d'Alger portaient plusieurs chaînes et colliers qui leur descendaient sur la poitrine et sur le ventre. La nomination locale des chaînes est "sesla". Néanmoins, les chaînes portées par les femmes ont aussi le nom de "ambrat", nom en relation avec l'ornement qui pendait de ces chaînes, nommé "ambra" (I33).

Bettonia est un collier composé de boules creuses de forme presque sphérique, faites elles aussi en or et ornées de motifs géometriques dont la plupart a la forme de petits cercles. Le décor est executé sur le corps du bijou en filigrane. Mais la plupart du temps la tresse que forme le filigrane constitue en même temps le corps du

bijou. La decoration principale est faite de petits anneaux unis entr'eux et formant des cercles ou des carrés, entourrés à leur tour par un cercle plus grand. Leur nom bettonia rappelle bien le mot italien "bottone" qui veut dire bouton. En effet, à son origine ce collier de bettonia est fait de boutons en or qui garnissent tout au long les manches des robes selon la mode vénitenne. Quand cette mode est passé, les boutons enfilés sont portés autour du cou et constituent un collier d'or (I34).

A part son nom Kassiote de bettonia il prend le nom de "karidata", qui veut dire "de noix", à cause de leur forme qui ressemble aux noix. Quelquefois à un "lemos" (cou) de bettonia (I35) on ajoute une livre d'or au milieu du collier qui pend librement tandis qu'au dessous de chaque bettoni pend une pièce d'or. On rencontre ce même type de collier sous le nom de "bottonia" en Crète et à Karpathos où il fût porté jusqu'à une époque récente.

Braccobettona ont une dimension plus petite et ils sont composés des boules creuses en forme de deux cônes unis par leur côté long. Ils sont aussi en or et décorés en filigrane de motifs géometriques. On revoit les petits anneaux servant de décor, unis entr'eux mais formant cette fois-ci un triangle sur chaque facette.

Mermi est un bijou large qui couvre une grande partie de la poitrine Il est composé de plusieurs chaînettes fines, réunies dans un anneau de chaque côté derrière le cou, et qui descendent sur la poitrine au milieu de laquelle elles aboutissent à un centre commun constitué d'une baguette d'or, après avoir formé un demi cercle sur la poitrine. Au bas de la baguette d'or, entre les deux demi cercles, se trouve rattaché un maillon d'où pend une croix d'or filigranée, dite "maltezikos", de Malte.

Le nom du Ghiordani de même que sa forme montrent bien sa provenance orientale. On le rencontre dans toutes les régions qui ont connu l'occupation ottomane (I36). Il est composé d'un ensemble de petites plaques d'or par de petites chaînettes. Chaque plaque d'or est ciselée et a comme motifs des petites croix, des oiseaux, des fleurs. Quelquefois, à la place des plaques d'or on trouve des pièces d'or turques. L'ensemble des plaques d'or ou des pièces d'or unies par des chaînettes prend la forme d'un triangle dont le sommet se trouve vers le bas de la poitrine.

Des colliers constitués d'une chaîne en or, au milieu de laquelle pendaient des pièces d'or, faisaient partie eux aussi de la bousta. Ces pièces d'or sont les suivantes:

Le Haniotikos, bijou dont le nom révèle le rapport avec la ville de Hania, en Crète. Porté déjà par les femmes de Hania, il a conservé son nom d'origine lorsqu'il a été adopté dans l'île de Kassos. Il s'agit d'une chaîne d'or au milieu de laquelle pend une livre ornée

tout autour d'un filigrane; la livre s'appelle "koroniasmeni lira" c'est-à-dire lire couronnée.

La Mamoudiès est une pièce d'or turque, frapée à l'epoque du sultan Mahmout II (I37). Il présente sur une de ses faces une jeune fille et sur l'autre une fleur. Dans l'île de Kassos il prend le nom d' "ahladotos" c'est-à-dire "semblable à une poire", car la tresse de filigrane qui l'entoure lui donne la forme d'une poire.

L'expression kantounatos stavros désigne une croix (stavros), qui a des coins (kantounatos), du mot italien "canto" qui veut dire coin. A chaque fois qu'un bijou forme des coins on lui ajoute l'adjective "kantounato".

Le Golfi est un reliquaire porté comme ammulette par les femmes, de même que l'"enkolpion" byzantin qui avait la forme d'une croix pectorale latine (I38).

Le Mertzania est un collier composé de corail procuré sur le littoral de l'Afrique du Nord. Son nom vient du mot turc "merçan" qui veut dire corail.

Le Aghiokonstantinato est une pièce d'or byzantine, le besant, représentant St Constantin, Sainte-Hélène et le symbole de la croix. Il constitue une pièce d'une valeur émotionnelle très grande pour les Grecs mais aussi d'une valeur économique considérable. Le besant se porte comme bijou mais aussi comme amulette en vertu des qualités prophylactiques qu'on lui attribue.

Le Afstriako flouri (sequin autrichien) est suspendu à une chaîne d'or. C'est la pièce d'or preferée, portée non seulement dans l'île de Kassos mais aussi dans d'autres régions de la Grèce (I39). La raison de cette préférence est due à la représentation d'une aigle bicéphale sur l'une des faces de l'afstriako flouri. Cette représentation pour les grecs a une grande valeur émotionnelle car elle est le symbole de l'Empire Byzantin et en même temps de la renaissance nationale.

Le Herakia est un bijou porté avec l'ensemble des bijoux sur la poitrine, sans être cousu sur la kolaïna. Il s'agit d'un ruban de velours bien serré autour du cou: de ce ruban, tout autour, s'attachent des pendeloques en forme de petites mains. En vertu de ces pendeloques, le bijou a pris le nom de herakia, diminutif du mot grec "heri" signifiant la "main". Le même bijou porté à l'île de Karpathos conserve le nom byzantin de "maniakia" comme c'est le cas aussi pour l'île de Crète.

b. Les bijoux du corps

Outre les bijoux du buste, un certain nombre d'anneaux, des

bracelets ainsi que des épingles complètent l'ornementation des femmes Kassiotes. Les anneaux ainsi que les bracelets sont faits principalement de livres unies par des chaînettes. Des épingles plus récentes présentent des oiseaux en pièrres précieuses, telles que les rubis. Le port et l'aspect de ces bijoux ne sont pas strictement reglés.

c. Les boucles d'oreilles

Dans l'île de Kassos il y a trois formes différentes de boucles d'oreilles suivant les différents étapes de la mode vestimentaire connues dans l'île. Les boucles portées avec le kavadi sont connues sous le nom de "verghies". A la même époque ces boucles d'oreilles étaient répandues presque dans toutes les îles du Dodécanèse. Elles ont conservé le même nom de verghies, qui désigne un anneau simple sans pierres.

Vers la fin de la première moitiè du 19ème siècle, époque où Kassos a connu le changement brutal qui a entrainé sa différenciation par rapport aux autres îles, il y a une modification du style général du costume traditionnel de Kassos, fait dorénavant sur des modèles occidentaux. Cette modification du costume est suivie par une modification des accessoires, au moins de ceux qui n'avaient qu'une fonction esthétique. C'est ainsi que la vesta est portée avec des boucles d'oreilles qui prennent le nom de "kampanes", cloches. Elles constituent alors un vrai bijou, travaillé en filigrane etdont la forme générale rappele une cloche. Le costume qui succède à la vesta est lui aussi porte avec un autre type de boucles d'oreilles, plus petites et plus simples, dites "fouskia". Les îles restées en dehors du courant des influences extérieures (telles Nisyros, Tilos, Astypalea), ont conservé le type caracteristique de boucles d'oreilles de la première periode, c'est-à-dire les verghies, et c'est seulement ces dernières années qu'elles ont adopté le type dit "fouskia".

d. Les bijoux du front

Koutla est un ornement de la tête; son nom provient du mot grec "koutelon" quí veut dire "front". En effet, la "koutla" est mise sur le front et fait le tour de la tête. Il s'agit d'un ruban de velours sur lequel sont cousues d'étroites lamelles de métal recourbées en formant deux rangées. Sur chaque tempe où la couture des lamelles finissait, pendent des chaînettes au bout desquelles sont attachées des plaquettes métaliques de différentes formes. La koutla n'est pas directement appuyée sur le front mais elle est attaché sur le "havli" à l'aide de trois crochets; deux se trouvent de chaque côté de la tête et le troisième au milieu. Au-dessus de havli on met le tseberi, mais d'une telle façon qu'il ne couvre pas la koutla.

Cette parure de tête est connue dans de nombreuses régions de Grèce bien qu'à chaque fois différente de forme ou de nom. C'est ainsi que dans l'île de Kos elle est connue sous le nom de "ghirdani". Dans l'île voisine de Karpathos, appelée "koutelitis", elle a une composition ornementale différente. En effet elle est composée d'un ensemble de plaquettes d'argent qui ont une pierre en leur milieu, plaquettes unies entr'elles par des chaînettes et faisant ainsi le tour de la tête. Les chaînettes qui pendent des deux côtés du crâne se terminent à chaque fois par un aigle bicéphale qui, arrivé à la hauteur de l'oreille, prend la place des boucles d'oreilles (I40). Dans les villages de Rodos nous rencontrons deux types différents de cette parure. L'un, dans le village de Soroni, proche de celui de Kassos, est constitué d'un ruban qui fait le tour de la tête. Au milieu du front pend une pièce de monnaie. L'autre, au village d'Archanghelos, est un bijou en métal, en forme de triangle, orné des pierres et appelé "fountis". Il est fixé au sommet de la coiffe tandis que les chaînettes et les pièces de monnaie qu'il comporte retombent sur le front. Dans l'île de Halki, le koutelitis est formé d'une double rangée des "mamoudiedes; des deux côtés de la tête pendent 12 chaînes. Dans l'île de Crète, cette parure, "zoghia" (I4I), est formé d'une chaîne d'où pendent des pièces de monnaie (I42).

Cette sorte d'ornementation que nous venons d'examiner conserve le souvenir des ornementations faites par les femmes à des époques très lointaines. La koutla peut se rapprocher de parures analogues utilisées par les grecs anciens ainsi que par les byzantins.

Chez les Grecs anciens le "stephani", couronne, joue le même rôle ornemental et pratique (I43). Elle est constituée d'un ruban, d'une feuille de métal arrondie ou bien de cheveux renforcés d'autres materiaux. Tous les trois s'appuient sur le front et font le tour de la tête. C'est sur ce point que nous pouvons constater la différence qui existe entre l' "ampyx" et la forme derivée de celui que constitue le "bafilos", que nous avons vu en examinant l'île de Tilos, et le stephani dont une forme évoluée constitue la koutla de Kassos. Dans les deux cas, à savoir l'ampyx-bafilos d'une part, et de stephani-koutla de l'autre, il s'agit d'un ruban renforcé ou d'une feuille metallique. La différence consiste en ce que dans le cas de l'ampyx le ruban est appuyé sur le front formant un demi cercle et s'arrête juste derrière les oreilles tandis que, dans le cas de stephani, bien que le ruban s'appuie aussi sur le front, il prend une forme arrondie qui fait le tour de la tête. A l'époque byzantine, c'est le stephani-ruban qui a dominé; on coud sur lui des pièces d'or qui pendent sur le front et on l'appele "koutelon" (I44).

Outre ce type de ruban, des bijoux connus à cette époque sous le nom de "prependoulia", jouent aussi ce rôle à la fois ornemental et pratique. Ils sont constitués de différentes sortes de plaquettes en argent où l'on suspend des chaînettes sur tout le front, mais aussi des deux côtés de la tête (I45).

Dans le cas où l'on ne porte pas la koutla, l'ornementation de tête ainsi que le maintient de la coiffe est assuré par un autre moyen. On utilise deux crochets, articulés chacun au sommet d'une plaque de forme ovoïde. De ces deux plaques pendent des chaînettes qui finissent derrière la tête, au niveau de la nuque, par deux anneaux. Dans ces deux anneaux on fait passer les bouts du fichu qu'on noue ensuite sur le côté gauche de la tête. C'est ainsi que l'ensemble du bijou, constitué de trois éléments distincts, à savoir, les plaques portant à leur bout les crochets fixés au sommet de la tête, les anneaux fixés à l'arrière et l'élement qui les joigne, fait de chaînettes entourant de part et d'autre la tête, forme un riche ornement de la coiffe Kassiote.

On voit ce dernier ornement sur la photographie d'une femme Kassiote mais nous ne savons pas le nom sous lequel il était connu dans l'île. Dans l'île voisine de Karpathos, ce même bijou est nommé "aniostaria" (I46) pour les crochets et "trypitiria" (I47) pour les anneaux.

e. <u>La ceinture</u>

Outre la Kollaïna, le moyen qui caractérise un rang social élévé est le port de la ceinture. Il s'agit d'une ceinture faite de métal precieux, argent ou or et composée d'une série de maillons. Ayant entouré la taille une fois elle pend librement sur le côté droit du corps et se termine par un crochet, la "mahia", utilisé pour relever la jupe et faciliter la marche.

C) <u>Les caractéristiques des bijoux de Kassos</u>

D'après l'examen que nous avons effectué sur les bijoux de Kassos, les éléments caractéristiques que nous pouvons retirer sont les suivants: le travail est toujours en or; l'ornementation de la surface se fait par le procédé du filigrane et quelquefois de la granulation; l'absence totale de pierres fausses ornementales et d'émaux qui sont repandus dans autres îles de la mer Egée (I48); la technique se rapproche de celle des bijoux faits à Yannena, en Grèce du Nord, mais dans cette dernière région on travaille en argent.

CHAPITRE III

LE COSTUME MASCULIN A TILOS ET A KASSOS

Bien qu'il obéïsse aux mêmes normes de la societé villageoise et serve aux mêmes raisons que celui des femmes, le costume masculin ne présente pas la même variété ni par le nombre de pièces qui le composent ni par la richesse de son ornementation. L'habillement masculin est plutôt simple et ses éléments constitutifs ne déterminent point una appartenance strictement locale, comme c'est le cas avec le mode féminin, mais l'appartenance à une région vaste. C'est ainsi que l'utilisation de pièces caractéristiques établit une distinction entre le costume masculin des régions continentales et celui porté dans les îles.

En Grèce continentale le costume masculin est caractérisé par la "foustanella", sorte de jupe masculine qui comporte de nombreux plis; dans les îles, le costume est caractérisé par la "vraka". Bien que les deux types du costume masculin soient strictement repandus dans les limites régionales mentionnées ci-dessus, dans le cadre de chacune d'elles il peut y avoir des variations importantes. Pourtant, dans les limites d'une région plus restreinte, comme le Dodécanèse et plus généralement pour les îles de la mer Egée, le costume masculin se trouve de moins en moins différencié d'une île à l'autre. C'est ainsi que malgré quelques petites différences qui seront signalées plus loin, les similitudes évidentes entre le costume tiliaque et le costume Kassiote nous ont amené à procéder à leur examen commun.

Dans les deux îles la pièce caractéristique est la vraka. Avant de procéder à sa description, il est utile d'insister sur le port de ce vêtement dans les îles grecques et d'apporter quelques précisions.

La provenance de la vraka a suscité un certain nombre de théories contradictoires. Selon certains (I49), la vraka est portée depuis l'antiquité; selon d'autres elle est introduite dans les îles grecques après l'occupation ottomane. Ces derniers considèrent donc les Turcs comme porteurs de cette pièce (I50) ce qui les oppose à la théorie selon laquelle le vêtement avec lequel les Turcs ont fait leur apparition, lors de la conquête de l'empire Byzantin est la

robe (I5I). A ces théories il faut en ajouter une dernière qui semble gagner du terrain. Selon elle la vraka s'est répandu dans les îles à l'époque des pirates; ceux-ci, appartenant à la tribu de Zouaves, (habitants de la Kabylie) portaient la vraka . Devenus pirates, ils ont pu propager celle-ci dans les régions avec lesquelles ils sont entrés en contact. Grâce à sa forme pratique, ce vêtement semble avoir rapidement gagné du terrain.

Pourtant, dans les îles il y a des exceptions frappantes comme celle du village Pyrghi de Chios qui, seul dans l'ensemble de cette île connait un vêtement masculin composé d'une sorte de jupe étroite et longue, différente de la foustanella et appelée "podia", tablier. Il y a des témoignages selon lesquels les kassiotes, tout comme les crètois, portaient, à une époque lointaine, une sorte de robe. Tout cela pourrait bien se placer à une époque de transition où la vraka n'était pas encore établie finitivement dans les île. De ce seul fait on pourrait tirer la conclusion que la vraka constitue un vêtement relativement récent et, de toute façon bien antérieur à l'occupation des îles de la mer Egée par les Turcs. Mais à part le problème de sa provenance, la vraka est considerée comme une pièce pratique pour le travail et surtout pour les gens des îles qui ont en principe aussi une activité maritime. C'est le raison pour laquelle elle est vivante et demeure la pièce par excellence du costume des insulaires.

Dans le Dodécanèse, le costume masculin probablement a connu une évolution pendant ces derniers siècles. Cette évolution peut difficilement s'établir, vu la disparition de tout élement concret. Nous essaierons pourtant de reconstituer le costume avec vraka en recourant aux témoignages des voyageurs. Ces éléments, manifestement pauvres, ne peuvent nous éclairer que partiellement et posent plus de problèmes, qu'ils donnent de solutions. Le costume masculin traditionnel, disparu beaucoup plus vite que celui des femmes, ne laisse subsister que des pièces isolées.

Pour l'île de Kassos nous avons le récit de Savary (I53), récit qui pose des problèmes quant à sa precision. Ayant visité l'île en I788, dans une courte description, il dit: "Des yeux accoutumés à voir des têtes rasées entourées d'un châle, des longues robes relevées par une ceinture, des mentons barbus regardaient avec étonnement des longs cheveux...." Il s'agit probablement du costume avec "anteri" (I54), longue robe faite de tissus somptueux, ayant des manches longues accompagnée d'une large ceinture. Cette robe était portée auparavant par les hommes riches, habitants surtout des villes ou des centres importants. Elle s'accompagne d'un pardessus nommé "djoubbé". Il s'agit d'une sorte de kavadi long, ouvert tout le long sur le devant et garni de fourrure en hiver (I55). L'ensemble de l'anteri et du djoubbé, porté dans plusieurs régions de la Grèce,

est considéré comme un vestige des longues robes byzantines. A l'époque où Savary fait sa description, c'est-à-dire à la fin du I8ème siècle, cette sorte de costume existe encore comme vêtement masculin mais il est d'un port limité. C'est l'époque où coexistent les deux formes vestimentaires, robe longue et vraka. La vraka finit par l'emporter, car les circonstances demandent des habits pratiques. Par Dodwell, visiteur des îles pendant les années I80I-I805, nous apprenons ainsi que ce n'est que plus tard que le port de la vraka s'est généralisé dans les îles de la mer Egée (I56). Le fait que Savary ne parle pas de la vraka comme vêtement masculin et se réfère uniquement à la robe longue ne doit pas nous persuader que cette robe constituait le seul costume masculin de l'île. Cela pour deux raisons: premièrement, à cette époque, les Kassiotes se livraient déjà à la navigation. En outre, Savary lui-même caractérise Kassos comme île à voqation maritime et il signale que les habitants se trouvent presque tous en voyage. Cela nous permet de supposer que ceux que Savary a vu porter la robe étaient surtout des vieillards qui se vêtaient encore à l'ancienne mode. De plus il fallait faire partie des notables: comme nous avons vu, le vêtement était porté spécialement par des hommes privilégiés. Une deuxième hypothèse est la suivante: Savary était tellement impressionné par le fait que les hommes portaient des robes longues (en Europe on portait déjà la culotte) qu'il n'a pas cru important de mentionner le costume commun avec vraka, considéré comme un vêtement habituel. D'ailleurs, en visitant les îles de Crète et de Symi où la vraka était largement portée (I57), Savary mentionne, encore une fois, les robes longues seulement. Plus particuliérement, à Symi (I58), Savary dit que "hommes et femmes étaient habillés de la même façon et portaient tous la robe longue".

I..PIECES PRINCIPALES

A) Les pièces inferieures du costume

Sous le nom de vraka on désigne à la fois deux choses différentes: d'une part, l'ensemble du costume masculin, les hommes qui le portent ayant pour nom celui de "vrakati" et, d'autre part, la pièce de dessous du costume masculin. Cette dernière connaît certaines variantes qui correspondent surtout aux différentes activités économiques de ses porteurs. Les variantes, connues sous des noms différents, sont accompagnées par des pièces différentes qui constituent ensemble des costumes masculins distincts.

Le "salvari", malgré son nom différent, est dans la région examinée, une sorte de vraka qui constitue une pièce du costume d'apparat à cause de son volume et de la richesse du tissu dont il est confectionné.

Il faut remarquer qu'à part ces différentes vraka portées dans les îles, on rencontre une autre pièce du dessous du costume masculin qui se rapproche beaucoup des pantalons actuels. Il s'agit du"potouri" et du "skelati", tous deux ne pouvant être classés qu' avec grandes réserves parmi les variantes de la vraka. Pour cette raison nous préférons leur accorder une place à part.

a. <u>La vraka</u>

La vraka est coupée selon une forme rectangulaire. On coud les deux côtés ainsi que la partie inférieure, à l'exeption de deux ouvertures pour le passage des jambes. Une fois portée, la vraka prend la forme d'un triangle renversé, sa partie inférieure restant plus étroite que sa partie supérieure. En effet, au niveau de la taille la vraka a une largeur considérable qui diminue vers le bas.

La fixation à la taille est assurée par une ceinture invisible qui glisse dans la coulisse formée par le bord supérieur du vêtement, dit "vrohos". Cette ceinture s'appelle "vrakozoni", qui signifie "ceinture de la vraka".

La vraka atteint, le plus souvent, le niveau de la jambe juste au dessous du genou où elle est serrée au moyen d'un petit cordonnet. Comme il est doublement serré, à la taille et aux jambes et qu'il a une largeur considérable, le vêtement forme des plis longitudinaux tout le long du corps du vêtement, autour de la taille et autour des jambes. Cette dernière partie de la vraka s'appelle "kalamovrakia".

Par derrière, la vraka forme une sorte de sac flottant sur les jambes, appellé "sella", ou "koufia", ou "fouska", ou "foutoula", selon la variante locale. La sella doit tomber juste et être bien gonflée; pour le réussir, on fronçait la taille et on arrangeait les plis avec habilité. C'est ainsi que la vraka, tombant au milieu au-dessos du niveau où s'arrêtent les kalamovrakia, donne l'impression d'une jupe car elle ne permet pas de voir la separation des jambes.

La vraka peut être confectionnée dans des etoffes modestes ou riches selon qu'elle était portée comme pièce du costume ordinaire ou d'apparat. Elle se rencontre dans toutes les îles du Dodécanèse, avec des différentces dans la longueur, la largeur ou la couleur utilisée. Cette dernière n'est pourtant pas d'une grande diversité; d'habitude la vraka est bleue ou noire, quelquefois brune ou aubergine (mauve foncé) ou enfin blanche (I59). Des variations importantes existent quant à la largeur ou la longueur de la pièce. Il y a des vraka d'une coupe étroite et plutôt courte, comme celle de Corfou (I60). Il y a aussi qui ont une longueur et une ampleur considérables. La vraka crétoise est considerée comme la plus évoluée quand à sa coupe et sa couture; elle se présente sous une forme élégante et riche.

A Kassos on rencontre en principe deux sortes de vraka qui diffèrent par leur longueur, leur largeur et leur couleur. La première est celle en "erano", tissu fait au métier à tisser et de couleur bleue. Les vraka faites de ce tissu sont nommées "eranes vrakoules" (I6I). Par ces deux termes on signale à la fois la couleur bleue, le tissu utilisé (ceci par le terme eranes) et la ligne plutôt courte et étroite de la vraka (ceci par le terme vrakoules). En effet, ce dernier mot est un diminutif de vraka et signifie par conséquent "petite vraka". L'intérêt de cette dénomination s'accroît lorsqu'on sait que seuls les Kassiotes portaient ces vrakoules. L'importance de ce nom devient évidente si on se rappelle qu'après la destruction de l'île par les Turcs et son abandon par ses habitants, l'île est partiellement repeuplée vers I840 par des Crétois. Ces derniers se distinguent nettement par la vraka différente qu'ils portent et qu'ils conservaient pendant au moins une ou deux générations. La vraka crétoise coexiste donc dans l'île avec celle locale; contrairement à la vrakoula qui arrive à peine au dessous des genoux, la vraka descend jusqu'aux mollets et elle est de couleur noire.

A Tilos, la vraka est de couleur bleue. D'habitude, on porte un sous-vêtement en coton plus large que la vraka et qui pèse par derrière aidant ainsi la vraka à retomber en bouffant. A Nisyros, ce sous-vêtement est d'une largeur de I8 piques (I62) ce qui permet l'emploi d'une riche sella appelée ici "koufia". Dans cette même île, la vraka est confectionnée d'un tissu satiné et noir ou encore d'un tissu brillant et bleu qui rappele la soie. Enfin à Kalymnos, le costume porté chaque jour pour le travail, est constitué d'une vraka blanche en ettofe tissée et solide, qui s'appelle "kampoto".

Il y a donc des variations considérables mais qui, quelles qu'en soient la longueur, la largeur ou la couleur, constitue le vêtement par excellence des insulaires. Sur ce point, il faut mentionner le témoignage de Dodwell (I63) qui remarque en I80I que touts les insulaires portent des vraka longues jusqu'aux chevilles.

b. Le salvari

Dans le Dodécanèse, le salvari est une vraka dans sa forme la plus large et la plus longue. D'habitude, il est confectionné d'un tissu précieux et constitue la pièce du bas du costume masculin d'apparat. Le plus souvent il arrive aux chevilles où il est resserré. Sa coupe est identique à celle de la vraka. On accorde une grande attention à sa sella, afin qu'elle tombe bien, ce qui dépend du bon arrangement des plis et de la largeur du sous-vêtement. Le drap d'Angleterre, dit "londria" et les "lionia", étoffes de soie importées de Lyon étaient largement utilisés pour les salvari. La couleur préferée est le noir bien que on rencontre également d'autres couleurs.

A Kassos, le salvari est en soie noire apportée d'Odessa ou d'Egypte. Il arrive jusqu'aux chevilles et est richement soutaché des ganses noires de soie. A Halki, le salvari est confectionné en drap bleu foncé ou brun. Il s'arrête au-dessous du genou. A l'intérieur on porte un sous-vêtement de toile de coton de 40 piques. Une deuxième sorte de salvari, porté chaque jour par les capitaines, est satinée noire et s'arrête au-dessus du genou. A Nisyros, le salvari est bleu foncé ou noir et fait en étoffes somptueuses. Il était bleu également à Kalymnos. Enfin, à Tilos, le salvari est confectionné de drap noir et il est plus modeste que celui des autres îles.

Par cette description du salvari à travers les îles, on peut constater qu'il n'a pas une forme déterminée qui le distinguerait nettement de la vraka. Il constitue en fait une vraka portée comme costume d'apparat par une partie seulement de la societé villageoise. Les différences terminilogiques de cette pièce présentent quelque intérêt. En effet, à Tilos elle est connue sous le nom de salvari, tandis que à Kassos on l'appelle "sarvari", à Halki "sarbari", en Crète, "hialvari" (164).

Il ne faut pas confondre le salvari, tel qu'il vient d'être décrit en tant que pièce du costume masculin, avec le salvari qui rappelle une jupe large. Ce dernier se rencontre aujourd'hui encore comme pièce principale du costume féminin de l'île de Lesbos et sa coupe différe essentiellement. Dans cette même île, le salvari masculin ou vraki, est moins long et couvre seulement les genoux, comme c'est le cas aussi dans certaines îles du Dodécanèse. Il est vrai qu'aujourd'hui, dans les villages où encore il est porté par quelques vieux hommes, le salvari a perdu la richesse des plis et la longueur caracteristique d'il y a quelques décennies.

c. <u>Le kontovraki ou potouro</u>

Il s'agit d'un type de pantalon qui differe essentiellement de la vraka. La partie entre la taille et les genoux forme un bouffant souple, le reste rétrecit tout le long des jambes jusqu'aux mollets. Pour le froncer à la taille on utilise la même méthode que pour la vraka. D'habitude il est confectionné d'étoffes sombres et modestes, laine ou coton épais.

L'île de Kassos le connait comme vêtement ordinaire. On le retrouve à Kalymnos sous le nom de "boudouri" et s'arrête aux genoux. A Nisyros on l'appelle "boutouri" et il est fait de laine épaisse tricotée. Facile à confectionner il est très pratique pour les travaux quotidiens.

Le potouro est connu aussi sous le nom de "kontovraki" ce qui veut dire un "vraki court". A l'époque byzantine il était déjà connu sous le nom de "kourtsovraki", le mot "kourtso" signifiant "court"; il arrive aux genoux et selon son utilisation, il est confectionné en étoffes somptueuses ou modestes (165). Il est certain

qu'il s'agit d'une pièce dont le port remonte à plusieurs siècles. Il semble qu'après l'introduction de la vraka ou du salvari comme pièce d'apparat, le potouro ait changé de rôle: là où il a survécu il est conservé comme pièce pratique et facile à confectionner.

d. La skelada

Il s'agit d'un vêtement du bas du corps ayant la forme des anciennes braies qui ressemblent à des pantalons larges (I66). A cause de sa coupe, la skelada, contrairement à la vraka, marque nettement la séparation des jambes. Elle est coupée droite, sa largeur est égale du bas de jambes jusqu'à la taille. Au niveau de la taille, elle est froncée par un cordonnet qui passe dans une coulisse et forme des plis souples. L'étoffe utilisée pour la confection de la skelada est la "rassa"; la "rassa", comme on l'a vu à propos du costume féminin de Tilos, après un traitement convenable, a la propriété de bien protéger des variations climatiques. Sa confection est confiée aux femmes.

On rencontre la skelada à Kassos sous la prononciation locale de "chelati" (I67). Il s'agit d'un habit qui atteint le bas des mollets. La même pièce est portée en Crète où elle est connue sous le nom de "rassokartsa" qui désigne une sorte de "vraka-kartsa", faite en rassa (I68).

B) Les pièces superieures du costume

Pour le haut du corps et par-dessus la chemise, on utilise des pièces qui accompagnent un vêtement bien déterminé du bas.

a) La chemise

On porte deux sortes de chemises selon qu'il s'agit d'un jour ordinaire ou d'un jour de fête. La chemise d'apparat est une longue tunique en soie fine. Elle a des manches longues, jadis très larges, qui, avec le temps, deviennent plus étroites et finissent par avoir des manchettes. La chemise a un col rabattu, entouré d'un "margheli" (I69). Le devant de la chemise était très souvent brodé tout au long. La chemise ordinaire est faite en étoffes tissées au métier, de couleurs sombres ou rayées en oblique. Les manches sont longues et étroites et elle n'a pas de col.

b) Le ghileko

La pièce vestimentaire portée au-dessus de la chemise et qui va avec le salvari est le "ghileko", gilet. Il s'agit d'une veste sans manches, croisée par devant, laissant libres deux échancrures triangulaires, l'une au niveau de l'estomac et l'autre au niveau de la gorge, par où on voit la chemise. A cause de sa forme croisée le gilet est boutonné en losange par une série des boutons nommés

"foles" qui étaient faits de noyaux d'olives recouverts de fil de soie noire. Le gilet est fendu au milieu du dos; des deux côtés de l'ouverture on attache des cordons qui règlent le bon ajustement du gilet. Il est d'habitude façonné en velours noir ou bleu clair, ou encore en "atlazi" (170). Des passementaries de soie noire, dites "hartzi", agrémentent le gilet suivant sa coupe.

Le même type de gilet existe dans l'île de Halki; là, il est orné dans le dos, des deux côtés de la fente du motif appelé Mars, en soutache rouge et jaune.

c) La santamarka ou kontoghileko

Au-dessus du gilet on porte une veste en drap brun, ouverte par devant et appelée "santamarka" ou "kontoghileko" (gilet court) dans le cas de Tilos. Il arrive à la ceinture, sans la couvrir. Devant, il est bord-àbord et ferme en haut, au niveau du cou, par un bouton. Il a des manches longues et fendues du poignet jusq'au coude; au long de l'ouverture il porte des boutons. Les manches fendues se retroussent aux poignets laissant paraître les manches de la chemise. On applique à la santamarka des soutaches de soie noire.

Cette sorte de veste se rencontre dans toutes les îles grecques comme une pièce vestimentaire portée par les hommes aussi bien que par les femmes (171).

La couture ainsi que l'ornementation de ces deux pieces étaient assurées par les "terzides" (tailleurs) (172), renommés pour leur habilité à agrémenter les vestons avec des gances en soie ou en laine.

d) La gouna

Le gilet et la santamarka sont couverts en hiver par une "gouna", fourrure. C'est un manteau qui arrive à mi-jambe, ouvert par devant est muni d'un capuchon. La gouna est faite en laine bleue doublée de fourrure, achetée sur les marchés de Russie et de Roumanie. Autour du cou on attache un grand col qui tombe dans le dos et qui peut former un capuchon si on en a besoin. Le capuchon est lui aussi doublé de fourrure. La gouna est soutachée en cordonnet noir tout au long de l'ouverture, formant une fermeture à brandebourgs.

e) Le zipouni

Le mot est apparenté au persan "zouban", qui signifie "tunique" (173) et qui a fini par désigner un veston étroit fermé devant par une rangée toute droite de boutons. Il a des manches longues et étroites, fendues aux poignets et relevées. Le zipouni arrive audessus de la taille où il est partiellement couvert par la ceinture. Les étoffes utilisées pour le confectionner sont soit la rassa,

soit le coton épais de couleurs sombres. Ces étoffes sont de la même couleur que le potouro, qui accompagne le zipouni.

f) Le bessini

Au-dessus du zipouni on met un gilet, "bessini", de la même longueur, sans manches, ouvert par devant.

Le costume composé d'une part du zipouni et d'autre part du bessini et enfin du potouro est le costume des gens de mer. Il est porté dans toute la mer Egée vers la fin du I8ème et le commencement du I9ème siècle sous le nom de "toumani" (I74). Le mot toumani est turc et désigne le pantalon ample porté par les femmes tutques. Avant cette époque, en plein I8ème siècle, on porte des vraka longues et larges, connues sous le nom de "celles qui font des poches", "sakouliasti".

j) La kazaketa

Au-dessus du zipouni et du bessini, on met une capote fermée par devant pour se protéger du froid. Cette capote est confectionnée en "aba", étoffe de laine. Aba est un mot turc qui désigne cette sorte de produit, fabriqué dans la région du Danube et par des "abatzides" (marchands d'aba) renommés dans les Balkans.

L'étoffe est élaborée selon un procédé spécial. D'abord on la tisse en utilisant de la laine. Une fois terminé le tissage, on met l'étoffe dans les moulins à foulon. Le tissu est continuellement frappé par des marteaux d'abord, par l'eau ensuite. L'eau vient avec violence et fait tourner l'étoffe rapidement. Après une journée de traitement et après l'avoir séchée, elle devient épaisse, appropriée à la confection des vêtements lourds.

Dans l'île de Halki, on utilise de la même manière les "abaïtika", vêtements en aba. En outre, les capitaines utilisent un manteau de toile dit "ritsinata", etant enduit de résine, muni d'un capuchon.

h) Le djamadan

Il s'agit d'un gilet sans manches, largements échancré par devant en forme de triangle. Il est fait de drap bleu, brodé de laine noire.

i) Le meïtani

Au-dessus du djamadan, on porte le "meïtani". Il s'agit d'une veste ouverte par devant, avec des manches longues et étroites, fondues au poignet. Elle est confectionnée en drap et soutachée de laine. Le mot meïtani (I75) vient du mot turc "mintan" qui désigne le vêtement porté par les lutteurs (en turc "pehlivan").

Le djamadan et le meïtani sont portés avec la vraka. Par-dessus les deux on met la "patatouka", grosse veste ouverte par-devant. Plus tard, on revêt le "sourtoukaki", sorte de petit manteau de coupe occidentale.

j) Le gabas

Le terme de "gabas" ainsi que le manteau qu'il désigne sont connus dès le I5ème siècle. Le mot vient du mot vénitien "gaban" (I76) qui signifiait "capote". Au I6ème siècle il est répandu dans toute la meditérranée et au I7ème siècle son porte se généralise parmi les gens de la mer. Déjà les algériens le portaient sous le nom de "kabout" (I77). Il s'agit d'un manteau court, avec des manches et capuchon, fait du tissu rassa, raison pour laquelle il s'appelle aussi "rasso". D'habitude on porte le gabas sans enfiler les manches qu'on laisse flotter. En s'enveloppant dans le gabas et est bien protégé du froid et de la pluie, car la "rassa" est impérméable. A Kassos et à Tilos, le gabas est porté par les bergers.

2. LES ACESSOIRES

A) La coiffe

a. Le fessi

Le "fessi" (fez) est généralement porté dans les îles et même en Grèce continentale; sa forme est différente de celle des Turcs (I78). On ne connait pas exactement l'époque à laquelle ce couvre-chef a été adopté par les Grecs; il est de couleur rouge, souple et forme un pli au sommet. De là part une natte de soie noire ou bleue qui se termine par un gland dit "papazi" qui tombe sur l'épaule; on porte le fez incliné du côté gauche. Jadis on se procurait le fez au Maroc,au moins pour les Grecs insulaires, où leur technique de fabrication était très évoluée.

Il est possible que la ville de Fez ait donné son nom à cette sorte de chapeau. Le procédé de fabrication marocain s'était répandu dans d'autres régions de l'Afrique du Nord et surtout en Algerie et en Tunisie. Néanmoins, les fez faits en Algérie étaient de qualité inférieure par rapport à ceux du Maroc: on utilise pour leur confection la laine locale tandis qu'au Maroc on emploie la laine d'Espagne, de très bonne qualité.

Le fez que les insulaires se procuraient à Tunis (Tounezi dans les îles), porte le nom de "tounezlidika" (I79).

Dès le I8ème siècle, le commerce du fez tunisien connaît une grande expansion dans tout le Levant. Le I9ème siècle est l'époque de son essor le plus grand. Pendant l'annéee I824 sur une somme totale d'exportations tunisiennes de 5.876.060 FF., l'exportation des

bonnets rapportait 2.253.825 F. (180).

Le fez était souvent entouré de mouchoirs. Le type de mouchoir le plus commun est appelé "lahouri" à cause du lieu de son provenance qui était la ville indienne Lahore (181), actuellement au Pakistan.

b. La beretta

En même temps que le fez, dans le Dodécanèse, les hommes portent la "beretta" (182). Il s'agit d'un bonnet de laine ou de coton rouge dont l'extrémité, pliée, retombe vers l'arrière. On utilise les plis qu'il forme comme une poche.

c. Le Kioules

Après la révolution grecque de 1821, on porte ordinairement un bonnet de laine dont la partie supérieure surmontée d'un pompon est plus étroite que celle en contact avec la tête. A Tarso, ville d'Asie Mineure, les Grecs portent un fez de forme conique avec un gland au sommet appellé "kioulah" (183).

d. Le koukouli

Simple bonnet en laine tricotée à l'aiguille, de couleur sombre, le "koukouli" est porté par les bergers. Il s'emboîte bien grâce à une baguette qui entoure la tête à sa base.

e. Le kalpaki

Bien que les Turcs aient interdit le port des fez rouges (comme nous l'apprenons par une ordonnance de 1762) 184, les gens ont continué à le porter les jours de fête jusqu'à une époque récente. Mais comme couvre-chef de tous les jours ils mettent le "kalpaki". Celui-ci est en fourrure d'astrakan ou en étoffe qui imite l'astrakan.

Dès la deuxième moitié du 19ème siècle, les notables de l'île de Kassos adoptent des chapeaux de type occidental moderne. Les autres insulaires continuent à porter le bonnet de laine tricoté ou des casquettes achetées dans le port de Marseille.

B) La ceinture

Les pantalons sont froncés à la taille par un cordonnet tissé dit "vrakozoni", qui glisse dans la coulisse du tissu au niveau de la taille. Au-dessus de cette ceinture qu'on ne voit pas qu'on utilise seulement pour bien serrer la "vraka", on met une deuxième dont la qualité, la couleur et la façon de s'enrouler autour de la

taille diffère d'une île à l'autre.

Les ceintures dites "tarapoulousi", fabriquées en Algérie, à Tripoli (Tarapoulous), étaient renommées dans tout le Dodécanèse. Les gens de Kassos, Halki, Rodos, Kalymnos ou Symi utilisent cette sorte de ceinture comme accessoire du costume à salvari. Elles est faite de soie pure finement rayée de couleurs diverses, d'une longueur de 7-8 piques.

La ceinture de Tripoli portée par les Kassiotes est rouge, verte et blanche. Elle est bien serrée au niveau de la taille. Elle s'enroule plusieurs fois et couvre tout l'estomac; on la noue sur le côté, laissant pendre les bouts qui finissent par des "kroussia", franges.

Nous n'avons pas trouvé cette sorte de ceinture à Tilos. Au lieu de la "tarapoulousi", les gens portent le "zonari", ceinture en lin et en soie rayée de diverses couleurs. Cette même ceinture se porte à Nisyros.

Outre les ceintures qui font partie du costume d'apparat, il y en a d'autres faites de matériaux plus modestes, en coton ou en laine tricotée. Elles sont soit de couleurs différentes, soit monochromes.

Une ceinture particulière, "mizaros", que nous avons rencontrée à Kassos, est faite en laine de mouton; on l'enroule autour de la taille et on l'attache en enforçant le bout dans la ceinture. On trouve le même nom de mizaros à Lykia, désignant là aussi une sorte de ceinture (185).

Il faut enfin mentionner une variante de ceinture portée pendant les voyages. A cette occasion, on enroule une ceinture, la "loura", sur la peau. Faite en tissu, elle forme une poche dans laquelle on met l'argent.

Les accessoires qu'on enfonçe dans la ceinture, qui par son enroulement répété autour de la taille prend le rôle des poches d'aujourd'hui, sont les suivants; le parassakoulo, petit sac où l'on met l'argent; la kapnosakoula, petit sac fait en tissu, brodé, dans lequel on met le tabac; le haïsseraki, petit couteau à poignée de bois, vendu par les Juifs; la katzika, petit kanif importé d'Inde.

C) Les sous-vêtements

Sous la chemise, les gens portent des sous-vêtements tricotés en laine, de couleur naturelle, beige. Telle qu'elle est fabriquée, la laine présente des taches ressemblant aux oeufs des poux, dits "konies"; pour cette raison on appele ce sous-vêtement "koniates". En outre, nous avons déjà vu qu'on porte sous la vraka des sous-vêtements qui jouent un grand rôle pour la bonne formation de la "sella".

D) Les chaussures

a. Les tomarena

Les tomarena sont portés surtout dans l'île de Kassos. On utilise pour leur face la cuir de chèvre. Pour les semelles on utilise le cuir de porc mâle, dit "kesseles". On le rend résistant par une série de traitements qui peut durer trois ans pendant lesquels on foule la peau, puis on la laisse sécher. Mieux on fait cette opération et plus on accroît la résistance du cuir. En outre, on utilise pour les semelles parfois la peau de "jamouhes", genre de bovin appelé localement "fritses". En 1928, après l'apparition des voitures, on a commencé à utiliser les pneus pour les semelles.

Une fois l'operation de nettoyage et de séchage des peaux terminée, on procède à la confection des chaussures. A une forme très simple, elles sont du type cousu. On coud le dessus des chaussures aux semelles au moyen de cordons en peau de chèvres. On laisse d'abord la peau tremper dans la mer afin que la chair se sépare du reste, puis on la rase et on la laisse sécher. Une fois séché, on la coupe en lanieres longues et étroites qu'on utilise à la place des ficelles. Après avoir assemblé la semelle et le dessus, on retourne la chaussure, laissant ainsi la couture à l'intérieur.

b. Les tourloukia

Les tomarena sont portés par les bergers et les agriculteurs pendant l'été et même en hiver. Cette fois on unit aux tomarena les "tourloukia", couvertures de jambes épaisses, en laine, sorte de guêtres qui montent jusqu'aux genoux et qui sont attachées par des jarretières. Quelquefois les tourloukiasont ornés de galons polychromes, portés pendant les fêtes.

Jadis les tourloukia étaient connus aussi à Karpathos sous le nom des "topika", locaux. Aujourd'hui, bien qu'ils soient pratiques, on a remplacé les "tourloukia" par les "poïmata".

c.

c. Les himonika ou stiania

Il s'agit d'une sorte de bottes dont le port est répandu dans tout le Dodécanèse. A Kassos on les importe de Karpathos,où l'art de la cordonnerie est très developpé. A Tilos, c'est le cordonnier local qui les confectionne, semblables à des "poïmata". Les "himonika" ou "stiania" sont faits en peau de bouc. La mode de confection des stiania est plus évolué que celui des poïmata parce qu'il y a une nette distinction entre le pied droit et le gauche et que le

"kalami", la partie haute de la chaussure, qui couvre la jambe, est attachée à une base doublée, à la différence des poïmata cousus sur une base simple.

Les stiania conservent leur couleur naturelle dans l'île de Kassos ainsi que dans l'"île de Tilos. Ceux portés pendant les fêtes sont ornés de "ploumia", ornements fixés au talon.

d. Les kalitsa

Les jours de fête, ceux qui portent le salvari ont des "kalitsa", chaussures en forme d'escarpin à talon. Ils sont faits en cuir de génisse teint en noir et imperméabilisé par l'application de graisse. On les garde en bon état en utilisant du vernis fait avec les feuilles du figuier de Barbarie. Les kalitsa prennent aussi le nom de "vrakaïtika", chaussures qui accompagnent la vraka, comme c'était d'ailleurs le cas pour les chaussettes portées avec ces dernières.

e. Les chaussettes

Les "vrakaïtikes", tricotées en coton de couleur blanche, sont fixées au-dessous du genou par un galon tissé, de couleur noire, dont le bout forme des petits glands et pendent sur la jambe. Au long de la jambe elles forment un dessin, d'habitude le "psarokokalo" os de poisson.

Les chaussettes en laine, "rassines", de couleur noire, sont portées avec les tomarena.

E) Le sac à dos

Le "tourvas" est un sac fait en peau de chèvre, utilisé par les bergers et les agriculteurs. On prend la peau d'une petite chèvre toute entière, sans rien couper d'autre que la tête. A l'endroit où est formée l'ouverture, on met horizontalement de chacun de deux côtés un morceau d'os pour que l'ouverture soit dure. A chacune des pattes arrière commence un cordon qui aboutit à l'ouverture et sert en même temps comme moyen de portage et de fermeture. Le sac se porte sur le dos. Dans la partie avant du "tourvas" pendent des lanières en cuir auxquelles sont attachés divers éléments ornementaux (tels que coquillages, petites croix, perles, pièces de monnaie anciennes) qui tintent pendant la marche.

Le même sac prend à Nisyros le nom de "karkazika" et à Kalymnos celui de "tarzika". A Tilos, sous le nom de "tourvas" est désigné un sac tricoté en laine, à bandes horizontales noires et blanches. Il est rectangulaire et porté sur l'épaule gauche.

F) Les bâtons

Il y avait diverses formes de bâtons. Le "chabouki" acheté à l'étranger était utilisé par les notables. Il est confectionné en bois et a une poigné en os sculptée. Le "katsouni" (Kassos) ou "anghinoravdo" (Tilos), est porté par les bergers. Il est fait d'une branche grossière au bout de laquelle on applique un crochet métallique avec lequel on attrape les animaux. Le "dihalo" est utilisé pour la marche; il s'agit d'une simple branche dont le haut est en forme de Y.

G) L'évolution du costume

Le costume masculin tel qu'il a été décrit était porté dans l'île de Kassos jusqu'au début de la deuxième moitiè du I9ème siècle. Une photographie de I864 montre des hommes habillés de vêtements à la mode occidentale. Il s'agit de toute évidence d'armateurs portant des redingotes -dites localement "velades" (I87). En effet, dès cette époque, les vêtements contemporains venus d'Occident sont introduits par l'intermédiaire des gens qui ont des relations avec le monde extérieur. Comme nous l'apprenons par le surnom de "velades", attribué au début aux "Panaghiotes", habitants du village Panaghia, ce sont eux qui les premiers ont apporté et ont revêtu les rendingotes.

Outre les redingotes, le nouveau costume est nommé "takimia". Il s'agit bien du costume masculin contemporain; le mot "takimia" vient du mot turc "takim" qui veut dire "ensemble", série. En effet, quand nous avons demandé aux gens ce qu'ils entendent par "takimia", ils ont répondu: "tous ils étaient des vêtements, les "vraka" et les "takimia", mais ces derniers formaient des complets taillés dans le même tissu".

L'étoffe, de préference bleue, qu'on utilise pour la confection des "takimia" est connue sous le nom de la compagnie qui fournit le tissu, à savoir, "missatzeri". La confection d'un "takimi", au debut du siécle, coutaît 6 livres d'or anglaises, ou 2.000 F., ou I6.000 drachmes.

Certes, les gens d'un groupe social inférieur ne peuvent pas suivre la nouvelle mode de "fraghika", comme on appele les vêtements européens, et continuent à porter les vêtements traditionnels. A Tilos la situation est la même. A la fin de la première guerre mondiale les gens qui sont rentrés du front ont conservé le pantalon de l'époque.

DEUXIEME PARTIE

L E   C O S T U M E   T R A D I T I O N N E L
C O M M E   S I G N E

Un examen du costume traditionnel de ces deux îles, limité aux seules fonctions pratique et esthétique serait incomplet. On doit envisager aussi l'examen des fonctions sociale et symbolique. Elaboré par un groupe social qu'il représente, il exprime des normes et des attitudes collectives propres à ce groupe. Ses éléments constitutifs acquièrent une certaine signification; le costume, dans son ensemble, peut donc devenir un moyen de communication, un reflet des valeurs préétablies. A travers ces qualités on apperçoît les relations qui se tissent entre le groupe et celui qui le porte. Il constitue un moyen d'expression efficace pour ce dernier et en même temps il faît naître une impression chez autrui. En vertu de cette double fonction expression-impression qui relie l'individu et le monde extérieur, le costume remplit un double rôle de différenciation au sein de la communauté et de différenciation de cette communauté avec ses voisines.

Par la diversité des formes, des couleurs ou des matériaux utilisés, il signifie les situations particulières dans lesquelles se trouve l'individu, comme son âge, son statut social, ses conditions familiales; il révèle des circonstances telles que le mariage, la naissance ou la mort. Les variantes qu'il connaît au sein de la même communauté ne le privent pourtant pas de sa fonction principale, à savoir celle de l'indentification de tous les membres de cette communauté; en effet, les éléments communs à tout le groupe le distinguent du costume des sociétés voisines.

Par sa fonction de différenciation entre elles des communautés voisines, il renforce les sentiments d'appartenance à un même groupe des individus qui le composent et qui, par conséquent, se distinguent des individus appartenant à un groupe voisin. Les signes vestimentaires distinctifs mettent en valeur la séparation entre "nous et les autres". L'adoption éventuelle d'un individu par un groupe étranger entraîne nécessairement l'adoption par cet individu du costume de la communauté adoptante, preuve de son intégration dans la nouvelle communauté.

Au sein d'une même communauté, l'opposition qui existe entre les groupes qui la composent s'exprime à travers des signes propres au costume local, qui ne l'affectent pas dans son ensemble.

Le costume, enfin, comme reflet des croyances magico-religieuses et comme objet investi de puissances magiques sera envisagé dans le dernier chapitre de cette deuxième partie.

CHAPITRE I

LE REFLET DE LA SITUATION SOCIO-ECONOMIQUE SUR LE SUSTEME VESTIMENTAIRE

I. L'ORGANISATION SOCIALE

Avant de procéder à l'examen du rôle sociale que le costume acquiert dans les deux sociétés, il faut décrire leur système d'organisation, le costume traditionnel constituant le reflet des conditions sociales locales. Il s'agit d'un système caractéristique aussi pour d'autres îles du Dodécanèse et qui divise les membres de chaque société en deux groupes, régis par des rapports de domination-subordination. Ce système coutumier d'inegalité, veut aboutir en réalité à l'indivisibilité du patrimoine ancestral; il constitue la base d'agencement de la société et du pouvoir. Le facteur déterminant pour l'attribution du statut de chacun est l'accès aux sources de production. Dans l'île de Tilos, société à vocation purement agricole, le statut des membres de la communauté est déterminé par la possession de la terre. Des droits plus grands sur la terre, revèlent le statut prééminent de quelqu'un. Dans le cas de Kassos, on perçoit plus difficilement le rôle de la terre dans l'attribution du statut, car le nombre limité des champs disponibles a amené les membres de la communauté à se livrer à des activités économiques autres qu'agricoles. Néanmoins, l'appropriation de champs même restreints par un membre de la communauté, constitue déjà un facteur déterminant de sa situation sociale. S'appuyant sur les possibilités économiques offertes par la possession de terres relativement fertiles et le prestige que cette appropriation leur confère on put étendre son activité en direction de la mer. Toutefois, ces nouvelles occupations économiques ne constituent qu'un facteur de renforcement d'une situation sociale déjà favorisée. En conséquence, dans cette île connue surtout pour ses activités économiques maritimes, dans un premier stade c'est l'accès à la terre qui joue le rôle déterminant pour le statut social de ses membres.

Or, l'acquisition de la propriété terrienne est régie par des normes coutumières qui veulent que la place d'un individu soit en rapport avec son rang de naissance et l'appartenance à certains lignages. Ce sont les premiers-nés qui jouissent du droit d'accès

aux terres. Cette règle concerne les garçons premiers-nés tout comme les filles premières-nées. L'imposition de cette norme crée dans cette société deux groupes sociaux: celui des ainés et celui des cadets des deux sexes. On attribue ainsi un statut prééminent aux premiers, statut accompagné de prérogatives et de droits de détention des symboles du prestige, tout en réduisant à une situation subalterne les deuxièmes.

Dans l'île de Kassos, les individus qui appartiennent au groupe des aînés sont connus sous le nom de "kanakarides" (I88) et celui des aînées sous le nom de "kanakares". Ils sont au nombre de I2 pour chaque sexe, répartis entre les deux localités de l'île à Aghia Marina et à Arvanitohori. Le terme "kanakaris" et le terme "kanakara", s'apparentent au mot "kanakarlikia" désignant l'ensemble de la propriété que chacun des aînés et des aînées possède. Il est constitué d'une propriété foncière importante où toute les cultures sont présentes, située surtout dans la région fertile d'Argos (I89), d'un moulin à vent, d'une église privée, de ruchers, d'une bergerie ("mitata") et plus tard d'actions sur les navires commerciaux. Hormis ces biens matériels, les "kanakarlikia" contiennent des biens symboliques dont seuls les "kanakarides" et "kanakares" jouissaient.

Dans l'île de Tilos, l'individu appartenant au groupe des aînés prend le nom de "protoyios" ou de "protokori" (I90). Ils appartiennent aux seules familles du Megalo Horio et leur nombre exaxt ne nous est pas connu. Ils ont des possessions importantes de terres au "kampos" (I9I), la région la plus fertile de l'île, ainsi que des attributs symboliques propres à leur statut.

Le Mikro Horio de Tilos, deuxième localité de cette île, n'a pas de protoyi ou de protokores. Cela s'explique non seulement par le fait que le Megalo Horio contrôle toute la région fertile de l'île mais aussi parceque les habitants de Mikro Horio ne sont pas considérés comme indigènes (I92). Ceci les prive de toute possibilité de se voir reconnaître par la société de Megalo Horio le droit d'accéder à un rang social supérieur. Ils occupent par conséquent un rang inférieur et ils sont privés de l'accès aux régions fertiles et au prestige qui l'accompagne. Bien qu'intègrés à la vie sociale de l'île, ils n'ont jamais occupé les places supérieures de cette société. Cette assimilation partielle se reflète dans leur costume qui, bien qu'il suive les traits généraux du costume traditionnel de l'île, présente quelques particularités qui, sans être frappantes, nous permettent de constater leur place à part dans la société tiliaque. Une pareille situation ne sépare pas les différentes communautés de l'île de Kassos, disposant ou non de kanakarides.

Les premiers-nés de la communauté ne sont pas tous incorporés au groupe social prééminent des aînés. Seuls en font partie ceux

des aînés dont le rang de naissanse s'accompagne d'une grande possession de terres et d'autres propriétés. Les autres premiers-nés, fils ou filles de petits propriétaires fonciers, de "lori" ou des "halia" (193) ainsi que de bergers, sont exclus de la situation sociale privilégiée des aînés. Dans ces cas, le terme de "premier fils" et de "première fille" est démuni d'une signification sociale spécifique et à plus forte raison honorifique. Il est utilisé pour montrer une antériorité de naissance et rien de plus.

Une mention spéciale doit pourtant être faite à propos des deux villages de l'île de Tilos. Nous avons vu que le Mikro Horio n'avait pas de protoyi ou de protokores. Pourtant, de ce que nous avons pu déduire, le fait que la société tiliaque dans son ensemble ne reconnait pas à cette communauté le droit d'inclure certains de ses membres dans les "protoyi, n'a pas empêché les habitants de Mikro Horio d'établir une différenciation entre ceux de ses membres qui étaient relativement plus riches et les autres, et de ce fait de leur désigner une place sociale supérieure avec poutes les prérogatives symboliques que cette place comportait. Nous constatons donc l'existence d'une situation à mi-chemin entre les simples "aînés" qui appartiennent à une famille sans grande importance économique et les protoyi ou protokores, situés au rang le plus élevé de la hiérarchie sociale. Mais cette situation intermédiaire reste valable pour la seule localité d'origine. L'adoption de quelques traits distinctifs dans le costume assure la différenciation.

Le groupe des protoyi, à cause de sa position supérieure dans la communauté, est muni d'une autorité absolue et exerce son pouvoir sur tous les domaines: économique, politique, idéologique. Il forme la "dimogherontia", le corps politique et administratif qui gère les affaires concernant la communauté. La transmission des biens et des prérogatives, dont seuls les aînés sont les détenteurs, est assuré par l'application des règles successorales coutumières qui maintiennent l'intégrité de la propriété et la continuation du système. Or, dans les deux sociétés en question, il s'agit de la transmission de deux propriétés distinctes qui relèvent de deux lignées de descendance, l'une paternelle et l'autre maternelle. Conformément au principe local "to goniko sto goniko" (194) -c'est le fils aîné qui hérite des biens paternels, appelés dans l'île de Tilos "ligato", et la fille aînée des biens maternels, appelés "prikion". C'est ainsi que le droit, la propriété et le prestige se transmettent de père en fils et de mère en fille.

A la transmission de ses biens, à part l'antériorité du rang de naissance, le prénom joue aussi un rôle significatif. Il y a un lien étroit entre le prénom et la transmission des biens; le fils aîné reçoit le nom de baptême de son grand-père paternel et la fille aînée celui de sa grande-mère maternelle. C'est seulement ainsi que l'aîné de chaque lignée devient l'héritier incontestable

des biens qui accompagnent cette lignée. Cette règle prend toute sa valeur quand pour une raison quelqconque le fils aîné ou la fille aînée ne porte pas respectivement le prénom de son grand-père paternel ou celui de sa grand-mère maternelle. Dans ce cas celui des fils ou celle des filles qui a reçu de ses grands-parents le prenom approprié est celui qui relève du statut des aînés, même s'il n'est pas l'aîné. On constate donc que le prénom peut jouer un rôle plus important dans la transmission des biens que l'antériorité due à la naissance.

Dans cet ordre des successions, chaque père et chaque mère n'est qu'un intermédiaire qui transmet la propriété de son propre père ou de sa propre mère, à celui de ses enfants qui portera le prénom de l'aïeul et qui en règle générale est le premier-né. Les dérogations à ce principe sont rares. Chaque fois que survient une interruption dans la transmission du prénom, elle se rétablit aussi vite que possible dans les générations suivants. Il faut d'ailleurs remarquer qu'à la naissance du petit-fils qui prend le nom du grand-père, on dit qu'il "fait ressusciter son grand-père".

Il faut encore citer quelques cas particuliers de la transmission des biens. Un premier cas est celui où un couple marié n'a que des fils ou que des filles. Dans ce cas-là, l'aîné (195) ou l'aînée recevra les biens du côté paternel tout comme du côté maternel avec l'obligation de les transmettre respectivement à leurs premiers enfants, fille et fils, qui porteront le nom de la grand-mère paternelle ou du grand-père maternel. Ce qui compte, c'est assurer la transmission des biens à un autre enfant qui recevra le prénom de celui auquel les biens appartenaient dans la génération ascendante. Dans ce cas-là, le rôle des parents comme intermédiaires est encore plus évident.

En cas de mort d'un oncle ou d'une tante sans enfants, du côté paternel ou respectivement maternel, leurs biens sont transmis au neveu ou à la nièce qui portent le nom de l'oncle ou de la tante et qui en principe est le troisième enfant. Si ce nom n'existe pas parmi les enfants, les biens se transmettent au deuxième fils ou à la deuxième fille qui portent en règle générale le prénom des grands-parents et qui, en même temps, sont les parents du défunt oncle ou tante.

Une exception à ce système d'héritage transmis aux premiers nés est constituée par le "yerodomiri" (196); les parents gardent jusqu'à leur mort une petite portion de la propriété ancestrale, le "yerodomiri", qui sera hérité par celui des enfants qui prend soin des parents en restant avec eux. Dans l'Île de Tilos, le "yerodomiri" constitue le plus souvent en un ou deux oliviers et en un "kinoumeno", bien mobilier du ménage.

A Nisyros il y a une autre alternative concernant le "yerodomiri": celui-ci est soustrait des biens qui appartiennent nor-

malement au premier fils ou à la première fille, et par conséquent, après la mort des parents, il revient au représentant de la lignée de descendance auquel il appartenait à l'origine (197).

Dans l'île de Nisyros, il y a une autre exception pour l'héritage transmis du côté maternel. La mère peut garder un champ faisant partie des biens qui seront transmis à sa fille, pour le donner à son premier fils comme "harita", c'est-à-dire comme cadeau.

Mais, en aucune cas les biens ancestraux ne doivent échapper à la lignée; dans le cas où il n'y a pas d'héritier direct les biens du père reviennent aux ascendants du lignage paternel et les biens de la mère aux ascendants du lignage maternel.

L' île de Nisyros connaît aussi l'institution du "ghinekomiri" et de l'"andromiri" (198) (199). Selon cette institution, la femme ou le mari peuvent, par contrat, soustraire une petite partie des biens qui auraient dû revenir aux ascendants du lignage maternel ou paternel après leur mort. Cette partie assre la subsistance de l'époux survivant.

Hormis la propriété du lignage que les parents doivent transmettre à leurs enfants aînés, ils ont la possibilité de laisser aux autres enfants des biens acquis. Dans l'île de Kassos ils sont désignés du nom de "agorassia", ce qui signifie "biens achetés", qui ne sont donc pas inclus dans le mécanisme de transmission coutumière. Contrairement aux aînés, les deuxièmes enfants, fils et fille, prennent le prénom de leur grand-père maternel (le fils) et de leur grand-mère paternelle (la fille); cette fois-ci, la transmission du nom ne joue aucun rôle social.

Assurant une place privilégiée aux aînés, la société défavorise les cadets qui se trouvent ainsi démunis de toutes prépogatives et en dehors de la circulation des biens. Leur nombre ne pouvant pas être absorbé dans la société, leur existence soulève des problèmes. Privés de toute propriété, ils deviennent artisans ou ils sont obligés d'exercer des travaux inférieurs, domestiques chez leurs aînés pour les travail des champs et de l'élevage. Dans un grand nombre de cas ils quittent l'île; les côtes de l'Asie Mineure et les autres îles de la mer Egée constituent des lieux ou les cadets de Tilos se rendent comme maçons ou charpentiers. A Nazli, village d'Asie Mineure sur les côtes de Méandre, ils avaient formé dès 1880 une communauté importante (200). Les cadets de Kassos constituent en grande partie l'équipage des navires kassiotes ou s'occupent des champs et des "tamaria" (201).

2. L'ART COMME EXPRESSION DE LA HIERARCHIE SOCIALE

A) Fonction esthétique et fonction symbolique de l'art

Dans un contexte social fortement hiérarchisé, l'art occupe une place importante. Pour en primer cette hiérarchie la société met en action un nombre de modèles qui constituent l'expression symbolique de ses propres valeurs. Les oeuvres d'art sont associées à un fort symbolisme, qui imprègne toute la vie sociale.

L'art arrive à exprimer les rapports sociaux, l'expression du pouvoir exercé, le prestige dont chacun jouit. C. Lévi-Strauss l'exprime ainsi: "L'art est intimement lié à l'organisation sociale: motifs et thèmes servent à exprimer des différences de rang, des privilèges et des degrés de prestige" (202).

Nous avons pu constater la véracité de ces affirmations dans les deux îles en examen. Chacune de ces deux sociétés, en fonction non seulement de son système économique et social mais aussi en fonction du système culturel, élabore à sa façon la mode vestimentaire qui lui est propre. En effet, le costume, vu comme la structure constituée d'un ensemble de normes et de formes, se trouve régi par des critères à la fois de différenciation et de rapprochement.

Les îles de Tilos et de Kassos appartiennent l'une à un système économique fermé et l'autre à un système ouvert. Selon leur caractère, chacune a choisi des formes esthétiques différentes au moins dans l'évolution du système vestimentaire (203), créant des ornements qui correspondent à leurs particularités. Ainsi à Tilos, les techniques de la broderie sont mieux adaptées au caractère fermè de l'île. Si nous prenons en considération les particularités de cet art, nous pouvons mieux comprendre la raison pour laquelle la société de Tilos a préferé la broderie comme moyen d'expression esthétique ornementale. Dans la majorité des cas, les femmes l'exécutent depuis des siècles pour leur propre compte. Le fait que dans le corps social la broderie est confiée au groupe des femmes, mène vers un conservatisme de l'art. Les femmes sont les principaux agents de surveillance des traditions esthétiques; elles maintiennent les anciens motifs décoratifs pendant longtemps et assurent une répétition continuelle des formes ornementales. Cela mène vers une ornementation stable avec des motifs préexistants.

Pour l'île de Kassos, caractérisée par une plus grande richesse et par une mobilité continuelle, c'est l'art de la bijouterie qui est représentatif. La présentation des bijoux portés par les femmes kassiotes demande un examen plus approfondi à cause du rôle significatif qu'ils jouaient et jouent toujours dans cette société. La bijouterie est un art d'atelier, exécuté par les hommes, agents

novateurs. En exécutant leur travail les bijoutiers n'obéissent pas à des raisons d'ornementation personnelles mais répondent aux demandes de toute la société. Chaque collectivité peut avoir son propre bijoutier qui exécute des bijoux selon des formes esthétiques qui lui sont propres. Mais on peut également rencontrer le cas où à cause de la mobilité des hommes, les bijoux suivent des procédés et des valeurs esthétiques étrangers.

Il n'était pas rare de voir les bijoutiers circuler dans tout le pays pour exercer leur métier. Ils devenaient ainsi des agents d'innovation des formes, des techniques et des thèmes ornementaux. Pour l'île de Kassos, l'existence de son propre orfèvre n'empêche pas l'addition ou le renouvellement des certains pièces de la "kolaïna" exception faite, toujours, des pièces traditionnelles investies d'une fonction autre que purement esthétique.

A la suite de ce qui vient d'être dit, il faut bien admettre que le degré de différenciation attesté entre les deux sociétés ne concerne que le seul genre de vie propre à chacune. Le milieu naturel et le facteur économique, bien qu'il aient joué un rôle important dans le choix du moyen d'ornementation par excellence du costume, n'ont pas pu acquerir une valeur prépondérante. Ainsi, ce qui prévaut dans le choix d'une riche orfèvrerie ou d'une broderie compliquée, faite en soie, ce n'est pas la valeur elle-même de ces moyens d'ornementation mais ce qu'elles représentent dans la société. La valeur économique céde le pas à la valeur de prestige. C'est pour cela que l'on peut affirmer que la valeur réelle des moyens d'ornementation disparaît devant leur fonction symbolique.

B) Différenciations au niveau des groupes socio-économiques

Nous devons maintenant choisir parmi les différents accessoires et pièces du costume traditionnel quels sont ceux qui marquent une distinction sociale entre les différents groupes de chacune des deux communautés.

Chaque pièce vestimentaire a une signification particulière qui trouve sa pertinence au sein de la communauté. Les sociétés de Tilos et de Kassos sont des sociétés fortement hiérarchisées; comme telles, elles ont toujours attaché une grande importance au vêtement vu comme "modèle social" (204) à cause de sa fonction significatrice. Parmi les pièces constitutives du costume, il y en a certaines qui sont appropriées à un groupe restreint de la société.

Ici il s'agit du groupe des aînés ("kanakarides", ou "protoyi", ou "protokores") qui ont besoin d'attributs propres à l'affirmation de leur rang élevé dans la communauté. L'élement vestimentaire qui a un pouvoir symbolique maximum est dans le cas de Tilos la chemise de type "plaïmalos". Elle constitue la pièce par excellence qui prouve l'appartenance à un statut supérieur.

Dans la composition du costume tout entier, on utilise aussi d'autres pièces qui accompagnent la chemise "plaïmalos". D'autres chemises aussi, avec leurs pièces annexes, sont propres au statut des "protokores". C'est ainsi qu'il y a non seulement une réglementation stricte pour les pièces dont les protokores s'habillent, mais aussi un ordre selon lequel elles portent les différentes pièces du costume.

Une pièce appropriée qui accompagne la chemise dite plaïmalos (portée sur la "skoufia") est le "tsipidomantilo", dit "dipla kladi". Son port dépend entièrement du port de la chemise plaïmalos.et ne peut pas accompagner une autre chemise, de même que la chemise plaïmalos ne peut pas être accompagnée d'un autre fichu, exeption faite du cas où elle est portée comme pièce principale du costume de noces. Les autres chemises, propres à la situation des protokores, sont la chemise brodée avec le motif dit "karavato" ainsi que celle dite "poulos". A leur tour, elles sont accompagnées du tsipidomantilo qui leur est propre et qui est appelé "kerefiou". D' autres accessoires qui vont de pair avec ces vêtements sont, pour le buste, les "mikra" et "megala allysidia" ainsi qu'une sorte de tablier décoratif, constitué d'un fichu enfoncé dans la ceinture.

Dans l'île de Kisyros la chemise propre au statut de "nikokyra" est le "skolopendrato" (205) avec ses broderies riches en bas et le long de ses manches larges. Cette chemise est accompagnée du "pamouhas", robe de couleur rouge, cramoisi ou vert clair, du "sfioma" avec le dessin dit "skolopendra" et de l'alyssi, la ceinture d'argent qui entoure la taille et pend par devant. Au -dessus de la "skoufia" on met la "skepi", tissu long en soie rouge dont les deux bouts pendent par devant un peu plus bas que la taille et se terminent en franges. Le costume est enfin complété par les "ploumistes", chaussettes en coton brodées, et les "kontoures", chaussures. L'ensemble de ce costume porté par la seule nikokyra est appelé "megala allaghia" (206). Dans l'île d'Astypalea les chemises connues sous le nom de "skolopendrato", de "kaliarato" et de "dixi" sont propres au statut de la protokori. Un autre exemple remarquable est la chemise portée par la "kanakara" de Karpathos. Celle-ci est connue sous le nom de "spertonato", ce qui signifie "avec des grains". Les couleurs des motifs qui forment à l'intérieur le dessin de "glastra", sont le bleu, le rouge et le vert, avec des coutures jaunes, blanches et noires.

L'existence des pièces qui accompagnent les beaux atours des protokores ont aussi un autre but que celui esthétique, marquer leur position sociale. Elles constituent le signe distinctif de leur situation et l'instrument dynamique de leur pouvoir.

Dans le cas de Kassos la possession des bijoux et surtout la constitution de la "kollaïna" ont un rôle analogue à celui de la chemise plaïmalos. Outre les bijoux qui font traditionnellement

partie de la "kollaïna", (tels les "ambrakami", les "betonia" ou les "karidata"), chaque "kanakara" enrichit celle-ci de bijoux et de chaînes en nombre considérable. C'est ainsi qu'une riche "kollaïna" descend jusqu'au niveau du ventre.

En outre, la kanakara porte une ceinture de metal precieux qui entoure sa taille et dont l'un bout se pend libre et finit par un petit crochet appelé "mahia". Ces deux attributs du statut de la kanakara sont toujours portés avec des vêtements d'étoffes riches ainsi que les fichus en soie imprimés dans les atéliers renomés de Constantinople.

A Karpathos, à part la chemise décrite plus haut on attribue la même valeur symbolique à la kollaïna. Celle-ci constitue l'accessoire nécessaire qui accompagne le "spertonato". Plus tard, quand le costume traditionnel ancien est remplacé par les "kavadia", les kanakares ont continué à porter la kollaïna comme élément important de leur place sociale. Il y a donc la même pratique que celle de l'île de Kassos, où la kollaïna a subsisté accompagnant toujours le statut de la kanakara. Dans l'île de Halki, c'est de nouveau la kollaïna connue sous le nom de "armatharia" qui joue le rôle du trait qui détermine le statut de "protonikokyra".

A fin de prouver qu'il y a certains pièces vestimentaires qui témoignent de la condition de kanakara, nous avons procédé principalement à l'examen du costume d'apparat le considerant comme la principale expression d'un statut social. Si nous prenons en considération le travail de Bogatyrev sur les fonctions du costume traditionnel (207) nous constatons que c'est au costume de fête qu'il revient de marquer la place d'un individu dans la hiérarchie sociale. Cela parce que les vêtements de fête réunissent un grand nombre de pièces et jouant plutôt le rôle de signe que d'objet (208) (ce dernier rôle étant plutôt attribué au costume de chaque jour). C'est durant les jours de fête que les membres de la communauté ont l'occasion de se montrer. C'est à ce moment-là qu'on attire l'attention des autres par ce que l'on porte.

Ce principe prend toute sa valeur dans le cas de Kassos où, lorsqu'une fille est richement vêtue et ornée, elle est reconnue comme l'"une des douze" selon l'expression locale.

Les fonctions pratiques et esthétiques que chaque costume possède sont accompagnées par la fonction significative. A l'opposé du costume d'apparat, le costume de tous les jours a une structure différente du premier. Sa forme est déterminée par des raisons pratiques et il a surtout un rôle protecteur. Le nombre des pièces est restreint et elles ont une forme souple qui facilite les mouvements. Les tissus utilisés pour la confection sont modestes, des couleurs plutôt sombres, et privés des riches ornementations. Il n'est accompagné que des accessoires ayant vraiment une utilité pratique. Il ne comporte pas de bijoux, sauf ceux que l'on porte

pour des raisons prophylactiques, comme les amulettes. Quelquefois même, un costume de chaque jour constitue la tenue propre à un métier spécial.

Néanmoins, des sociétés fortement hiérarchisées comme telles que nous étudions ici, utilisent même dans le costume de chaque jour quelques éléments vestimentaires qui témoignent de la situation élevée de quelqu'un. Selon Leroi-Gourhan "chez l'homme, la valeur protectrice du vêtement n'est pas plus important que sa forme; c'est sur lui et sur les accessoires décoratifs qui l'accompagnent que s'établit le premier degré de la reconnaissance sociale" (209). C'est ainsi que dans le cas de Tilos, même si le rasso constitue une pièce vestimentaire désignant le costume ordinaire féminin pour les deux groupes (les protokores et les ysterokores, cadettes), la volonté des aînées de se distinguer, même un jour ordinaire, a amené encore une fois une différenciation vestimentaire. En présentant le rasso, nous avions procédé à une différenciation de celui-ci par le tissus utilisé à sa confection. C'est ainsi que l'on distingue les "beaux rassa" ou "arnidera" et les "sterea rassa". C'est donc la qualité du tissu qui distingue deux personnes vêtues du rasso. C'est le groupe des protokores qui vêtis les beaux rassa comme habit de chaque jour. L'usage de beaux rassa chez les protokores est accompagné par une chemise brodée autour de l'ourlet, mais qui n'a pas la valeur de la plaïmalos ou de la karavato. On utilise ainsi une chemise d'un ordre inférieur brodée avec des motifs plus petits. La protokori d'ailleurs dispose de toute la série de chemises que nous avons mentionnée dans la première partie et qu'elle utilise à des moments différents de sa vie.

Dans le cas de Kassos où il n'y a pas un costume de forme particulière pour l'ordinaire, les kanakares sont vêtues de la même façon que les jours de fête mais alors, le matérielutilisé pour la confection des vêtements est plus modeste et les couleurs plus sombres. En outre, le costume ordinaire n'a pas d'ornementations avec rubans ou velours. Pour la coiffe elles utilisent le fichu "havli", qui a cette fois-ci la fonction pratique de garder les cheveux en place. Le costume ordinaire aussi n'est donc pas totalement privé des fonctions significatives et garde des signes de distinction. La dimension sociale de la personne qui le porte peut être mise en relief par des moyens simples mais efficaces.

Le costume traditionnel des deux sociétés examinées n'extériorise pas exclusivement la prédominence du groupe des protokores, mais montre en même temps la situation d'infériorité des cadettes (210).

Il s'agit d'éléments du costume de même ordre que ceux qui distinguent les protokores, comme par exemple les chemises brodées; cette fois-ci, les pièces sont apparement d'un ordre inférieur. Les cadettes voient leur condition sociale se manifester par leurs

vêtements modestes, d'une ornementation pauvre, qui marque leur place désavantagée dans la hiérarchie sociale. Dans le cas de Tilos où il n'est pas question qu'une cadette puisse avoir ou porter des chemises brodées appartenant au statut de la protokori, elle se trouve chargée de l'exécution de la broderie plaïmalos que sa soeur aînée portera.

Les motifs qui conviennent à la cadette comportent au maximum deux "kephalakia" pour leurs chemises d'apparat, dont la dimension est moindre que celles des chemises des aînées. Les chemises appropriées de la cadette sont celles de diplaristo, de lirikatsi, de metaxeno ou de la saïtia. Ces trois dernières sont aussi portées par les protokores mais dans des circonstances bien déterminées, de façon à ce qu'il n'y ait pas d'ambiguïté en ce qui conserne leur statut.

Les tsipidomantila qui accompagnent les chemises des cadettes sont les vastries avec le lirikatsi, les fourneftakia avec le melatzeno, le metaxeno et le mikro avec la saïtia. La chemise la plus humble des cadettes est le klosteno, décorée de motifs très petits et confectionnée dans un modeste tissu de fil. La coiffe ordinaire est le "trahiliko" avec par-dessus un fichu blanc, dont les bouts pendent devant sur un rasso de couleur brune. Il faut encore remarquer que le trahiliko est toujours le même, l'ordinaire.

Les traits caractéristiques dont dispose le costume masculin pour assurer une différenciation sont en nombre limité. De structure plus simple que le costume féminin, le costume masculin ne comporte pas, dans ses détails, des possibilités expressives aussi variées. C'est ainsi que, dans ce cas précis, ce sont surtout des pièces vestimentaires de base et l'allure d'ensemble du costume qui assurent une distinction sociale.

Dans les deux îles, la pièce caractéristique des kanakarides et des protoyi est le sarvari, pantalon long et large. Parce qu'ils le portent, les aînés ont reçu le surnom de "makryskelades", ceux qui ont des jambes longues". Les autres pièces vestimentaires qui accompagnent le port du sarvari et renforcent l'allure riche de l'ensemble sont le ghileko et la santamarka ou kontoghileko, joliment décorés de galons.

A Kassos, ce costume est accompagné des "vrakaïtika", sorte d'escarpins avec des chaussettes aux baguettes brodées. A Tilos, les protoyi portent comme chaussures les podimata. L'ensemble du costume est complété par des accessoires précieux tels que des chaînes d'or où on suspend la montre, des bagues et enfin le bâton de matière précieuse, symbole de l'autorité exercée au sein de la communauté.

Outre la cherté des belles étoffes et comme en plus elles étaient confectionnées et ornées par des spécialistes, les vêtements atteignaient un prix très élevé. Leur acquisition manifestait

donc bien aussi leurs possibilités économiques. L'ensemble du costume, tout en étant constitué des mêmes pièces principales, n'avait pas une allure également somptueuse dans les deux îles: les kasiotes avaient en effet de plus grandes possibilités pour se procurer de riches tissus et des accessoires spéciaux. Néanmoins, tous les deux, chacun dans son propre milieu, témoignaient pareillement du pouvoir conféré aux aînés par leur statut.

Les autres membres de la communaute portaient des vêtements appropriés à leurs occupations. Pour ceux qui étaient restés dans l'île, occupés surtout avec l'agriculture, le costume caractéristique se composait des vrakoules, beaucoup moins longues et larges que le sarvari. Ceux qui se livraient aux activités maritimes, formant l'équipage des navires, portaient le potouro, pratique pour le travail, accompagné de zipouni et de messini. Enfin, les bergers étaient vêtus de la skelada, long pantalon droit qui facilitait la marche en montagne. Par-dessus ils mettaient le gabas, gros manteau de laine muni d'un capuchon. Ils le portaient sans manches et bien enroulé, pour se protéger du froid.

Comme accessoires caractéristiques des bergers on doit citer le bâton, aghinoravdo où katsouni, ainsi que le tourvas, sac pour porter les repas. Les chaussures propres aux bergers sont les tomarena, accompagnés en hiver par les tourloukia. Plus récement ils ont adopté les podimata, même s'il y en a qui portent encore les tourloukia (2II).

Mais à Kassos, à mesure que se multiplient les contacts avec le monde extérieur, le costume traditionnel cède sa place à la mode européenne. Dès I866, les notables de l'île portent les fraghika, tout en gardant leur bâton qui possède une valeur symbolique.

Les influences extérieures n'ont pas pu atteindre ceux restés dans l'île et dont les occupations productives les empêchaient d'être en contact avec le monde extérieur. Ils ont aussi mieux conservé leur costume traditionnel jusqu'après la première guerre mondiale. Aujourd'hui encore on utilise des pièces telles que le mizaros, la ceinture portée par les bergers, le tourvas, le dihalo et les tomarena.

C) Différenciations au niveau des villages

Outre la diversification de la société tiliaque en deux groupes inégaux, exprimée par le costume, en même temps et par le même moyen la société faisait apparaître une autre différenciation, cette fois-ci entre les deux localités anciennes de l'île.

En principe, les deux localités possédaient le même style de costume. Néanmoins, il y avait des pièces qui manquaient ou qui étaient dissemblables, des pièces ou des broderies semblables qui

portaient un nom différent et qui prouvaient l'appartenance à l'une ou à l'autre communauté. L'absence de certains pièces vestimentaires au Mikro Horio, soit parceque leur fonction est remplacée par d'autres pièces analogues, soit parceque les nécessités sociales ne l'exigent pas, nous mène vers des constatations intéressantes.

A Mikro Horio on ne rencontre pas le statut des protokores; celui-ci se trouve à Megalo Horio où la chemise de plaïmalos est portée. Les aînées de Mikro Horio ne portent donc pas cette chemise mais celle dite lirikatsi. De ce fait elle est une chemise propre à Mikro Horio et qui reflète une situation sociale locale, celle des filles premières-nées, de familles aisées, mais qui ne peuvent pas être considérées comme "aînées" par l'ensemble de l'île.

Cette position est particulière, et ne la retrouve pas à Megalo Horio. C'est donc pour cette raison que la chemise lirikatsi ne se porte pas à Megalo Horio. On ne rencontre pas non plus à Mikro Horio les chemises karavato et poulos, qui sont elles aussi appropriées au statut des protokores. Par contre, on y trouve la chemise diplaristo, inconnue à Megalo Horio.

La trahilia, pièce qui orne et couvre l'échancrure du devant de la chemise, présente trois dissemblances entre les deux communautés. Tout d'abord, à Mikro Horio on la noue avec le cordon vaya sur le côté droit, tandis qu'à Megalo Horio on la noue à gauche. En été, la couleur de tissu utilisé pour la mana est le jaune pour les deux communautés. En hiver, seul le Mikro Horio garde cette couleur, car Megalo Horio utilise un tissu de couleur rouge. Enfin, à Megalo Horio les potami, espaces vides entre les lignes verticales brodées de la trahilia, restent blancs; ceux de Mikro Horio sont remplis de fil de soie, au point de croix.

En ce qui conserne le nom différent donné aux pièces vestimentaires, il faut citer celle qui conserne la skoufia. A Megalo Horio elle conserve ce nom, mais à Mikro Horio elle est plutôt connue sous le nom de tsouni. En outre, il y a une appelation différente pour les motifs brodés le long des manches; ainsi que pour les motifs appliqués sur les épaules de la chemise, les premiers sont appelés methismena à Mikro Horio et lestata à Megalo Horio. Les motifs appliqués sur les épaules de la chemise ont le nom de kastraki (Mikro Horio) et keratakia (Megalo Horio).

3. LA SIGNIFICATION STABLE DU COSTUME

Situé au sommet de la hiérarchie sociale, le groupe de kanakares et de protokores cherche à manifester aux autres groupes son existence et à marquer la distance qui les sépare. Le costume est l'un des moyens employés à cette fin. Certes, la différenciation établie à travers ces éléments vestimentaires n'aurait pas d'efficacité si la société traditionnelle toute entière n'avait pas admis la fonction honorifique de ces pièces. Les individus étant "socialisés (2I2) au sein de la communauté, ils ont appris l'ensemble de ses valeurs et croyances. Les règles de la société régissent les membres qui adhèrent aux valeurs traditionnelles communes.

Dans ces sociétés traditionnelles seuls les aînés peuvent être les détenteurs des attributs qui évoquent leur rôle et leur position sociale dans la hiérarchie. Leur acquisition étant strictement réglementée par la communauté, il est impossible a quelqu'un qui est en dehors du groupe de les acquerir. L'appartenance à cet ordre est régie par la naissance, donc les attributs de cet ordre, eux aussi, sont transmis de génération en génération. Dans les cas analysés, la transmission de ces attributs se fait de père en fils et de mère en fille. Hors du groupe restreint des aînés, il n'est pas possible d'attribuer ces éléments de prestige: par consequent, un enrichissement éventuel des cadets ne suppose nullement la possibilité de les acquerir. L'identification à ce.. statut n'étant pas déterminée par la richesse mais par un ensemble complexe de rapports sociaux régis par les liens du sang, elle exclut celui qui voudrait l'acquerir sans en avoir le droit, poussé par exemple par l'ambition d'avoir un statut social superieur. En conséquence, l'acquisition des attributs en dehors de la voie traditionnelle de succession est mal vue et nullement respectée.

Une pareille éventualité pouvait menacer l'ordre social établi car elle implique l'écroulement du système social traditionnel. Il est évident qu'elle entraîne de la part des aînés une réaction hostile à l'égard de ceux qui essaient de renausser leur situation sociale en portant les signes distinctifs des aînés.

La reponce de la société à celui qui ose outrepasser les normes est la sanction. Si quelqu'un viole ou renie ces normes transmises de génération en génération, la société se défend. La communauté traditionnelle impose des sanctions variées à ceux de ses membres qui ne se conforment aux normes; cela commence par la désapprobation et va jusqu'à l'exclusion du corps social (2I3).

La conformation des individus à ces modèles signifie leur ad-

adhésion au système de valeurs proposé. Cette adhésion assure l'intégration de l'individu au sein de la communauté. L'individu a besoin de cette adhésion étant donné que dans les sociétés traditionnelles, la personalité de quelqu'un se complète dans et à travers le groupe auquel il appartient. Son exclusion du groupe équivaullait à sa mort sociale.

Le costume traditionnel joue à la fois un rôle unificateur et diversificateur. Il assure d'une part l'intégration sociale de l'individu, et de l'autre sa distinction. L'imposition des quelques pièces vestimentaires et leur adoption par un certain nombre d'individus de la société nous permettent de constater la formation d'un groupe dont les membres suivent la même mode vestimentaire. Il est évident qu'au sein de ce groupe la tendance imitative a un rôle à jouer. Cependant, dans toute société traditionnelle, l'imitation vestimentaire au sein d'un groupe suppose la préexistence de liens sociaux entre les membres de ce groupe.

L'imitation par elle-même ne peut pas former ni établir des rapports sociaux (2I4). Le facteur essentiel pour que l'imitation ou une mode similaire apparaisse, est toujours en relation avec les liens sociaux préétablis. Les individus, entre lesquels les rapports sont organisés sur la base d'une situation sociale commune, ont conscience de leur appartenance au même groupe et ainsi ils ont tendance à s'uniformiser en se conformant à un style identique afin de mieux pouvoir déclarer et renforcer cette appartenance. C'est dans ce cas seulement que nous pouvons envisager une imitation sur le plan social (2I5) qui joue alors un rôle unificateur. Si dans ce cas-là, le rôle du costume paraît l'intégration, en s'appuyant sur les mêmes éléments nous pouvons envisager son rôle de diversification. Les membres de la communauté qui se trouvent hors des limites établies par le groupe ci-dessus, n'ayant pas de points communs avec lui, n'ont pas le droit de l'imiter. Cependant, tant que la société traditionnelle reste constante avec ses principes et ses normes en pleine conformité les membres n'envisagent pas de semblable possibilité de rapprochement avec le groupe supérieur. Il y a possibilité d'altération des rôles sociaux dans le seul cas où le déclin de la société traditionnelle surgit.

L'imitation dans la société traditionnelle ne se conçoit donc que dans le cadre d'un même groupe. L'envie d'imiter ne se rencontre d'ailleurs que chez des individus du même rang social. Si par exemple une kanakara enrichit sa kollaïna d'une nouvelle pièce, cela ne peut provoquer que l'imitation d'une autre kanakara, pour la double raison suivante: d'une part parce qu'elle seule a la possibilité de réaliser une telle chose et d'autre part, parce qu'elle cherche ainsi à raffermir son statut et son prestige qui pourraient momentanément être mis en danger. Cette remarque est valable aussi pour l'imitation entre les cadettes, mais la portée en reste limitée parce qu'elle ne concerne pas la structure de base de la so-

ciété.

Normalement, si l'on suit la voie traditionnelle, une transmission du pouvoir avec les dispositifs qui la conditionnent est impossible hors de la règle de translation par le sang et la naissance. La société, tant que sa structure d'ensemble reste constante, n'accepte aucune altération de son idéologie et de ses expressions. Dans ce cadre, le vêtement, expression estétique des attitudes et des croyances de la collectivité, rest invariable. Aux fins d'exprimer l'insertion sociale et l'identification, de constituer un moyen d'existence et une manière de reconnaissance, le costume acquiert un caractère permanent et inébranlable. Il devient un support de l'organisation sociale en manifestant la diversité.

En raison de ce rôle social que les vêtements possèdent, leur modification suppose une modification préalable et profonde de toute la structure de la société. sinon le vêtement reste invariable. Il suit une évolution extrêmement lente selon le rythme d'évolution de la communauté traditionnelle. Par contre, si un processus de changement a eu lieu dans la communauté traditionnelle, celle-ci répond selon le degré auquel sa structure a été atteinte. S'il s'agit d'un changement profond que la touche à tous les niveaux (économique, politique et idéologique) et qui la bouleverse toute entière, toute l'expression de sa vie antérieure est bouleversé. La communauté se réorganisera sur des bases nouvelles en adoptant peut-être d'autres valeurs et d'autres visions qui vont dorénavant la régir.

Un changement partiel de la société qui ne porte pas atteint à son niveau idéologique ne suffit pas à transformer les valeurs sociales du costume. Celui-ci, devant un changement qui vise partiellement la société, subit des transformations qui correspondent aux nouveaux besoins d'expression estétique. Or, ces transformations n'affectent pas la structure interne du costume mais seulement la structure externe.

Aussi, peut-on assister à un changement dans la forme du costume traditionnel (différenciation de la coupe, des tissus utilisés, de l'exécution ets.) sans que cela puisse porter atteinte aux éléments vestimentaires investis par la société d'une valeur symbolique et honorifique.

L'île de Kassos nous offre un exemple qui correspond bien au schéma ci-dessus. Sa société a subi un développement d'ordre économique du fait du développement de ses activités maritimes. Il reste pourtant vrai que ce développement économique n'a pu affecter directement que ceux de ses membres qui avaient les possibilités nécessaires pour se livrer à ces activités. Seule l'élite traditionnelle de l'île a, au moins au début, participé à l'élargissement des frontières économiques de la société et de ce fait a renforcé sa place dans la hiérarchie sociale. L'intégration des

couches inférieures dans ces activités économiques est réalisée en conformité avec la place qu'elles occupent dans l'activité de production de leur société traditionnelle. Peu importe si plus tard elles ont pu renforcer leur pouvoir économique et prétendre ainsi à avoir une autre place dans l'édifice social. On assiste donc à un changement partiel d'un double point de vue: il s'agit d'un changement provoqué par un seul groupe de la société, celui de l'élite traditionnelle (216) et d'autre part il s'agit d'un changement relatif seulement à la mode vestimentaire qui transforme partiellement le costume afin qu'il correspond mieux à la nouvelle situation.

Lorsq'il y a un contact au niveau artistique entre deux mondes différents, le processus de changement qui en résulte n'est pas simple. Il y a presque toujours un mélange entre les deux, résultat d'une sélection d'éléments acceptés ou d'une résistance à d'autres. Des éléments qui ont une fonction sociale dans la communauté ne se transforment pas ou au moins, ils opposent une résistance plus forte. Puisque l'écroulement de la structure profonde de la société n'est pas intervenu, les normes sur lesquelles s'appuye l'édifice social continuent d'exister et de se manifester à travers le costume. L'adoption d'un nouveau costume s'est faite indépendamment de la fonction symbolique de celui-ci; cette dernière étant liée non pas à la représentation extérieure de la forme du costume, mais à quelques éléments intrinsèques de celui-ci (217), continue à jouer son rôle de déterminant d'une place sociale concrète. La modification du costume n'a pas fait disparaître la diversification sociale.

Si, par exemple, la riche broderie qui constituait auparavant un élément de différenciation sociale cède sa place à la qualité du tissu utilisé, cela n'empêche en rien l'accomplissement par le nouveau costume du même rôle que celui du costume porté auparavant L'opposition existant entre les groupes de la communauté trouve des nouvelles manières de se manifester.

En outre, malgré l'adoption d'un nouveau type de costume, la société kassiote a conservé intact le moyen caractéristique d'attribution de prestige, la kollaïna. Aussi bien adaptée au nouveau costume qu'elle l'était à l'ancien, la kollaïna continue à manifester l'appartenance sociale de celle qui la possédait et à constituer un accessoire plein de signification du costume kassiote. Sa survivance est la manifestation d'une volonté des membres de la société de sauvegarder leur diversification.

La kollaïna, parure réservée à la classe supérieure des aînées, reste inattaquable, tant que la société ne subit pas de transformation profonde dans sa structure. Même au moment où une nouvelle élite basée sur la richesse s'est développée grâce aux ac-

tivités commersiales, elle n'a pas pu transformer l'ordre établi. L'élite traditionnelle lui a refusé toute reconnaissance et toute tentative de s'approprier son rang a echoué au moins sur le plan symbolique.

Pourtant les choses ne sont pas si simples. Comme nous l'avons vu, à présent le bijoutier kassiote continue à confectionner l'ensemble des bijoux. Donc, les gens d'aujourd'hui qui en ont la possibilité économique peuvent les acheter et les porter: aucun obstacle venant d'une stricte organisation sociale ne les en empêche plus, et c'est exactement ce qui arrive. La plupart des Kassiotes possèdent à l'heure actuelle au moins un bijou de la kollaïna, qu'il s'agisse des ambrakami, des bettonia ou des autres. Les gens qui ont réussi,surtout "ceux d'Egypte" ou "ceux des Etats-Unis", investissent une bonne partie de leur revenu dans la constitution d'une kollaïna. Dans les fêtes locales, qui constituent encore une occasion pour "paraître", les femmes portent au moins un de ces colliers sans que la façon dont elle l'ont acquis puisse le leur interdire.

La nouvelle élite--celle des riches- qui a pu se former et se développer hors des limites restreintes du pays natal, ne rompt pas ses liens avec la communauté et se considère toujours comme en faisant partie. A son retour, appuyée sur sa force économique, elle demande une nouvelle intégration dans sa communauté en prétendant occuper une place élevée dans le système social. A cette fin et pour légitimer sa demande à l'égard de la société, elle se préoccupe de s'attribuer les signes traditionnels du prestige. Sa puissance économique récemment acquise lui permet d'acheter et de constituer la kollaïna qui lui aurait été inaccessible si elle avait continué à occuper dans l'île la place sociale assignée par la naissance. Son but ultime est de s'assimiler à l'élite traditionnelle et les conditions actuelles de la société kassiote lui facilitent cette tentative.

L'élite traditionnelle n'est plus capable d'exercer une autorité éfficace à l'égard de ses offenseurs. Ebranlée, elle est impuissante de s'opposer à cet abus envers le droit coutumier. La communauté voit se former une opposition implicite du groupe traditionnel, détenteur authentique des symboles du prestige et des nouveaux prétendants. Aux yeux de la société kassiote, ces derniers ne sont que ceux qui "ont acheté pour faire les kanakares. C'est ainsi que, au niveau global de la société , les bijoux nouvellement acquis ont une valeur économique, reflétant seulement l'enrichissement de leurs détenteurs. La valeur symbolique dont ces bijoux étaient investis autrefois disparaît une fois les bijoux acquis hors de la voie traditionnelle. Leur transmission de mère en fille seule assurait l'ordre établit dans la société et constituait un moyen sûr d'attribution de pouvoir à celle qui les portait. Une fois

la voie d'acquisition falsifiée, ils perdent leur signification: "seuls les ambrakami ne font pas les kanakares". C'est l'opinion qui prévaut aujourd'hui parmi les kassiotes.

Un problème semblable ne se pose pas à Tilos, car la vocation de l'île reste aujourd'hui encore telle qu'elle était auparavant. Elle n'a pas connu de modification dans sa structure. Son organisation sociale demeure intacte depuis des siècles et les problèmes de modification ou d'évolution du costume lui restent étrangers. La chemise brodée plaïmalos et ses accessoires sont toujours les prérogatives exclusives des protokores.

A l'heure actuelle, les deux sociétés adhèrent au système social urbain et leur vie est envahie par des valeurs étrangères. De plus, la plupart des gens sont partis. Néanmoins, les deux sociétés gardent jalousement les symboles de la structure sociale de jadis. Certes, depuis que l'on ne porte plus le costume, exception faite de quelques vieilles femmes de Tilos, les membres de la société ont transposé le fondement de leur diversification à un autre niveau.

A Tilos, la chemise plaïmalos même si elle n'assure plus d'autorité effective -puisq'on ne la porte plus- continue à avoir une fonction prestigieuse. En ajoutant que la broderie de ce motif ne se fait plus, on constate que la valeur symbolique liée à son port est maintenant transférée à la seule possession de cette chemise.

Le fait qu'il y a des femmes qui l'ont conservée constitue la raison pour laquelle ces femmes jouissent encore du même prestige que jadis. Elles constituent dans la communauté les détentrices des valeurs du passé. Il faut remarquer que les femmes qui ont encore une chemise plaïmalos appartiennent au groupe des protokores. On aurait pu supposer qu'une dégradation de la valeur social ne fonctionne plus; mais au moins à un niveau symbolique, la possession de la chemise joue encore son rôle. C'est toujours la fille aînée de la famille qui la possède dans son coffre et qui connaît sa confection. En outre, tous les gens de l'île savent bien quelles sont les maisons qui possèdent cette chemise. Ainsi, l'ordre social n'est ni bouleversé ni remis en question, et ce ci malgré le fait que les oppositions du passé s'estompent.

CHAPITRE II

LE REFLET DE LA VIE FAMILIALE SUR LE SYSTEME VESTIMENTAIRE

I. LA NAISSANCE

a. LA GROSSESSE ET L'ACCOUCHEMENT

La période de la grossesse et de l'accouchement sont des moments importants pour la famille. C'est surtout la naissance du premier enfant, le "protogonatos", qui nourrit les croyances relatives à la résurrection des grands-parents.

Cette période implique un certain nombre de dangers d'ordre superstitieux, ce qui amène à des précautions concernant la femme enceinte. Pendant la grossesse et jusqu'au moment de la naissance, les femmes portent des habits qui indiquent leur situation de femmes mariées auxquels elles ajoutent des petits accessoires destinés à les protéger (ainsi que le foetus) contre les puissances surnaturelles maléfiques.

Dans ce but elles utilisent des objets en fer; à Kassos les femmes portent au poignet pendant toute la grossesse des bracelets en fer. Dans l'île de Tilos on suspend une clé à la taille dans un double but: pendant toute la grossesse elle protège le foetus, ayant pour effet la naissance d'un enfant sain et fort; d'autre part, elle aide la femme à accoucher facilement.

L'enfant vient au monde avec l'aide de sage-femme et des femmes mariées apparentées à la femme enceinte. Durant l'accouchement elles dénouent tous les noeuds et elles enlèvent les bagues, gestes symboliques qui assurent la délivrance facile à la femme en couche.

b. LE NOUVEAU-NE

Le corps du nouveau-né est enveloppé dans un tissu, "boxa", (en soie s'il s'agit des kanakarides ou protoyi) fait avec la chemise du père. Cette chemise constitue le premier vêtement de l'enfant et lui transmet la force du père.

Le nouveau-né est emmailloté de "faskies", bandes d'étoffes ornementées (218) qui enserrent le corps de la taille à la plante des pieds, les mains aussi. Il n'est pas permis de rendre visite à l'accouchée et au nouveau-né avant sept jours. Au bout du septième jour commencent les préparatifs pour la cérémonie de présentation du bébé aux parents, qui a lieu le huitième jour et au cours

de laquelle on choisi le prénom.

Le septième jour, le nouveau-nẽ est amené à l'église où le pope lui lit des prières et lui dénoue les faskies. Le jour suivant constitue la naissance sociale de l'enfant, et ses vêtements interviennent dans ce passage du naturel au social. Le huitième jour le nouveau-nẽ, ayant reçu la bénédiction, est présenté aux parents et amis réunis à la maison. Le bébé est lavé par la sage-femme dans un bassin qui contient de l'eau et du sel destiné à lui donner de la force. Après sa purification, le nouveau-né est revêtu de nouveaux habits, ce qui indique son passage à une nouvelle condition. C'est surtout son bonnet, la skoufia, qui constitue le symbole de sa socialisation. Ces habits sont depuis longtemps prêts; leur confection, dans le cas du "protogonatos" est en principe assurée par la grand-mère maternelle. Chacun des visiteurs offre en ce moment des cadeaux au nouveau-né, notament des amulettes et des vêtements. Les grands-parents dont le nom est donné au nouveau-né offrent à leur é"eggos", "petit-fils", tout ce qu'ils ont de plus précieux. Autrefois, ils lui offraient une monnaie d'or.

Les "7", c'est-à-dire la céremonie qui avait lieu sept jours après la naissance de l'enfant, nous rappellent bien les "amphidromia", cérémonie qui avait en Grèce ancienne le même but de présentation du bébé aux dieux et aux membres de la famille, moyen d'intégration au groupe social.

c. <u>L'ACCOUCHEE</u>

Pendant les 40 jours qui suivent la naissance, la "louhou", "accouchée", est considérée comme souillée. Elle reste cloîtrée dans la maison, sans contact avec les autres car elle peut porter malheur. Dans le cas exceptionnel où elle doit visiter un parent, elle marche d'abord sur une clé puis entre dans la maison. Cette situation d'impureté se manifeste aussi dans son habillement. La "louhou de Tilos est vêtue de la seule chemise dite melatzeno, considérée comme une chemise d'importance secondaire. Elle se coiffe d'un fichu blanc en coton sur lequel on fixe des amulettes. Pendant 40 jours, l'accouchée ne se trouve pas seulement en état d'impureté, mais aussi en situation dangereuse. Elle est menacée par des puissances maléfiques qui peuvent entrer en elle et lui faire du mal. Pour se defendre elle porte des ammulettes dont l'importance était considérable.

A Tilos elle porte un fil de couleur rouge passé au peson du fuseau, jeté sur le dos. Dans l'île de Kassos, elle porte aussi le fuseau accompagné d'ail et d'oignons, ceux- ci étant considérés comme capables d'écarter le mauvais oeil et toute puissance maléfique.

d, LES RELEVAILLES

Les relevailles signifient pour l'accouchée la fin des restrictions et des dangers. Elle sort pour la première fois de chez elle pour aller à l'église et être bénie par le pope qui lui lit des prières. Le changement de vêtements marque la fin de la période d'impureté des 40 jours. Dans l'île de Tilos la femme porte la chemise saïtia pour aller à l'église. Après la bénédiction elle se considère purifiée et peut reprendre ses occupations habituelles tout comme sa mode vestimentaire ordinaire.

Le nouveau-né est vêtu ce jour-là d'une robe, présent fait spécialement à cette occasion (2I9) par son "tata" (parain).

e. LE BAPTEME

Quand le nouveau-né grandit, "enepoulissé", il doit être baptisé. Jusqu'à une époque récente, le baptême avait lieu à la maison où on portait les fonts baptismaux. Le "tata" ou la "nana" (220) (le parain ou la marraine) de l'enfant, apporte les "habits" dans une corbeille, ainsi que les cierges, l'huile et le savon. La corbeille avec les habits contient un morceau d'étoffe de trois mètres que le pôpe jete sur le dos de l'enfant quand il dit les mots: "s'habille le serviteur du Dieu". En outre, il y a tout un ensemble de vêtements neufs, des chaussures et une croix d'or que l'on passe au bébé après le baptême. Le bonnet, "koukouli", est en tissu blanc brodé tout autour et se noue sous le menton avec un ruban. Sur ce dernier on attache des amulettes (22I). Ensuite, le "synteknos" distribue aux assistants les "témoignages", ("martyries"), des monnaies en or. Plus tard, elles ont été remplacées par des petites croix que l'on attache sur la poitrine des invités. Il donne aux petits enfants des "metalikia", monnaies de petite valeur.

Pendant toute la cérémonie du baptême, la mère de l'enfant n'a aucun rôle à jouer. Elle reste dans la partie arrière de l'église et c'est la sage-femme qui assiste au baptême; une fois celui-ci terminé, elle ramène l'enfant à sa mère.

Le fait que le parrain fasse des dons à son filleul et que les parents les lui restituent sous forme de gâteaux constitue un renforcement des nouveaux rapports sociaux qui se sont créés. Ces rapports se renouvèlent à l'occasion de chaque fête par la répétition des dons.

f. L'ENFANCE

Jusque vers 5-6 ans, les enfants sont vêtus des "sourlia", sorte de maillot collant qui leur couvre le corps et qui est boutonné par derrière par les "folles", boutons. Plus tard, les petits garçons et les petites filles continuent à être vêtus de la

même façon; ils portent une chemise longue, avec des manches longues et un col rabattu, brodé tout autour. On leur met une ceinture autour de la taille. A l'âge de I5 ans pour les garçons et de I3 ans pour les filles, ils abandonnent le costume de l'enfance pour vêtir celui des jeunes gens.

Ce costume est identique aux costumes portés par les adultes. Néanmoins, il se distingue par ses couleurs et par certains détails vestimentaires. L'ensemble de la vraka est identique bien que d'une tonalité plus claire. Sur la tête, les jeunes hommes portent un bonnet brodé en soie. Les jeunes filles portaient seul le fichu "havli" avec de petites perles (pitsilia) polychromes. Leur coiffure consiste en une ou deux "tsoulia", nattes portées dans le dos. C'est à l'occasion du mariage que le costume des jeunes hommes et jeunes filles se modifiera encore une fois par l'addition des pièces vestimentaires qui constituent les signes distinctifs de leur nouvelle situation d'époux et d'épouse.

2. LE MARIAGE

Nous avons vu plus haut comment s'effectue la transmission des biens immobiles dans ces deux communautés villageoises. Outre qu'il permet de former des alliances et de recruter de nouveaux membres pour la lignée, le mariage a pour but d'installer les enfants qui seront les héritiers présomptifs du patrimoine ancestral. Les parents agissent comme médiateurs chargés de la transmission des biens de la lignée, qui donnent aux enfants la propriété immobilière et les insignes de leur rang. Les échanges matrimoniaux, régis par l'élément économique, ne peuvent s'effectuer qu'entre les membres appartenant au même groupe économique et social.

Ainsi, la stratégie du mariage tend à l'établissement des rapports matrimoniaux entre les seuls membres du groupe des kanakarides ou protoyi. Le mariage vise de préférence au maintien de la hiérarchie sociale établie tout en assurant la transmission intégrale du patrimoine matériel et symbolique à ceux que le rang de naissance et le sexe désigne. La transgression à cette règle matrimonial n'était pas possible. Cela mène à l'élimination de tous les partenaires qui n'appartiennent pas au même groupe socio-économique.

Dans le cas de Tilos, une deuxième restriction s'impose, celle qui concerne l'appartenance des deux partenaires au seul Megalo Horio. La recherche d'un conjoint hors du village s'effectue seulement dans le cas d'un deuxième mariage; un veuf de Megalo Horio pouvait chercher sa deuxième épouse parmi les filles de Mikro Horio.

L' exclusion des cadets ou cadettes de la succession du patrimoine ancestral a pour conséquence une forte diminution de leurs chances matrimoniales. Dans le plupart des cas ils sont réduits au célibat, restant attachés au patrimoine paternel ou maternel au titre de serviteurs de leurs frère ou soeur aînés, aux dépens desquels ils vivent. A la limite, les garçons cadets sont contraints à l'émigration; à leur retour au village, ils ont la possibilité de trouver une conjointe dans le groupe des cadettes.

La règle de résidence dans les deux sociétés est matrilocale. La maison, héritage de la femme, constitue la nouvelle résidence de l'homme où il vient s'installer après le mariage (222).

Pour présenter le costume et la place des vêtements en général dans le rituel du mariage, nous avons composé un tableau qui présente le déroulement du rituel et où on note les moments auxquels les vêtements et les accessoires ont un rôle à jouer.

L'alliance matrimoniale étant un moyen efficace d'accroître le prestige et la puissance de la famille, elle constitue un noeud important des rapports sociaux. Les nouveaux rapports ainsi créés entre les deux fammilles alliées sont renforcés et resserrés par l'échange continuel de présents. Comme le dit à bon titre Evans-Pritchard: "Les objets matériels sont les chaînes sur lesquelles sont accrochées les relations sociales" (223).

Le nombre et la nature des dons échangés sont chargés d'une forte signification ainsi que d'une valeur emotionnelle. Les présents suivent presque chaque étape du processus matrimonial, depuis le premier engagement des fiançailles. Dès que l'arrangement a abouti à des résultats positifs, l'envoi des présents commence entre les deux familles. Cette série de transferts de biens crée des droits et des devoirs pour les deux parties contractantes. La nature du fait elle-même oblige les partenaires à accepter les dons et à les rendre, la non-acceptation pouvant être considérée comme un refus de l'alliance (224). La non-redistribution des présents a comme effet l'abaissement social du donataire.

Ce ne sont pas seulement les deux futurs mariés et leurs proches parents qui participent à l'échange des dons, mais l'ensemble des membres des groupes apparentés. Les cadeaux circulent entr'eux avec la certitude qu'ils seront rendus et cela s'étend bien au-delà du rituel du mariage. Chaque fête constitue le prétexte pour de nouveaux contacts et échanges. Dans les deux îles considérées, les pièces vestimentaires ainsi que les bijoux, possèdent une place particulière dans les échanges de dons effectués durant le rituel matrimonial.

A Kassos, dès que l'accord est conclu entre les deux familles la future mariée envoie (P_2) les "soupières me to sykero", grandes écuelles qui contiennent du miel avec le rayon. Cela peut être considéré comme un cadeau préliminaire à la famille des donneurs qui a pour but de provoquer des sentiments doux envers la future mariée. Le premier échange entre les deux familles se fait après la "basmata", première entrée du futur marié dans la maison de la future mariée (D_6).

A ce moment, la fiancée reçoit de la part du fiancé une bague ou une croix ainsi qu'un fichu qu'elle enroule autour de sa taille (P_{II}). De sa future belle-mère elle reçoit un fichu en soie apporté de Constantinople, orné à l'ourlet des dentelles, et de son futur beau-père comme des autres parents, des bijoux et des fichus. A son tour, le fiancé reçoit de la part de la fiancée un foulard brodé qu'il porte autour du cou, sa mère des boucles d'oreilles, son père, s'il est vieux une chemise, des pantoufles s'il est jeune. Les autres parents reçoivent des fichus (D_{I2}).

Dans ce premier échange de dons, nous pouvons constater l'usage d'objets investis d'une valeur économique certaine mais aussi

symbolique. Les bijoux, objets de valeur indiscutable, sont aussi l'expression de la richesse et de l'abondance qui accompagneront le jeune couple. Les fichus échangés entre les parents mais surtout ceux que la fiancée échange avec le fiancé et la belle-mère sont signes de la tendresse et de la reconnaissance des liens qui vont dorénavant les unir. Mais la signification des fichus peut être poussée encore plus loin. Les cheveux étant considérés comme la source de la puissance humaine, leur offre contient l'idée "de donner", au sens très large et correspond à l'offre d'une partie de soi-même. Le fichu étant intimement lié aux cheveux, quelquefois il les remplace dans la même idée (225).

En outre, le fichu offert par le fiancé et utilisé comme ceinture par la jeune fille, implique l'idée de la chasteté que la fiancé veut protéger. Le dénouement de la ceinture par le mari lui-même signifie la perte de la vertu.

La semaine qui précède le jour du mariage, les futurs mariés échangent leurs propres cadeaux. Dans l'île de Kassos, le premier "kaniski", [illegible] (D_{13}) envoyé par le fiancé contient les tissus pour la confection de la robe portée par la mariée le deuxième jour du mariage ainsi qu'une "tzolia", serie de monnaies d'or. Le deuxième kaniski, envoyé le vendredi (D_{22}) contient les derniers offrandes du fiancé: une chemise de nuit, des pantoufles, des parfums et un miroir.

A sa belle-mère il envoie des tissus, au beau-père une chemise (D_{I4}). Dans l'île de Tilos le fiancé envoie des soies qui seront utilisées pour le broderie des chemises et des bijoux rapportés de l'étranger. Il était de pratique constante chez les protoyi de faire, juste après leurs fiançailles, un voyage en Asie Mineure ou à Constantinople, centres commerciaux riches. Là, ils achetaient les soies et les bijoux, cadeaux pour leur future épouse, tout comme les tissus pour leur propre costume de mariage, à l'exception de la chemise.

A son tour, la fiancée envoie au fiancé la chemise de mariage et des pantoufles en velours pour le lendemain matin. Elle envoie aussi au parrain et aux beaux-parents des pantoufles (P_{3I}).

Les présents faits par les futurs mariés aux personnes qui jouent un rôle dans les préparatifs matrimoniaux peuvent être considérés comme un rapport de prestations et contre-prestations. Il s'agit de cadeaux tels que la bague donnée à la parente qui porte les couronnes (P_{35}) , les bracelets donnés aux parentes qui possèdent la clé du coffre "skrinio" (P_{22}), et à la marraine le lendemain du mariage (D_{3I}), ou de la monnaie d'or donnée aux parentes qui portent aux futurs mariés les kaniskia (P_{22}, P_{29}, D_{I9}, D_{23},).

Les parents offrent au nouveau couple des dons après la cérémonie du mariage (P_{44}, P[illegible] , D_{29}, $D_{3?}$); ce sont en majeure partie des bijoux ou des monnaies d'or. En dehors de leur valeur réelle

on les apprécie pour leurs vertus magiques, car ils peuvent apporter l'abondance et la richesse pour le nouveau couple.

Dans l'île de Tilos, la mariée offre les cadeaux aux invités après la cérémonie du mariage, à l'heure du repas de noce. Ils consistent en fichus brodés qu'elle met sur les épaules des hommes. Par ce geste elle les invite et ils sont obligés de danser avec elle au festin qui suit.

Dans l'île de Kassos, des dons sont faits aux femmes la veille du mariage (P_{32}) et aux hommes le jour même du mariage (P_{36}). Dans les deux cas il s'agit de tabliers blancs sur lesquels sont brodés les initiales de la fiancée. Ceux qui ont reçu le tablier vont participer aux préparatifs du festin nuptial, aux hommes étant assignée la tâche de préparer la viande.

La redistribution des cadeaux faits à la mariée a lieu huit jours après les épousailles, quand les mariés sortent pour la première fois et se rendent chez les parents du mari où aura lieu l'"antigamos", contre-mariage. La mariée apporte des cadeaux: pour sa belle-mère des pantoufles, des chaussettes et un "havli"; aux germains de son époux des pantoufles et des bijoux; à san beau-père une chemise.

Après cet examen détaillé du type et du nombre de dons faits à l'occasion du mariage nous constatons les suivantes; parmi les présents offerts par le fiancé ne figurent dans aucune des deux îles les vêtements portés le jour même du mariage. Le costume nuptial fait toujours partie de la dot de la fiancée. Selon une opinion assez répandue (226), la substitution des vêtements de la jeune fille par ceux offerts par le fiancé reflète la séparation symbolique de celle-ci de sa famille et son entrée dans la famille de son fiancé (227).

Dans les deux îles, la règle de résidence matrilocale est en vigueur. La jeune mariée reste attachée à la lignée maternelle, ce qui se manifeste explicitement par le fait qu'elle ne porte pas, le le jour de mariage le costume apporté par le fiancé; par contre, elle porte des habits qui appartiennent à sa propre famille, le costume de mariage transmis par sa mère.

La dot de la future mariée kassiote contient, outre la propriété terrienne, la bergerie, l'air de battage, le "liotrivi", l'église et la maison, un trousseau maternel. Celui-ci est constitué de tous les objets et tissus d'intérieur qui ornent la maison, des vêtements précieux et de l'ensemble des bijoux, la bousta. Le transfert des biens matériels (P_3, D_4) signifie en même temps le transfert de la valeur de prestige que ceux-ci impliquent.

De la même façon, la dot du futur marié est constituée de tous les biens matériels et symboliques de la lignée paternelle. Dans l'île de Tilos, le rassemblement des pièces du trousseau et leur présentation se font en même temps que la préparation du lit nup-

tial. L'élement décoratif qui caractérise l'ornementation de la maison est le "sperveri" ainsi que la totalité des broderies qui couvrent la maison.

Le sperveri est le rideau qui cache le lit nuptial. Il est lourdement brodé au point d'aiguille typique de Tilos, aux couleurs dominantes des broderies de l'île, c'est -à- dire rouge, vert et noir. Les motifs largement utilisés sont le dixos, la glastra et le platyphillo.

Le jeudi étant le jour où à Kassos a lieu la présentation du trousseau (P_{20}) tout le monde se rend à la maison de la future mariée. Le prestige de la famille est en rapport étroit avec la qualité et la quantité des objets montrés. Pour cette raison, la maison dans son ensemble est lourdement ornée de tous les objets et les tissus d'intérieur dont la fiancée est dotée.

Une attention particulière est accordée aux pièces principales de la maison: le "sofa", salle pour les invités où se déroulera la cérémonie du mariage et le "panossoufi", espace surélevé, séparé du sofa par une série de grille et qui va constituer la chambre nuptiale du nouveau couple. Les "pagalia", canapés mis le long des deux petits côtés du sofa, sont couverts de tissus en soie; la table ronde située au milieu de la pièce est couverte de velours. Dans le panossoufi, sont mis les matelas, "minteria" enroulés et couverts de draps de soie, les "kastlamaena".

Sur les "paramaklikia" (grilles qui séparent le sofa du panosoufi) sont mis des tapis et des couvertures polychromes ainsi que des draps brodés ou en soie. L'"orta", colonne centrale de la maison et qui constitue symboliquement son appui à cause de sa place est ornée du "chryssomantila", le fichu le plus précieux de la maison. Sur les trois rangées d'étagères fixées tout autour des murs, sont placés des ustensils en cuivre, les "bakirika" ainsi qu'un nombre important de porcelaines, assiettes dites "Londrès" (apportées de Londres) et des chandeliers. La maison ainsi ostensiblement ornée est présentée aux invités qui viennent souhaiter les "kalorisika", voeux pour le bonheur du couple.

Au panossoufi, à côté du lit nuptial on va mettre le coffre, avec les vêtements du futur marié, que ses parents transportent à la maison de la fiancée, acte qui symbolise le changement de résidence du futur marié.

Le rituel d'habillement des futurs mariés (P_{37}, D_{24}) . Dans le déroulement du mariage il y a certains actes qui ont pour but de faire apparaître le passage qui s'effectue pour les deux jeunes gens vers une situation nouvelle, celle d'homme et de femme mariés. Le rôle social du vêtement est essentiel pour exprimer cette condition nouvelle. Le rituel d'habillement du mariage contient le rituel du bain, élément typique de purification, accompagné par l'abandon des vêtements portés jusque là pour endosser de nouveaux

habits. Ce-ci signifie l'abandon de la position antérieure et l'entrée dans celle d'époux et d'épouse.

Dans les deux îles le costume du mariage est basé sur le costume d'apparat car la noce est l'étape la plus heureuse dans la vie des gens. Toutefois, l'ajout de quelques pièces distinctives donne à l'ensemble l'allure d'un costume de noce. Dans l'île de Tilos les pièces qui caractérisent le costume de mariage sont la chemise plaïmalos portée avec le foustani et la coiffe. La coiffe est constituée par la "skoufia me to chrysso", sur laquelle on attache par les karfomantiles, la tsipida, long fichu en soie, de couleur rouge, sur laquelle on suspend les "karolia", longs fils d'or. Sur le devant, au niveau du buste, la tsipida est pliée formant deux noeuds dont le bon arrangement est confié à une femme spécialisée. Au-dessus de la tsipida on porte l'ensemble des bijoux.

Des tissus somptueux sont achetés pour le marié à Constantinople ou sur les côtes de l'Asie Mineure. Son costume était lui aussi basé sur le costume d'apparat, constitué du salvari. La pièce caractéristique est la chemise brodée avec le motif du "gripos", filet de pêche, sur le devant. Les mariés continuent à porter les vêtements de noce même après la cérémonie. Le deuxième jour du mariage la chemise plaïmalos de la mariée est remplacée par la chemise karavato, et la tsipida par le tsipidomantilo dipla kladi. Ces vêtements constituent le costume d'apparat pendant toute l'année qui suit le mariage. A Mikro Horio, le costume de mariage est composé de la chemise lirikatsi accompagnée des vastries.

Dans l'île de Kassos, dès I893 le port du costume traditionnel comme habit des noces a commencé à être remplacé par des habits blancs. Toutefois, le jour du mariage, le buste d'une kanakara continue à être richement ornée par la kollaïna agrandie par les dons en bijoux du fiancé et de ses parents.

Dans les deux cas, les invités sont eux aussi habillés du costume d'apparat, participant ainsi effectivement à la fête et au bonheur des mariés. Les parrains et marraines mettent des fleurs à leur boutonière. Les couronnes de mariage, faites en branches de vigne enroulées dans un tissu de percale et unies avec des rubans, sont portées pendant la cérémonie de noces. Le deuxième jour du mariage, à Kassos, les jeunes mariés portent des habits de fête, avec des fleurs à la boutonnière.

Dans l'île de Nisyros, le costume de mariage est également basé sur le costume d'apparat. Celui de la mariée est appelé "kokhina", les rouges, car l'ensemble de ses habits sont de couleur rouge: le pamouhas, la chemise, la skoufia, les chaussures. Seule la skepi, rouge dans le costume d'apparat est ici de couleur jaune, étant tissée en soie jaune. Aux oreilles, la mariée porte les verghes en or. Le sfioma qui accompagne ce costume est appelé le "nyfiko", de mariage; au-dessus on suspend le collier dit lemos et l'armathia composée de plusieurs monnaies d'or.

posée de plusiers monnaies d'or.

Le costume porté par la marraine, spécial pour cette occasion est basé lui aussi sur le costume d'apparat, mais le pamounas est de couleur blanche. Sur la tête elle porte le lahouri, fichu somptueux avec des franges. On l'enroule autour de la tête, pour le croiser ensuite autour du cou et on laisse ses deux extrémités retomber librement par derrière.

Le marié porte le sarvari, une chemise blanche et le gilet de soie ou de satin. Le trait caractéristique du marié est le fez rouge dont le gland bleu arrive jusqu'aux épaules.

Le jour du mariage constitue pour le couple le moment le plus important de leur vie. Cela se manifeste aussi par le port du costume le mieux ornementé et le plus riche, qui occupe en fait le sommet de la pyramide vestimentaire. Le costume d'apparat des jeunes gens devient de plus en plus riche et atteint son expression parfaite dans le mariage. Ensuite, il connaît de nouveau des changements qui correspondent aux nouvelles étapes de la vie. C'est ainsi que le statut des gens mariés demande un habillement moins riche, ce qui est vrai surtout pour les femmes. La naissance du premier enfant les introduit dans une période transitoire, pendant laquelle elles se préparent à céder leurs place à la nouvelle génération. Les pièces distinctives de leur statut social disparaissent peu à peu pour être transmises à leurs filles. La naissance de celles-ci suffit pour que les mères aient accompli le rôle d'intermédiaire que leur est désigné. Alors, les mères ne portent plus l'ensemble des bijoux ni les vêtements somptueux ou lourdement brodés.

A Tilos, la chemise saïtia correspond à et exprime la nouvelle condition de la femme mariée qui a des enfants. Les bijoux mikra et megala alyssidia ne sont plus portés, mais ils sont remplacés par les colliers handra. Il en est de même dans l'île de Kassos à propos des bijoux qui constituent la kollaïna. Seuls ceux d'une valeur moindre sont encore portés, les bijoux importants appartenant déjà à la fille.

Les possibilités ornementales diminuent au cours des années. Le mariage des enfants constitue la dernière occasion de se parer. A partir de là, dans l'île de Kassos, les femmes sont considérées comme "agées" et remplacent le havli par le skoufoîri, fichu de couleur blanche sans perles. De même, le fichu tseberi ne porte plus des perles. Le costume n'est plus ajusté à la taille mais devient lâche et la jupe s'allonge.

A Tilos, le port du rasso constitue la règle obligatoire en toute occasion; il est accompagné par la chemise klosteno.

Le costume masculin connaît lui aussi des changements dans son ensemble, en rapport avec l'âge du porteur. Il garde toujours les éléments caractéristiques de la position socio-économique mais perd l'éclat et la manifestation de la jeunesse. La broderie sur le gilet se raréfie, les tissus sont moins riches, les accessoires ornementaux disparaissent presque.

3. LA MORT

A) La composition du costume de deuil

Le décès est un événement qui met en action une riche symbolisation au niveau du rituel. Les vêtements ont aussi un grand rôle à jouer durant les pratiques funéraires et post-funéraires. Leur caractère significatif apparaît comme plus spectaculaire dans la période du deuil. En effet, durant cette période les vêtements constituent un facteur incontestable pour l'évocation de cette situation particulière. On s'habille d'une façon particulière qui ne peut être reconnue autrement que par ce recours aux vêtements.

Pour cette raison, les deux sociétés examinées ont procédé chacune, à partir d'éléments différents, à l'élaboration d'un type de costume qui indique l'état de deuil. A Kassos, la présentation la mort est basée sur l'emploi des couleurs; leur signification dépend de la société elle-même qui règle une échelle des couleurs. L'utilisation du noir pour les vêtements des deux sexes est associée à la mort. La composition et la forme du costume restent invariables, seule la couleur de l'ensemble du costume ou de certaines de ses pièces est remplacée par le noir.

A Tilos, le costume de deuil féminin se fait à partir du costume ordinaire. L'utilisation de quelques traits caractéristiques lui attribuent la fonction du costume de deuil. Il s'agit des deux éléments vestimentaires dont la coexistence détermine le rôle du costume. Le premier élément significatif est la chemise qui accompagne le port du rasso. Celle-ci a la même forme que les chemises portées habituellement avec le rasso et elle a même des broderies de couleurs claires autour de l'ourlet. Néanmoins, comme nous avons déjà vu, le costume féminin de Tilos acquiert une possibilité d'expression maximale grâce à la broderie des différentes pièces vestimentaires et surtout de la chemise. Même dans le cas de la mort, c'est encore une fois la broderie qui joue un rôle typique; ainsi, le motif mikro, petit, appliqué tout autour du bas de la chemise signifie le deuil.

Le deuxième élément qui caractérise le costume de deuil est le fichu rectangulaire mantila. A Mikro Horio le port du fichu léger de couleur blanche est remplacé par un autre fichu de même qualité, mais de couleur noire. En outre, la mantila n'est pas portée dans ce cas sur le petit fichu de tête trahiliko, mais directement sur les cheveux. A Megalo Horio, au lieu du fichu porté ordinairement on adopte pour le deuil la "hyti", fichu rectangulaire en lin tissé au métier et de couleur naturelle.

Le costume masculin se transforme en costume de deuil selon un procédé analogue. On modifie la forme du pantalon vraka tout en

conservant sa couleur bleue; plus étroite et plus courte qu'elle ne l'était d'habitude, elle est, en outre, accompagnée de chemises en coton de couleur sombre.

Sans doute, il s'agit là d'une présentation élémentaire du changement que subit le costume traditionnel pour s'adapter à une situation nouvelle, celle du deuil. La situation créée par la mort d'un membre de la communauté se reflète différement dans le costume de chaque individu, selon le degré de parenté qui existe entre ce dernier et le défunt. Les liens de parenté déterminent non seulement le degré de deuil pour chaque individu, degré indiqué par le port de telle pièce vestimentaire précise et propre au deuil, mais aussi par la durée du deuil.

Cette situation nouvelle n'est pas sans conséquence sur la position sociale de certains individus de la communauté, étroitement liés au défunt, ce qui se trouve exprimé encore une fois dans le costume que portent dès lors ces persones.

Enfin, les vêtements que portera le défunt lors de ses funérailles ne sont pas dépourvus de valeur symbolique ou sociale. Tout un rituel accompagne la mort d'un membre de la communauté, rituel qui concerne principalement sa famille mais pas uniquement, car la communauté toute entière participe activement.

B) Le costume de deuil et les liens de parenté

Le deuil est avant tout une situation nouvelle pour la famille du défunt. La mort constitue un changement radical dans la vie de ceux qui, dans la famille, ont de liens de parenté étroits avec le défunt; de ce fait leur costume peut subir un changement plus ou moins définitif, reflétant directement ce degré de parenté. Cela est vrai pour les parents, les enfants, mais surtout pour le conjoint du défunt.

Le costume de deuil kassiote nous permet de bien distinguer les degrés du deuil, depuis les parents très proches et jusqu'à ceux qui sont éloignés. Il ne s'agit pas ici du costume que chacun porte au moment des funérailles; à ce moment-là tout un rituel se met en action et toute la communauté y participe uniformement, même au point de vue vestimentaire. Pour le moment nous nous référons au costume de deuil qui connaît une certaine durée dans le temps. Dans ce cas, les parents les plus éloignés se contentent de porter seulement un brassard de couleur noire pour les hommes, tandis que les femmes portent des vêtements sombres et des fichus noirs.

Il en est autrement pour les proches parents, leur lien de parenté avec la personne décédée exigeant le port de signes plus caractéristiques. L'élément indicatif de la situation d'un veuf est

le port d'une chemise noire qui accompagne le pantalon vraka et le fez qui déjà dans le cas d'un parent proche ont ont pris la couleur noire. A une époque plus récente, le fez noir est remplacé par une bande noire autour du chapeau.

Si un enfant meurt, son père manifeste son deuil en portant sur le devant de la chemise un plastron noir. A côté de ces signes indicatifs du degré de parenté des hommes avec le défunt, ceux-ci manifestent leur deuil en ne se rasant et ne se coupant pas les cheveux.

La veuve kassiote indique sa situation en portant des vêtements tout noirs, même les sous-vêtements. Elle ne se coiffe plus du fichu décoré mais du fichu simple skoufoïri. Il s'agit d'un fichu intérieur de couleur noire dont les extrémités se nouent sur la tête après l'avoir bien entourée; c'est à ce mouvement qu'il doit d'ailleurs son nom. Les cheveux bien enveloppés dans ce fichu ont été auparavant coupés courts. Au-dessus du skoufoïri on porte le fichurectangulaire tseberi noir, dont l'une des extrémités couvre la moitié du visage, le nez inclus (on appelle "moustouhoma", couverture, cette manière de se couvrir le visage). De là vient l'expression locale, qui appelle la femme dont le mari est mort "emavrokoukouloneto", c'est-à-dire enveloppée de noir. La femme qui a perdu son enfant fait de même. Une différence existe pourtant en ce qui concerne le temps pendant lequel on porte les vêtements noirs. Avant d'exposer cette question, il faut signaler qu'en fait, chez les Kassiotes, la quantité de noir dans le costume détermine le degré de parenté entre le défunt et la personne endeuillée.

La fin du deuil est elle aussi régie par le degré de parenté. Le port de ces signes distinctifs peut durer 40 jours, jusqu'à la première commémoration. A ce moment-là les parents éloignés comme par exemple les cousins, peuvent enlever leurs vêtements ou pièces de vêtements noirs. Au bout de 40 jours tous les hommes, parents proches ou éloignés, peuvent se raser et se couper les cheveux.

Le deuil peut durer une année entière: il s'agit surtout des parents proches, les grands-parents, les veufs et le père dont l'enfant est mort. Assez communément, le deuil se prolonge deux ou trois ans mais pendant ce temps-la quelques pièces noires sont remplacées par des pièces blanches ou des gries. Il s'agit surtout du cas où le défunt est frère ou soeur de la personne endeuillée ou encore du cas de la jeune fille qui continue à porter le deuil pour l'un de ses parents. Celle-ci d'ailleurs ne porte jamais le fichu rectangulaire noir, bien qu'en général les enfants, pendant un certain temps, sont eux aussi habillés en noir.

Parmis les cas déjà exposés il y en a certains pour lesquels, bien que la durée du deuil proprement dit puisse atteindre trois ou quatre ans, le port des habits noirs dure moins longtemps. Le

deuil s'exprime alors par d'autres moyens qui le reflètent et l'accompagnent; il s'agit surtout des rapports sociaux tels que les visites.

Le cas de la veuve kassiote est plus particulier. Celle-ci, une fois son mari mort, garde le deuil pour le restant de sa vie, ce qui se manifeste par le port des habits noirs jusqu'à sa propre mort. Les signes du deuil sur le costume tiliaque sont la modification de la chemise féminine, le port d'un fichu différent ou le changement du pantalon vraka porté par les hommes. A la seule exception du fichu rectangulaire mantila, les couleurs du costume tiliaque ne changent pas pour le deuil. Fait encore plus innatendu le plastron trahilia multicolore reste à sa place. Pourtant, l'ensemble du costume perd ses tons joyeux, à cause de l'absence de broderies importantes sur la chemise. La femme en deuil porte toujours le rasso, le foustani lui étant interdit.

Comme pour Kassos, les signes distinctifs du deuil et leur durée dépendent de degré de parenté. La différenciation dans le cas de Tilos ne se fait pas en fonction de la quantité de couleur noir mais par la quantité des pièces propres au deuil. C'est ainsi que les parents les plus éloignés porteront le fichu rectangulaire mantila qu'ils enlèvent 40 jours après. Par contre, les parents les plus proches transformeront l'ensemble par le port de la chemise mikro ou du pantalon vraka différemment coupé, transformation qui peut durer longtemps. Les veuves ne porteront plus jamais le foustani ou la chemise plaïmalos, ni d'autres chemises aux broderies abondantes.

La situation de la veuve se caractérise aussi par la qualité de ses habits. En effet, celle-ci porte une chemise usagée, quelquefois même déchirée, dont la broderie effilochée par le temps et décolorée n'est jamais remplacée.

C) Les attitudes vestimentaires devant la mort

Le costume de deuil est composé donc dans ces deux sociétés à partir du costume ordinaire porté d'une manière particulière. On le confectionne dans des tissus modestes, plus modestes même que ceux du costume quotidien. Le triste état dans lequel ces vêtements se trouvent, s'exprime par le nom que l'on leur donne, ashima rouha, habits laids, par opposition aux kala rouha, beaux habits, portés dans les situations heureuses. C'est ainsi que, lorsqu'on dit que quelqu'un s'est vêtu de ses habits laids, on indique qu'il porte le deuil.

Cette habitude nous rappelle la "tryhi" (228) des Grecs anciens, habits laids, grossiers et mal faits, portés dans les mêmes circonstances que le habits laids d'aujourd'hui.

Le port des vêtements laids et déchirés extériorise le chagrin de la personne endeuillée. Plus encore le port de ces vêtements joue

un multiple rôle symbolique. D'une part il désigne la situation de deuil de la personne, afin que les autres puissent l'éviter. Cela remonte dans la conseption que les hommes se font de la mort et l'horreur qu'elle leur inspire. Comme le remarque E. Morin (229); "une grande part des pratiques funéraires et post-funéraires vise à protéger de la mort contagieuse, même lorsque ces pratiques ne prétendent qu'à protéger seulement du mort, dont le spectre maléfique, lié au cadavre pourissant, persécute les vivants: l'état morbide dans lequel se trouve le "spectre" au moment de la décomposition n'est que le transfert fantastique de l'état morbide des vivants".

Chez les kassiotes, il y a la conviction que le mort circule dans la maison pendant les 40 jours qui suivent son décès. C'est pour cette raison d'ailleurs qu'on lui garde toujours dans la chambre où on l'avait placé après sa mort, un verre d'eau et une veilleuse. Ce contact involontaire des proches avec le défunt ou plutôt le "cadavre pourissant" constitue un "miasme" (230) dont les autres doivent se protéger. Les vêtements jouent un rôle indicatif de l'impureté de la personne endeuillée (23I).

A part ce rôle protecteur pour les autres l'état abominable des vêtements constitue le signe de la mort symbolique des vivants (232). Ceux-ci prouvent ainsi à leur mort qu'ils l'accompagnent, qu'ils souffrent. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les femmes se coupent les cheveux, communiant ainsi avec la mort (233) ou qu'elles se couvrent les cheveux de la terre qui couvre le défunt.

Le vêtement constitue un élément visible de la personnalité de chaque individu et, à plus forte raison, le moyen par lequel on peut démontrer le nouvel état familial ou social: si on le retire, cela correspond à une mort symbolique, tout comme le port de nouveaux vêtements correspond à la renaissance de l'individu. L'état morbide des vivants trouve ainsi sa pleine expression. La levée du deuil se fait par étapes. A Tilos, une chemise habituelle mais encorepeu importante remplace la chemise mikro tandis que le changement du fichu rectangulaire mantila se fait plus tard. La même remarque est valable pour le pantalon vraka et la chemise sombre portées par les hommes.

Dans les deux îles, la levée du deuil est progressive. Elle se manifeste par étapes analogues, qui concernent dans la première île le changement de couleur des pièces portées et, dans la deuxième, le changement des pièces elles-mêmes. Au fond, la signification de changement partiel du costume de deuil en costume ordinaire, a la même base dans les deux sociétés.

Le désordre entraîné dans la vie familiale ou dans la société par la mort se manifeste dans plusieurs domaines: l'arrêt des activités normalement pratiquées pendant un certain temps, le port

de vêtements usagés, déchirés ou malpropres, l'habitude pour les hommes de ne pas se raser ni de se couper les cheveux ou celle pour les femmes de se couper les cheveux, le changement des couleurs ou des pièces vestimentaires, tous ces éléments manifestent le désordre que subit la société.

Cette situation créé par les vivants est l'expression de l'insécurité qui règne, du sentiment d'impureté des endeuillés, d'une peur de vengeance de la part du mort qui, tant qu'il n'est pas entièrement décomposé, reste jaloux des beautés qui existent sur terre (234). L'ordre ainsi bouleversé dans la vie quotidienne ne peut se rétablir que par étapes. Comme le remarque à juste titre R.Hertz (235), "la période du deuil correspond à la durée de la décomposition du cadavre".

C'est la raison pour laquelle les 40 jours constituent la première limite avant laquelle le deuil ne peut être levé même pour les parents les plus éloignés, puisque l'âme du défunt se trouve encore sur terre. La décomposition n'est complète qu'après trois ans. Pendant tout ce temps-là, le cadavre est en putréfaction, état d'"impureté" contagieux pour ses parents. Les habits de deuil doivent donc témoigner en eux-mêmes de cet état d'impureté, qui va en décroissant, pendant la durée exigée.

D) Les vêtements dans le rituel funèbre

Le rituel funèbre commence dès que la mort survient. La communauté apprend l'évenement par les cris des femmes, de "monofono", une seule voie, et par les cloches qui sonnent le glas. L'avertissement rassemble les membres de la communauté chez le défunt où commence la première série des cérémonies funèbres auxquelles tous participent. La conduite des cérémonies appartient surtout aux femmes auxquelles est confié un rôle dynamique pendant tout le rituel. Les hommes restent à côté tandis que les femmes s'occupent de la personne décédée, font sa dernière toilette et accomplissent un certain nombre d'autres tâches qui visent à conduire le défunt dans l'au-delà dans les meilleures conditions possibles.

Tout le monde qui assiste aux cérémonies, et, dans les cas des sociétés examinées il s'agit du village tout entier, porte des habits de deuil. A ce moment-là, il n'y a pas de distinction entre parents proches ou lointains et simples amis. Les traits caractéristiques du costume de deuil sont portés par tous. Ainsi à Kassos toutes les femmes sont habillées de noir tandis qu'à Tilos, elles portent la chemise mikro.

Des femmes arrivent de partout en groupes. A Kassos elles ont

l'habitude d'enlever leur fichu rectangulaire noir, mantila et de l'enfoncer dans leur ceinture. En arrivant à la maison du défunt, elles retirent ce fichu de la ceinture, le plaçent sur les genoux et commençent les lamentations ("mirologhia"). Elles restent là pendant toute la cérémonie de preparation du défunt et jusqu'au funérailles. Les lamentations se déroulent d'une façon vigoureuse et s'accompagnent de mouvements du corps vers l'avant; en même temps les femmes se frappent la poitrine et déchirent leurs vêtements. Elles se tirent les cheveux qui sont alors épars, sans fichu.

Au moment de la préparation du défunt, les lamentations atteignent le paroxysme. La répétition de l'épodos, refrain, par l'ensemble des femmes, rappelle bien la tragédie grecque où le choros répète les mots de la coryphée.

La nécessité du bon déroulement de la cérémonie mortuaire rend indispensable la présence de certaines femmes spécialisées dans les lamentations et dans les mouvements qui les accompagnent (se déchirer les habits ou s'arracher les cheveux). Leur présence contribue à créer et à maintenir une atmosphère lourde chez les proches du défunt, ce qui les pousse à en faire autant, sans arrêt. Cette coutume amène souvent des difficultés aux parents du défunt qui sont obligés de nourrir les femmes qui les assistent pendant toute une journée, pour qu'on ne puisse pas les accuser de s'être rapidement débarassé du mort.

La toilette du défunt est faite par les femmes les plus âgées et les plus proches du défunt. Elles lui lavent le corps avec du vin, ferment tous les orifices du corps avec du coton et l'enveloppent dans le linceul, l'"anaoli", drap de soie utilisé auparavant durant la première nuit de mariage. On l'habille avec les "skoliana", vêtements d'apparat propres et neufs.

Si le défunt est jeune et célibataire, on lui met le costume de mariage et une couronne de fleurs sur la tête. A Tilos, la protokori non-mariée porte à sa mort la chemise plaïmalos, le foustani et tous les accessoires qui accompagnent ce costume de mariage. De même, le kanakaris portera son pantalon sarvari et sa chemise de marié, tout comme si on le préparait pour le mariage.

S'il s'agit d'une personne âgée, elle ne portera pas la chemise plaïmalos mais une autre chemise, spéciale pour ce cas, tout en gardant le rang social auquel elle appartenait. Dans l'île de Kassos, la personne âgée dont le conjoint est encore en vie, porte un costume mortuaire de couleur bleue. Si, par contre, le conjoint est déjà mort, on l'habille de noir.

La toilette une fois terminée, on porte le défunt au milieu de la chambre sur un matelas. Ses mains et ses jambes sont nouées d'un ruban blanc. Dans ses mains, les femmes qui ont des parents morts plaçent des fruits pour que le mort les leur porte. Sur son

front on met une monnaie d'or, "pour les frais du voyage".

Le défunt reste ainsi toute la nuit, entouré des femmes qui le pleurent. Si l'une des femmes éternue, elle déchire immédiatement sa chemise. L'âme, qui sort du corps avec l'éternuement, pourrait être invitée à suivre le défunt et déchirer sa chemise signifie d'éviter l'invitation.

Le matin, avant le lever du soleil, on fait le "xoï", convoi funèbre qui emmène le défunt au cimitière. La chemise que les parents portent le jour des funérailles reste la même pendant 40 jours. Elle est l'expression manifeste de l'impureté de la personne qui la porte.

Au retour, la maison du défunt s'habille de noir. Les portes et les fenêtres sont peintes en noir tandis que les meubles sont couverts de tissus noirs. Si c'est le père de famille qui est mort il est particulièrement significatif que l'orta de la maison, la porte centrale de la maison kassiote qui symbolise son soutien et aussi l'homme, perd son fichu doré (chrysso mantila) et porte désormais un fichu noir. Enfin, les tableaux sont mis à l'envers et recouverts de tissus noirs tandis que les miroirs sont également recouverts de noirs(236). Le désordre et l'inversion sont donc assurés aussi dans la maison.

L'importance du costume en général dans la mort est sans doute grande. Etroitement lié à la personne, il peut aussi remplacer cette personne dans certains cas précis. La mort, événement habituel dans toute société et surtout dans celle de Kassos avec ses nombreux marins, était considérée comme grave si elle survenait loin de la terre natale. Le défunt reste dans ce cas privé de tous les traitements qu'on lui accorde normalement et de toutes les lamentations auxquelles il a droit. Il ne serait pas non plus enseveli dans la terre-mère qui selon Morin (237), est considérée comme moyen de renaissance. Pour ces raisons, une fois la mort survenue à l'étranger ou pendant un naufrage, on plaçe dans le cercueil les vêtements du défunt, considérés comme sa personnification.

Le plus souvent, l'état de deuil atteint la femme du défunt d'une façon permanante. Sa situation dans la société se trouve dorénavant régie par son statut de veuve avec toutes les restrictions qui l'accompagnent. Son comportement social est indiqué par la société elle-même tout comme son allure. Le veuvage constitue en fait dans le cadre de la société un abaissement social. La veuve ne participe plus aux fêtes, ou exceptionnellement. Ses activités sociales se trouvent considérablement réduites. De ce fait, son allure vestimentaire n'a pas besoin de subir les différentes transformations qui sont propres aux différents moments d'une vie sociale active. Sa parure restant modeste, elle entraîne la disparition des traits distinctifs de son statut social. En effet, le deuil place toutes les femmes dans une situation presqu'identique; elles ne peuvent porter ni bijoux, ni tissus somptueux ou brodés de motifs importants, ce qui diminue la différenciation entre la première-née et les autres. C'est ainsi que la kollaïna n'est plus

jamais portée par la kanakara de Kassos, ni la chemise plaïmalos par la protokori de Tilos. Les tissus de soie sont strictement interdits à une femme en deuil.

Les quelques traces qui indiquent un statut supérieur dans les habits du deuil peuvent paraître minimes aux non initiés, aux étrangers. Cependent, il n'y a pas de doute que dans le statut du veuvage se trouvent établies de nouvelles régles vestimentaires qui ne peuvent nullement être comparées à celles des gens qui n'ont pas ce statut. C'est ainsi que si l'on trouve encore une distinction sociale parmi les veuves, c'est en les comparesant entre-elles.

Dans les rares occasions où la veuve participe à une fête (par exemple, le mariage de son enfant), elle porte une chemise qui correspond à son statut de veuve et de protokori. A Megalo Horio elle porte au-dessous du rasso qu'elle n'abandonne jamais, la chemise metaxeno, chemise que toute femme pourrait porter en d'autres occasions. La fonction que cette chemise assume donc dans l'ensemble de la société change selon le moment où elle est portée et selon la personne qui la porte. Cette remarque ne reste pourtant valable que pour certaines chemises ou pièces, la plupart d'entr'elles et les plus importantes assumant un rôle unique.

E) Le double rôle du costume de deuil

Bogatyrev note la pluralité des fonctions qu'un seul costume peut impliquer. En ce qui concerne les sociétés étudiées ici, nous pouvons mentionner la double fonction du costume de deuil, porté soit à cause du décès d'une personne soit dans des occasions précises qui s'apparentent à un jour de deuil. De ce fait, elles exigent une allure vestimentaire appropriée.

Le jour du Mardi gras, le costume de deuil est porté par toutes les femmes de Tilos. A Kassos, le jour où les marins quittent l'île pour de longs voyages, les femmes sont habillées de noir, symbolisant leur chagrin et exprimant la peur justifiée d'un non-retour. Le costume de deuil dépasse donc largement la fonction principale qu'on lui attribue aujourd'hui et se trouve investi d'une pluralité de fonctions symboliques.

CHAPITRE III

LE REFLET DES CROYANCES MAGICO-RELIGIEUSES SUR LE SYSTEME VESTIMENTAIRE

Le rôle du costume ou au moins de quelques-unes de ses pièces dans les sociétés traditionnelles, ne se réduit pas à la seule affirmation d'un statut socio-économique ou familial donné. Il y a des pièces vestimentaires auxquelles on attribue une vertu magique. Ces pièces peuvent avoir un rôle préventif, purificateur ou attirer des bienfaits à celui qui les porte.

Les forces qui visent à la destruction de l'homme peuvent appartenir à un ordre invisible pour lui dont il ne peut pas se protéger en les attequant directement. Ceci oblige les individus à recourir à des objets investis de la capacité d'éliminer l'action des forces maléfiques quelle que soit leur provenance. Des objets doués d'une efficacité magique sont largement utilisés dans les diverses circonstances qui affectent la vie de la communauté ou de l'individu (238). Les circonstances pendant lesquelles les individus effectuent un passage de l'une des étapes de la vie vers une autre sont les plus exposés aux dangers. Les pièces vestimentaires et les accessoires investis de puissances magiques sont mis en action pour assurer le bien-être de la personne. Les pièces choisies pour jouer ce rôle, doivent leur force soit à leur forme, soit au matériau dont elles sont faites, soit à leur couleur, soit à l'emplacement qu'on leur assigne sur le corps. La fonction qu'elles assument peut être aussi bien la prévention que l'évocation d'un sort favorable ou plus particuliérement de vertus considérées primordiales pour le bien-être, telles que la fécondité, la prospérité ou la puissance.

La protection contre les puissances maléfiques est assurée par un ensemble d'amulettes, spécialement conçues pour chaque cas précis. Elles peuvent être formées à partir d'accessoires nouvellement ratachés au costume principal habituel mais aussi à partir d'accessoires (239) ordinaires qui acquièrent ce pouvoir si on les change de place ou de couleur. Des vertus comme la fécondité ou la puissance sexuelle, peuvent être suscitées par le port de pièces les symbolisant directement ou indirectement. Des motifs de broderie ou des bijoux assument le plus souvent ce rôle. Enfin, le bon sort

occupe une place prépondérante dans la vie des hommes. L'inconnu a toujours été source de peur pour les hommes. Tourmentés par ce sentiment, ils recherchent des moyens efficaces pour connaître leur destin. Dans les procédés utilisés à cette fin, les pièces vestimentaires interviennent aussi.

A) La pièce vestimentaire comme personnification de l'individu dans les procédés magico-religieux

Le vêtement représente et parfois s'identifie avec la personne qui le porte. Cette personnification du vêtement atteint son plus haut degré quand on enterre une pièce du costume à la place d'un défunt disparu dans des conditions qui ne permettent pas d'enterrer son propre corps.
Par son contact étroit avec la personne toute pièce vestimentaire de même que les cheveux, peuvent faire l'objet d'actions magiques dirigées contre la personne à laquelle ils appartiennent. Les cheveux coupés ou tombés par terre pendant qu'on se peigne ou encore les poils qui proviennent de la barbe rasée du futur marié, doivent immédiatement être brulés pour qu'on ne puisse pas les utiliser à des fins maléfiques. Ceci est une conséquence de l'idée que se font les hommes des cheveux, considerés comme l'endroit où se concentre la puissance humaine. De même, les vêtements portés à des moments importants de la vie, tel que le mariage, peuvent donner lieu à des actions magiques. Auparavant, le costume du mariage était bien protégé contre toute puissance maléfique. On le cachait et son possesseur résistait vivement même à une simple demande de le voir et même à l'époque actuelle, où l'habitude d'emprunter un costume de mariage pour se marier est de pratique courante, dans l'île de Kassos on ne prête jamais son costume de mariage avant l'écoulement de quarante jours depuis la cérémonie nuptiale. Il en est de même pour les bijoux qui ne peuvent jamais être prêtés à un autre individu: étroitement liés à leur possesseur, ils peuvent en le personnifiant, être l'objet d'une magie qui touchera directement l'individu lui-même. Dans cette série de protections assurées par certaines pièces ou des costumes entiers, il faut ajouter une dernière. On considère que le jeune marié est personifié par excellence par son foulard. Après le mariage, celui-ci est placé avec les couronnes du mariage près de l'iconostase là où la protection contre les dangers d'ordre surnaturels est complète.

En cas de maladie, à Kassos, on envoie les habits du malade à l'eglise. Le prêtre les bénit en les mettant sous la Table Sainte. Ensuite, on amène le malade à l'eglise où il revêt les vêtements bénis et rejette ceux qu'il portait jusqu'alors. En d'aumots, la bénediction donnée aux seuls vêtements agira directement sur le malade.

Un autre exemple de personification offert par la pratique magique de cette île, concerne les "katahanades", les vampires. Un homme gravement malade qui prétend avoir rencontré le spectre de quelqu'un récemment décédé est incontestablement "invité" par le mort et son propre décès est proche (240). Le seul moyen pour le sauver est alors d'ouvrir la tombe du défunt et de prendre un petit morceau de ses vêtements. Dans un cas précis on nous indique qu'il s'agit d'un morceau de ses chaussures. Ce morceau de cuir fait l'objet d'un rituel: d'abord on le brûle sur la braise puis il sert à encenser la maison et surtout l'espace autour du malade. Son effet est d'éloigner le spectre, considéré comme installé près du malade. La bénédiction faite par le prêtre constitue le dernier stade du rituel, bénédiction qui s'adresse au malade mais aussi au spectre par l'intermédiaire de son morceau de vêtement (241).

Le vif désir de l'homme d'avoir prise sur l'inconnu trouve sa manifestation dans la coutume kassiote, connue sous le nom de "klidonas" (242). Il s'agit d'un procédé magique mis en oeuvre par les jeunes filles toujours inquiètes au sujet de leur mariage. Au cours de cette operation, qui a lieu le 24 Juin, jour de la Saint-Jean surnommé le "risikaris", celui qui dit le destin, les jeunes filles cherchent à connaître le nom du futur mari. Dès la veille, elles se rassemblent chez la nouvelle-mariée la plus récente du village (243). Elles remplissent une jarre d'eau de la citerne, sans parler, elles la laissent toute la nuit en plein air afin que "la Lune la voit et que les étoiles la lisent". Auparavant elle a été recouverte d'un tissu rouge sur lequel on a déposé une serrure. Dans la jarre chacune des filles met un fruit sur lequel elle attache un bijou qui lui est cher: des bettonia, des "jolies" de livres d'or, des boucles d'oreilles et autres. Le contenu de la jarre symboliquement fermé dans lequel les étoiles doivent lire, concerne le destin de chacune des jeunes filles, représentée dans la jarre par son bijou. Le lendemain, une petite fille ouvre la jarre et on fait sortir un par un les fruits avec les bijoux qui sont distribués à leur possesseurs. En même temps, les femmes chantent à chaque sortie un poème de deux vers significatif. A la fin de la distribution, toutes les filles participantes remplissent leur bouche de l'eau de klidonas et se mettent en route vers la maison sans parler. Le premier nom masculin qu'elles entendent sera le nom de leur mari.

B) La pièce vestimentaire dans les operations magiques visant l'accomplissement d'un voeu ou d'un but.

Les jeunes filles qui ont participé au klidonas versent le reste d'eau de la jarre dans un verre. Elles suspendent leur bague à un fil et la posent juste au-dessus de l'eau. Elles ont ensuite un voeu à Saint Jean et si la bague suspendue touche les bords du verre dix fois, leur souhait sera réalisé. L'utilisation de la ba-

gue dans cette operation n'est pas sans rapport avec le mariage. Mais la nuit même qui suit le klidonas a plus d'importance pour notre sujet. Avant de se coucher, les jeunes filles nouent à leur taille une ceinture de couleur rouge, sur laquelle elles écrivent les mots suivants: "Dénoue les liens et rafraîchit la flamme". Ainsi elles établissent des liens avec les "moires", personnages féminins mythiques qui décident le destin et qu'elles prient de leur montrer dans les rêves le futur mari. La pièce utilisée pour cette opération magique correspond bien au souhait, car la ceinture entourre le ventre de la femme qui attend l'homme pour être fertilisé; et on demande que les liens soient dénoués, liens qui cachent le mari attendu.

Dans leur effort pour atteindre rapidement un but, les gens utilisent des procédés symboliques qui assurent une heureuse issue. C'est le cas par exemple des femmes qui assistent la femme enceinte au moment de l'accouchement et qui dénouent tous les noeuds afin d'assurer une délivrance facile.

Toujours pour la bonne réussite d'une entreprise, il y a la croyance selon laquelle si on habille à l'envers certaines pièces vestimentaires on contribue à la réussite. La femme à laquelle on confie le rôle de procéder à la première démarche dans la famille du futur marié, porte sur elle une pièce à l'envers. Il s'agit surtout des chaussettes ou des chaussures. Cette action magique régie par la force de contrariété (244), constitue un moyen efficace fréquement utilisé, de sorte que si quelqu'un porte par hasard une pièce vestimentaire à l'envers on lui dit: "tu vas pour arranger tes affaires".

C) La pièce vestimentaire et la fécondité

La préoccupation de favoriser et de renforcer la fécondité humaine est extrémement fréquente dans les deux îles (245). La force génératrice est signifiée par des symboles de fécondité. Leur représentation sur les pièces vestimentaires, selon la forme qui semble la plus appropriée à chacune des deux sociétés et qui correspond le mieux aux possibilités offertes par son système vestimentaire, donne aux gens le pouvoir d'avoir prise sur les forces réelles de fécondité. Ces représentations symboliques deviennent, selon la loi de la sympathie (246) des porteurs qui transmettent la force symbolisée à la personne intéressée.

La broderie de Tilos, outre son rôle important dans la différenciation des positions sociales et familiales déterminées, acquiert de nouvelles propriétés qui découlent des motifs imprégnés de vertus magiques. Le mariage est l'étape de la vie qui appelle par excellence l'intermédiaire des objets ou des symboles qui assurent la fértilité. Par conséquent, le costume de mariage présente un intérêt particulier à ce point de vue. En effet, trois facteurs peuvent déterminer l'idée d'une vertu attachée au costume

de cérémonie de la mariée qui contribuent à sa fécondité. D'abord le mot plaïmalos que porte la chemise, désigne dans le langage local une sorte de fève, associée elle-même à la fécondité à cause du nombre de pépins qui assurent sa reproduction (247). Ensuite, dans ce motif principal s'inscrit le motif de la glastra, apparenté à l'ancien motif de l'arbre de la vie, mis en relation avec les pouvoirs féminins de procréation. En fait, l'arbre de la vie puisse l'energie vitale par ses racines plongées dans la terre-mère et symbolise ainsi la regénération perpétuelle et l'évolution (248). Enfin, la propriété magique du motif et de l'ensemble de la broderie est renforcée par le fait qu'on l'exécute au Monastère de Saint-Panteleïmon. Il est courant dans l'île de Tilos de voir les jeunes filles exécuter leurs broderies dans les monastères. Les travaux qui sont réalisés acquièrent une valeur spéciale étant considérés comme bénis par le Saint lui-même. Les jeunes filles en train de préparer leur trousseau, se rendent au Monastère de Saint-Panteleïmon pendant la neuvaine qui précède la fête. Elles demeurent là jeûnent et se livrent à la broderie des pièces vestimentaires propres à certains moments importants de la vie. Leur conviction est que le saint communique à ces broderies des vertus telles que la fécondité, la prospérité, l'abondance et la bonne chance. L'exécution des motifs à l'endroit et au moment propices, où l'efficacité magique ou religieuse est maximale, renforce les pouvoirs attribués aux motifs.

A tout ce qui est dit à propos de la chemise nuptiale, il faut ajouter une dernière constatation: la vertu magique dont cette chemise se trouve investie redouble d'efficacité à chaque fois qu'il y a transmission de l'objet de mère en fille.

L'autre pièce principale du costume de mariage, à savoir le foustani, est elle aussi dotée d'une broderie qui joue un rôle évocateur de fécondité. Les motifs brodés sur le dos, connus sous le nom de noix, rappellent en fait par leur forme les noix. Celles-ci sont considérées comme source de fertilité à cause de la vie nouvelle qui se trouve enfermée dans leur coque.

Le même effet est obtenu à Kassos par l'utilisation des bijoux qui favorisent la fécondité. La kollaïna, portée le jour du mariage contient obligatoirement le collier dit karidata, des noix. Ce collier utilisé le jour de la cérémonie nuptiale a le même rôle que les motifs brodés sur le foustani tiliaque. En outre, le collier ambrakamos formé par l'alternance de boules d'or et de perles, suggère lui- aussi la fécondité. La force évocatrice des pouvoirs procréateurs de la femme appartient à la perle. Comme le remarque M. Eliade (249) "...portées sur la peau comme amulette ou comme ornement, huîtres, coquilles marines et perles imprègnent la femme d'une énergie favorable à la fécondité, tout en la préservant des forces nocives et du mauvais sort". La perle, aussi bien que les coquilles marines, les huîtres ou les escargot sont solidaires d'une part des cosmologies aquatiques et d'autre part du symbolisme

sexuel. La fonction cosmologique tout comme la valeur magique de la perle sont connues dépuis la préhistoire dans le monde entier (250). La croyance magique largement répandue et concernant le coquille marine et la perle, ont donné l'occasion aux chercheurs de formuler plusieurs hypothèses. La plus crédible est celle selon laquelle cette croyance est due à la ressemblance que présentent les huîtres ou les coquilles marines avec la vulve. En elles, d'ailleurs, sont présentes et s'exercent toutes les forces créatrices. Le symbolisme gynécologique et embryologique de la perle, formé dans l'huître, ne peut pas être contestée. Déjà les auteurs chinois avaient relevé la ressemblance de l'huître et du foetus (25I). Enfin, chez les Grecs, le symbole de l'amour et du mariage représenté par la perle et les coquilles trouve sa manifestation parfaite dans le mythe de la naissance d'Aphrodite née d'une conque marine (252).

Le symbolisme de la naissance et de la régénération inspire la fonction rituelle des coquillages. Leur connexité avec la fécondité féminine semble être bien établie. La perle, jadis emblème de la force génératrice, ayant un pouvoir protecteur contre le mauvais oeil provocateur de la stérilité, a conservé, de nos jours surtout la valeur de pierre précieuse dont on admire la beauté et le caractère ornemental.

Il ne faut pas oublier dans cette énumération les couronnes de mariage. Elles constituent un élément commun aux deux îles où on les confectionne avec des branches de vigne, considérés une source de fertilité qui a une influence bienfaisante sur les jeunes mariés.

D) La pièce vestimentaire dans l'éloignement des puissances maléfiques

A part les amulettes que les gens portent toute leur vie, on fait appel à elles encore plus intensément pour éloigner les forces du mal lorsque des dangers spéciaux apparaissent. Il s'agit par exemple des étapes importantes de la vie humaine, lorsque vêtements protecteurs et amulettes interviennent régulièrement.

Ainsi, la coiffe avec skoufia ou tsouni (dans les îles de Tilos ou de Nisyros) ou celle avec des fichus superposés(dans les îles de Kassos ou de Symi) atteignent une hauteur considérable. Les raisons esthétiques mises à part, en augmentant la hauteur de la coiffure on suppose augmenter la puissance qui réside dans les cheveux. Cette augmentation peut être obtenue également par une disposition adéquate de la chevelure ou par l'utilisation de cheveux étrangers. Les cheveux ont une force de résistance contre toute puissance nuisible, qui devient plus active surtout durant les moments heureux, tel que le mariage. Le pouvoir protecteur augmente en rapport direct avec le volume et la hauteur de la coiffure (253).

Un autre moyen d'éloigner les puissances malefiques est le bruit fait par les nombreux colliers qui pendent sur la poitrine des femmes. Selon la conviction locale, leur bruit est capable d'effrayer les éléments mauvais qui font attente à la vie.

Le même effet peut être obtenu avec le sac en cuir ou en laine des bergers ou des agriculteurs. Ce sac a une ornementation de formes et de couleurs variées, composée de différentes sortes des perles fausses, de petites croix et autres amulettes qui, hormis le rôle protecteur de chacun, dispersent les puissances maléfiques par leur bruit. En fait, pendant la longue marche vers la montagne ou les champs que l'homme effectue, ces pendentifs cliquettent et effrauent les puissances du mal qui le guettent sur la route.

Nous avons déjà énuméré un certain nombre d'amulettes particulièrement conçues pour la femme enceinte, le foetus et le nouveau-né. Par exemple, le fuseau en bois utilisé par les accouchées leur transmet sa force à cause du matériau dont il est fait. Sa fonction magique s'étend également au travail réel qu'il accomplit à savoir enrouler et dérouler le fil. On le considère par conséquent étroitement lié aux fées invitées à protéger l'accouchée et qui, en filant fixent le destin du nouveau-né.

Un autre amulette conçue pour proteger le nouveau-né de l'invisible est la "ftarmopetra", confectionnée de sept fils pris à sept couronnes de mariage. On fait avec ceux-ci un cordon avec lequel on entoure un caillou qu'on suspend au berceau.

L'amulette connue sous le nom d'"axamari" (254) prend des formes différentes. Tout personne doit porter le premier jour du mois de mars un "martis", les adultes au médius, les enfants au poignet; il est confectionné la veille par les femmes avec trois fils, un de couleur jaune, un autre blanc et un dernier rouge, de longueur égale avec la hauteur de l'icône de la maison. Cette amulette constitue un moyen de protection mais évoque aussi la beauté et la joie qui accompagnent le printemps. La fille envoie à son fiancé un martis de couleur rouge qui écarte les mauvais esprits.

L' amulette axamari peut aussi avoir une autre forme tout en gardant le même effet protecteur. On prend un fil bleu de longueur égale à la taille d'un parent mort et on le port autour du bras. On considère qu'il est chargé du pouvoir du mort qui peut vaincre les mauvais esprits à l'action desquels il s'oppose.

L'"oeil de la mer", a la même valeur protectrice. Fait de coquillages marins, il est lié à la vie et sa puissance magique provient de son contact avec les forces aquatiques.

En énumérant les amulettes, nous nous sommes référé aussi aux couleurs dont la force magique est connue. Les trois couleurs réunies dans le martis associent la force symbolisée par le jaune, le passage vers le printemps symbolisé par le blanc et la puissance protectrice contre les maux du rouge (255).

En vertu de cette symbolisation protectrice des couleurs nous pouvons mieux saisir la portée de certaines pièces vestimentaires.

En effet, la mariée de Tilos porte un long voile rouge, couleur du sang et du feu de la terre, puissance extrême contre les mauvais esprits et dispensateur de vie, de richesse et d'amour. Dans l'île de Nisyros la mariée porte ta kokhina, les rouges, elle est habillée toute en rouge. La seule exception concerne le fichu, skepi, de couleur jaune, symbole de jeunesse et de force (256). Ces fichus, longs en couvrant la mariée la protègent. De couleur rouge est la ceinture que la jeune fille utilise la nuit de klidonas et qu'elle donne à son fiancé au moment du mariage pour être ainsi protégé du mauvais oeil.

Les veuves qui assistent au mariage jettent sur leur tête un fichu blanc au moment où elles embrassent les couronnes de mariage. Cela a pour effet de neutraliser la puissance néfaste du noir, lié à la mort et de manifester le passage momentané de l'état de deuil à celui de joie propre au mariage.

Le marié ne porte pas de pièces invoquant la fertilité. Il est par contre sujet aux charmes des personnes malveillantes qui cherchent à le rendre impuissant. A Tilos, il porte pour se protéger la chemise donnée en cadeau par sa fiancée, chemise confectionnée par elle au Monastère, ce qui raffermit les propriétés dont elle est investie. Le motif brodé sur le devant de la chemise est appelé "gripos" et forme un filet, d'où il prend son nom. La fonction magique assumée par le motif du filet est d'emprisonner les mauvaises puissances et les empêcher ainsi de "lier" le marié.

Dans l'île de Kassos, le même pouvoir protecteur est attribué à la ceinture. La fille envoie à son fiancé le fichu havli qu'elle porte la veille du mariage, après le bain. Celui-ci l'enroule autour de sa taille, au-dessous de la chemise et le garde pendant la cérémonie nuptiale. L'action efficace de ce fichu s'appuie sur deux éléments: le premier provient de la liaison magique qui existe entre le fichu et les cheveux qu'il a touché et dont il emprunte la puissance vitale. Le deuxième a un rapport avec l'emplacement du fichu autour de la taille du marié, assumant le rôle de ceinture. La puissance magique de la ceinture qui entoure le corps est due au cercle qu'elle forme. De cette façon on érige une limite que les actions néfastes ne peuvent pas franchir. Cette défense concerne l'ensemble du corps puisque la ceinture, placée au milieu, touche à toutes les pièces vestimentaires et leur transmet ainsi son pouvoir protecteur.

La première visite du fiancé dans la maison de la fiancé avant le mariage est sujette à des précautions visant son bien-être. Dans ce cadre se situe le "syrté", matelas étroit (257) qu'on place sur le seuil de la maison. Le fiancé est ainsi empêché, en entrant de toucher avec son pied le seuil de la maison qui abrite des éléments maléfiques. Le fiancé doit sauter par-dessus le matelas placé sur le seuil, parce qu'il est étranger et qu'il n'a pas encore fait connaissance avec les éléments néfastes qui gardent le seuil.

Pourtant, les dangers qui viennent du "bas" (258) et circulent sur le plancher de la maison ne disparaissent pas. Même après le mariage, le jeune marié reste sensible à des dangers. C'est à cet effet que la future mariée lui a donné en cadeau des pantoufles confectionnées par elle et qui sont destinées à être portées le lendemain du mariage.

Avant de conclure avec les mesures de protection attachées au rituel du mariage, il faut mentionner un dernier système protecteur. Il s'agit des noeuds qui sont faits sur le long voile nuptial et qu'on rencontre aussi sur les fichus de mariage des autres îles. Nous avons déjà vu que délier les noeuds facilite l'accouchement, car les noeuds ont pour but la fixation d'un état (259). Les dénouer lors de l'accouchement symbolise le changement de l'état existant de femme enceinte et le passage vers l'état d'accouchée. Les noeuds faits pour le mariage sont un sens opposé, ils fixent l'état actuel de la mariée, celui de joie et de bien-être.

Il faut enfin ajouter qu'à Tilos les chaussures skouloukota de la mariée sont dotées de multiples dessins à propriétés magico-religieuses tels que croix, fleurs e.t.c.

Il ne nous reste maintenant qu'à aborder brièvement le rôle des bijoux dans la protection de l'homme. Ils sont considérés en fait comme des amulettes dont la force magique provient soit de la matière dont ils sont faits, soit des représentations qu'ils portent, soit encore de leur forme.

Nous avons déjà vu qu'une des hypothèses possibles, relative au nom du collier ambrakamos, est qu'il tire son nom de la substance qu'il porte dans son creux. Cette substance est l'ambre, dont la force magique découle de son origine du monde aquatique. En outre, on lui prête une qualité magnétique reliée à l'électricité d'où son nom grec "electron". Cette qualité lui permet d'attirer et de magnétiser le mauvais oeil et de le neutraliser avant qui porte le collier.

Les monnaies en or appelées "Aghiokonstantinata" étaient des monnaies frappées à l'époque de Constantin le Grand et représentent Saint-Constantin. Leur force vient de la figuration du Saint et de la croix. Leur usage comme amulettes était répandu avant le XIIème siècle et elles étaient portées suspendues à des chaînes ou comme réliquaire (260)

Un autre bijou important pour des pouvoirs magiques est celui connu sous le nom de "herakia", petites mains, utilisé contre le mauvais oeil. La croyance dans la force magique de la main est répandue dans le bassin Méditerranéen (26I). Le geste avec la main tendue et les doigts écartés, habituel en Grèce, a pour but de renvoyer l'influence magique maléfique d'où elle provient. Comme élément de parure "les petites mains" constituent une amulette qui renvoye le mauvais oeil continuellement à cause de l'aveuglement qu'il provoque.

Un dernier bijou dont le pouvoir protecteur vise plus particulièrement le système nerveux du cerveau est la "koutla" portée

dans l'île de Kassos et dans les autres îles du Dodécanèse. Son effet découle de son emplacement au milieu du front où il y a un noeud sensible au mauvais oeil dans le cerveau.

Avant de clore le chapitre, il faut signaler le rôle des habits neufs, portés à des moments précis de la vie sociale ou familiale. Le changement de vêtements a été toujours considéré comme étroitement lié à un changement réel de la vie de la personne ou encore un changement symbolique, correspondant à la renaissance de la nature. C'est par exemple le jour des Pâques que les enfants mettent leurs chaussures et habits neufs, jour qui implique une double renaissance, celle de Crist et celle de la nature et du printemps qui arrive. Le jour du mariage entraîne aussi une naissance dans un nouvel état des personnes concern"es. La veille, les habits portés jusqu'alors par les futurs mariés sont suspendus à un endroit de la maison et ils ne sont repris qu'après la période de quarante jours. Pendant cette période décisive que constitue le passage à un nouvel état familial ils auraient pu faire du mal aux jeunes mariés.

Il est évident que dans la pratique d'aujourd'hui une bonne part de ces procédés protecteurs, même s'ils sont encore en usage, ont perdu leur signification magique précise. Cela est vrai surtout pour les différentes pièces du costume portées encore en des occasions précises par simple coutume. Les gens ont oublié leur fonction réelle et se rappelent seulement leur fonction esthétique. Comme le remarque M. Eliade "ce qui à un moment donné fut symbole cosmologique, objet riche en forces sacrées bienfaisantes, devient par l'oeuvre du temps un élément ornemental dont on apprécie les qualités esthétiques et la valeur économique (262).

Malgré notre effort de saisir aujourd'hui toutes les fonctions symboliques et magico-religieuses impliquées dans le costume traditionnel, il reste toujours des fonctions et des symboles qui nous échappent. Ceci est vrai non seulement à propos des costumes traditionnels en voie de disparition mais aussi pour des costumes encor^ portés qui subissent involontairement une dégradation ininterrompue de leur symbolisme primitif. Il arrive cependant que les archétypes, tels que les couleurs, les formes ou les pièces concrètes, se trouvent conservés dans le souvenir des hommes, qui les utilisent encore de façon spontanée, ce qui nous permet de les étudier.

C O N C L U S I O N S

Basée sur le terrain, cette étude n'a pas été limitée à la simple présentation du costume traditionnel des sociétés observées. Nous avons plutôt essayé d'intégrer notre sujet dans son large contexte socio-économique et culturel dont il constitue l'une des multiples manifestations. Force est d'admettre que les particularités socio-économiques des îles du Dodécanèse ont joué un rôle prépondérant dans le choix de notre sujet de recherche. Ayant opté pour une démarche comparative dans l'étude du costume traditionnel d' une même aire insulaire, il fallu choisir deux types des sociétés différentes du point de vue des activités économiques de leurs habitants. Mais, même si nous avons limité notre recherche à deux îles jugées représentatives des deux systèmes économiques de la région, nous avons pourtant évoqué des exemplesofferts par les autres îles, lorsque cela devenait nécessaire.

Une fois cet examen terminé, les points essentiels sur lesquels nous pouvons attirer l'attention en guise de conclusion sont les suivants:

la diversification des activités économiques, due à des particularités du sol a eu une forte influence sur la formation et l' évolution du système vestimentaire. Ainsi, tout en se développant dans une aire géographique et culturelle commune, des groupes sociaux qui présentaient au début un style vestimentaire identique, ont dû au cours de leur évolution s'adapter à des situations particulières. L'exemple le plus frappant de cette constatation est l'île de Kassos; la necéssité d'un système économique ouvert, consequence de l'aridité du sol, a influé sur le costume traditionnel dans son ensemble, qui se transforme selon les modéles extérieurs.

L'île de Tilos se situe sur un plan différent. Société d'autosubsistance, ayant ses propres ressources économiques, elle entretient avec le monde extérieur des rapports limités qui ne provoquent pas la modification de ses valeurs esthétiques et permet leur maintient jusq'à nos jours.

En ce qui concerne le costume masculin traditionnel, on peut facilement admettre qu'il perd son caractère bien plus rapidement que celui des femmes. Cela vient du fait que les hommes sont en contact avec le monde extérieur, même s'il s'agit de sociétés fer-

mées. Un événement décisif marque l'évolution plus ou moins lente du costume masculin traditionnel: après la première guerre mondiale, dans toutes les régions de la Grèce, les hommes qui ont participé à la guerre portent au retour la culotte militaire. Porté par tous les militaires cet habit, subsiste pour des raisons économiques. La deuxième guerre mondiale a signifié la disparition du costume masculin traditionnel et l'adoption effective des vêtements urbains.

Les changements vestimentaire des hommes survient donc en bloc à cause d'obligations spéciales, venues de l'extérieur et par conséquent non réglées par leur société. Nous constatons d'ailleurs le même mouvement à propos du costume féminin de Kassos. L'adoption du nouveau costume obeït à deux facteurs déterminants: le premier, nous l'avons déjà dit, est le caractère ouvert de l'île qui l'amène à établir des rapports importants avec le monde extérieur. Le deuxième, complement du premier, est le fait que les kassiotes se trouvent obligés à un moment donné de leur histoire d'abandonner leur île pendant une période considerable, au cours de laquelle ils viennent en contact étroit avec des sociétés déjà soumises à des influences extérieures. Ce double fait conduit vers la disparition totale ou presque du costume traditionnel féminin.

Néanmoins, les particularités économiques n'ont pas entièrement brisé l'unité culturelle du Dodécanèse. Le fait qu'aujourd'hui nous avons constaté une différenciation du système vestimentaire d'une île à l'autre ne nous empêche pas de supposer qu'à une époque plus ou moins lointaine, les mêmes valeurs esthétiques ont constitué la base commune du costume. L'examen des formes les plus archaïques du costume de la région prouve son caractère uniforme. Les îles qui ont procédé à une modification du costume ont suivi la même mode. C'est ainsi que les îles à vocation maritime plus propices au changement, ont adopté le même système vestimentaire, influencé par les mêmes facteurs extérieurs. A un moment donné, on constate donc l'existence de deux types de costume coexistant dans la région: l'un archaïque, conservé dans les sociétés agricoles et l'autre évolué, dans les îles à vocation maritime.

Malgré les différences, la parenté culturelle et idéologique du costume de ces sociétés se maintient intacte, comme le manifestent les faits suivants: d'une part, l'adoption des éléments étrangers se fait selon un processus d'assimilation et de conformation aux normes intérieures de la société. D'autre part, le costume en tant que structure, constitué d'un réseau fonctionnel de normes et de formes, n'est pas apte à subir brusquement un changement profond. Des éléments vestimentaires qui assurent à l'ensemble du costume sa fonction de signe et sa prise en considération comme code, ont pu s'adapter aux nouvelles conditions et continuer à jouer leur rôle parce que les valeurs de la société, auxquelles ils sont étroitement liées, ont continué d'exister. Les significations sociales du costume telles que l'appartenance aux groupes sociaux ou aux groupes d'âge, la situation familiale, la localisation, ont toujours eu besoin du pouvoir notificateur du costume. L'orienta-

tion des valeurs esthétiques par rapport aux orientations de la culture et de l'organisation sociale, a entraîné la conservation du costume comme moyen d'expression de la société. C'est ainsi que sa place dans la société comme institution l'a empêché de disparaître: il représente la valeur expressive des normes que cette société n'a pas encore voulu abandonner.

N O T E S

(I, p.6) Barthes R., Histoire et sociologie du vêtement, Annales n° 3, I2t. I957, pp. 430-44I.
(2, p.7) Deslandres Y., Le costume image de l'homme, I976, p. I82.
(3, p.7) ibid p. I8.
(4, p.8) L'île de Kassos fait 69 km^2 avec environ I.000 habitants et l'île de Tilos 65 km^2 avec environ 300 habitants. Dans cette dernière le costume traditionnel est encore porté par quelques vieilles femmes. V. Agapitidis S. O plythismos tis Dodekanissou (La population du Dodécanèse)
(5, p.I4) A la suite de la guerre Italo-turque, les îles du Dodécanèse sont occupées par les Italiens en I9I2.
(6, p.I4) pl. de kafisi, unité de poids locale qui valait I/8 de kilo et fut employée jusq'en I928, date à laquelle fut introduit le système de mesure décimal, c'est-à-dire le kilogramme.
(7, p.I4) Buondelmonti C. Librum insularum archipelagi, Lipsiae et Berolini, I824, p. 75.
(8, p.I4) Voir p. ex. le témoignage de Piacenza qui, en I688, mentionne entre autres produits le miel (dans Dawkins R.M. - Wace J.B., Annual of the British School of Athens, t. I2 (I905-6).
(9, p.I4) Agromythiés ou armirithrés, arbres plantés surtout près de la mer, absorbant avec leurs feuilles l'humidité de l'eau de mer.
(I0,p.I4) Livre officiel N° II, p. 33; dans Koutelakis H., Istoriko arhio nissou Tilou, Athina I979, p. 227 (Archives historiques de l'île de Tilos).
(II,p.I5) Ces questions seront traitées exhaustivement dans la deuxième partie de ce travail.
(I2,p.I6) Grand Village.
(I3,p.I6) Des documents de I598 sont signés par les habitants de Megalo Horio. V. Koutelakis H., op. cit., p. 3I.
(I4,p.I7) Petit Village.
(I5,p.I7) Livre officiel I, p. I06, dans Koutelakis H., op.cit. p. I89.

(I6,p.I6) Code 25 A p. 6 du monastère de Saint- Panteleïmon, ibid p. I89.

(I7,p.I7) Voir aussi Karanikolas A., "Noties Sporades" (Sporades Méridionales), extrait de Parnassos, I97I, 23p.

(I8,p.I7) Prairies.

(I9,p.I7) Dans ces maisons il y avait de grands chaudrons où l'on préparait le raki produit dans l'île et aussi les "plagoures" pressoirs d'huile.

(20, pI8) D'autres champs d'une grande fertilité, appartenaient aussi à Megalo Horio, comme ceux de Koina, Askitino, Loutrakia, Patelo, Tsiknes, Gligori, Aghioi Anarghiri.

(2I,p.I8) Le secteur appartenant à Mikro Horio incluait la région où se trouve aujourd'hui Livadia, aussi bien que les régions de Lethra et le Nero tou Despoti.

(22,p.I8) En effet le nombre d'habitants représente une diminution vers les années I9I2 qui les années I95I-6I a atteint le 25% de la population.

(23,p.I8) Endroit impaticable, qu'on ne peut pas traverser.

(24,p.I9) Il en était de même pour le monastère de Notre-Dame la Spiliani de Nisyros, île voisine de Tilos et qui avait la même structure économique et sociale que cette dernière.

(25,pI9) Obligation de I782 dans Koutelakis H., op. cit., p.56.

(26,p.I9) Voir les deux obligations datées la première de I-2-I8I9 et la deuxième de I4-2-I8I9, ibid., p. 94.

(27,p.20) Kolodny E., La population des îles de la Grèce, t. 2, Athènes I972

(28,p.20) The Greek Marchant Marine, National Bank of Greece, Athènes I972.

(29,p.2I) Evaggelidis T., Mihaïlidis-Nouaros M., Istoria tis nissou Kassou, Athènes I936, p. I5 (Histoire de l'île de Kassos).

(30,p.2I) Idem.

(3I,p.2I) On peut ainsi citer:

a) Le traité de Kutchouk-Kaïnardji de I774 attribue aux sujets Orthodoxes de l'Empire Ottoman des privilèges commerciaux, le droit pour les navires de porter le pavillon russe, l'ouverture du marché de la Mer Noire au commerce grec.

b) Le blocus continental et les guerres Napoléoniennes. (Moskof K. I ethniki kai kinoniki synidissi stin Ellada I830-I909, Athènes I978, pp. 6I-73.)

c) Vers la fin du I8ème siècle et au commencement du I9ème siècle la concurence internationnale (née après que le commerce français soit passé au second plan et avant que le commerce anglais prenne la préponderance dans la région de la Méditerranée) donne une pulsion quantitative et qualitative à l'activité commerciale grecque Kremmydas B., Issagoghi stin istoria tis neoellinikis kinonias I700-I82I Athènes I976, p. II2.

(32, p.2I) Savary C., Letres sur la Grèce, Amsterdam, I788, pp. 9I-I08.

(33, p.2I) Dites localement "tamaria" du mot turc "damar" qui veut dire carrière.

(34, p.2I) Ils exploitaient approximativement 8.000 tonnes par an (Rapport de l'agent consulaire G. Mavris adressé au consul français en Ismir, les années I877-80) Phono tis Kassou, I923, année A n° 4.

(35, p.2I) Dans le même rapport de G. Mavris nous apprenons que le nombre de navires étrangers entrés au port de Kassos pendant les années I876-79 était de 325 et avec un tonnage de I0.237 tonneaux.

(36, p.22) Ross E., Reisen auf griechischen Inseln, Stuttgart I840, p. II4.

(37, p.22) Koutelakis H., op. cit. p. 64-65.

(38, p.22) Ross E. op. cit. p. II5.

(39, p.22) Le proverbe local "l'intérêt réveille le matelot" est en rapport avec ce système.

(40, p.22) Stoianovich T., I Ikonomiki domi ton Balkanikon horon (La structure économique des Balkans), Athènes, I979, pp. 289-330.

(4I, p.22) Souvessi est la nomination locale de Suez et Pilousion celle de Port-Saïd.

(42, p.24) Egale à 640 Kg.

(43, p.24) La durée des voyages était d'habitude de 9 mois, d'avril à décembre. Le reste de l'année les kassiotes mouillaient leur navires dans l'île de Makra ou à Tristomo de Karpathos, ports sûrs où ils réparaient les dommages éventuels qu'ils avaient subis.

(44, p.25) Minas K., To toponymiko tis nissou Kassou, Athènes, I975, p. I03.

(45, p.25) Idem, p. 3I: le mot désigne des champs longs et étroits qui possèdent des citernes, v. Dict. Du Cange Glossarium ad scriptores media e infimae Graecitatis, Lugduni LXXXVIII.

(46, p.25) Ibid., p.66

(47, p.25) Le mot "aplaï veut dire "de plaine" (Minas K., op. cit., p. I2.

(48, p.25) Halkiadis Z., Laographika Kassou, Athènes, I97I, p.I6.

(49, p.25) "Alona".

(50, p.26) La surface labourée était de 2.400.000 m^2. On ensemençait 600 Kg d'orge, 250 Kg de blé, I50 Kg de legumes. Voir le rapport de G. Mavris fait en I877-80 (op. cit.) Il reste pourtant certain que la capacité de Kassos en céréales restait toujours très limitée, impuissante même à satisfaire la consommation locale. Dès le I4ème siècle l'île importait du blé et de l'orge de Crète.

(5I, p.26) G. Mavris, op. cit.

(52, p.26) Le journal "Phoni tis Kassou", I923, n° 4.

(53, p.26) Il s'agit d'une sorte de fromage recuit qui se met dans une jarre, sur lequel on verse ensuite du beurre et qu'on laisse couvert d'une peau de mouton (Halkiadis Z. op. cit., p. 92.

(54, p.26) Cellules formées de 4 planches unies pour l'entrée des ruches. Le miel qu'on produisait était d'une qualité supérieure (Dapper O., Description exacte des îles de l'archipel, Amsterdam, I703, p.306.

(55, p.27) Kolodny E., op. cit., t2.

(56, p.27) Revue "Xenophanis", t. B, pp. 574-75.

(57, p.35) Un procédé semblable est connu par les Sarakatsans et par les Valaques.

(58, p.35) Le "futan" fut fabriqué pour la première fois à la ville de Fostat, ancienne capitale égyptienne, d'où il prit son nom de futan. En I400, le futan est fabriqué en Italie (V. Pisetzki R. L.; Storia del costume in Italia, Milano, I969). V. aussi le "Petit Robert" au terme futaine: fustane, I234; latin médiaval fustaneum, de fustis "fût", trad. du bas grec "xylina lina", tissu d'arbre. Dans la chanson populaire de Tilos une jeune fille se demande lesquels de ses vêtements doit-elle porter: le "ba" ou le "xa". Probablement, derrière le mot "xa" se cachent les "xylina lina".

(59, p. 35) Lupazolo F., Isolario, I637. Il donne la description suivante: leur cotte ou jupe à plis de 3 aunes d'étoffe, extrêmement plissé autour, excepté sur le devant.

(60, p.35) Maréchal de Sylo, Costumes civiles actuels de tous les peuples connus, Paris, I788, t. 4.

(6I, p.35) V. Fragaki E., I laïki techni tis Kritis, t.2, p.I9 n.7 (L'art populaire en Crète).

(62, p.35) Couleur courante à Nisyros, vu la quantité de Murex qu'en pêchait.

(63, p.35) Etoffe damassée.

(64, p.36) Le terme gounela est le diminutif de "gouna", fourrure. Elle est connue depuis I200 et dérive d'un manteau militaire. A Byzance ce terme designait un manteau en étoffe somptueuse, doublé de fourrure. Vers I300, la gounela ne diffère pas d'une robe. A Nisyros on rencontre ce même terme mais qui désigne un pardessus d'apparat. (Pisetzki R.L., op. cit., p.230).

(65, p.36) V. chapitre deuxième, section I § 2.

(66, p.39) Johnston P., Greek Island Embroidery, London, I96I le même, A guide to Greek Island Embroidery, London, I972. Petrakis J., The needle arts of Greece, N. York, I977

(67, p.40) Wace A.J.B., Mediterranean and near eastern embroideries, London I935: voir aussi Catalogue of Algerien embroideries London, I935.

(68, p.40) Nous rencontront le motif de "Dixos" brodé sur les manches de la chemise de Leros. Le motif qui caractérise la chemise de Patmos s'appelle "zerves" (Tarsouli A., Kentimata kai phoressies tis Dodekanissou (Broderies et costumes du Dodécanèse), Athènes, I95I, p.IO, la même, Ellinikes phoressies (Costumes grecs) Athènes, I94I, p.5I.

(69, p.40) "mana" signifie mère. On donne le nom "mana" aux pièces principales qui servent de support.

(70, p.40) Le mot "mirsimi" dérive de toute évidence du mot turc "imbrişim", qui signifie la soie torse avec laquelle on brode les motifs.

(7I, p.4I) La Crète connaissait le culte du safran, ce qui explique l'emploi fréquent du crocus dans son ornementation. On a soutenu qu'il est possible que les Grecs aient hérité des Egéens des croyances relatives à cette plante dont la couleur jaune était supposée avoir une vertu mystique. V. Deonna W., "Quelques croyances superstitieuses de la Grèce ancienne" Revue des études grecques, 42, 1929, pp. I68-I80.

(72, p4I) La trahilia portée comme accessoire dans la plupart des costumes traditionnels peut avoir un rapport avec le "tavlion" porté par les Byzantins. Celui-ci était un morceau d'étoffe rectangulaire somptueusement brodé de pierres précieuses. Il était cousu sur le devant du corsage de la chemise ou à droite et à gauche de la fente de celle-ci. V. Koukoules F., O vios kai o politismos ton Vyzantinon, t. B II, pp. 5-59. (La vie et la civilisation des Byzantins).

(73, p.4I) En dehors des informations que nous avons pu recueillir sur le terrain concernant les noms de ces motifs, on peut aussi citer: Koumentos N., "O gamos stin Nisyro" (Le mariage à Nisyros), Nisyriaka, 5, I976, pp. I57-240.

(74, p.42) Il en est ainsi avec le motif appelé skolopendro qui signifie scolopendre, motif qui caracterise, comme nous avons vu la chemise d'apparat de cette île. D'autre part le motif "gaïtanaki" signifie la ganse ou une série de zig-zags. D'autre part le motif "arapiko" signifie le nègre, celui qui est appelé "melissa" signifie l'abeille et enfin celui qui est appelé "kyparissaki" signifie le petit cyprès.

(75, p.43) La pièce qui cache l'ouverture de la chemise du devant. V. le paragraphe précedent.

(76, p.43) La raison pour laquelle ce fichus s'appelle "trahiliko" est que, en grec, la nuque se dit "trahilos". Noué au niveau de la nuque le trahiliko prend ce nom.

(77, p.43) Il s'agit d'une dentelle à l'aiguille confectionnée en fil de soie ou de coton de différentes couleurs.

(78, p44) Le mot "stari" dérive d'ailleurs du mot turc "astar" qui signifie doublure.

(79, p.44) Leon l'Africain, Description de l'Afrique, t.2, p. 5I4.

(80, p.44) Ce dernier mot est celui du bonnet du pays de chậch, à l'est de Syr Daria. Les coiffes-qoufiya-tunisiennes présentent une variation importante. Pour une présentation exhaustive voir Cl. Sugier, "Les coiffes féminines de Tunisie", Cahiers des arts et des traditions populaires, pp. 59-75, Tunis I968.

(8I, p.45) C'est ainsi qu'en Macédoine, à Roumlouki, la bande d'étoffe renforcée s'appelle "chryssotsempero" tandis que chez que-

lques bergers nomades du Pinde on rencontre l'"ampyx" sous la forme d'une lame en argent doré, dont la technique de fabrication rappelle beaucoup la conception ornementale du "niello" de la periode Myceniènne. V. sur ce point Korré K., O neohellinikos kefalodesmos, Athina I978, p. 4I.

(82, p.45) Cl. Sugier, op. cit., p.62.
(83, p.46) Korré K., op. cit., p. I34.

(84, p.47) Korré K., op. cit., p. I34.

(85, p. 49) L'ensemble de bijoux qui pendent au devant, les bijoux du buste.

(86, p.52) Jadis toutes les femmes de l'île savaient broder leurs chemises, leurs foustani ou leurs mantiles. Aujourd'hui, exception faite d'une vieille femme qui était la brodeuse de Mikro Horio, le nombre des femmes qui connaissent le point d'aiguille traditionnel est limité.

(87, p.54) On rencontre occasionnellement des couleurs pastel à Patmos, situé à l'extrémité nord du groupe dodécanésien, qui a reçu quelques influences des îles qui ont gardé des éléments turcs. Toutes les autres îles du Dodécanèse connaissent par contre une alternance, chaque fois différente, du rouge, du vert, du jaune, du bleu du brun et du noir. Ainsi, à Nisyros les couleurs principales sont le jaune, le brun, le bleu et le noir; à Astypalea, le jaune, le bleu le vert et le rouge; à Karpathos, le rouge, le vert et le bleu; à Kos, le vert et le rouge; à Rodos, le rouge et le vert; à Kassos le rouge, le vert et le bleu.

(88, p.55) Il faut remarquer que les robes étaient teintes par des spécialistes appellés "boyatzis", mot qui désigne celui qui s'occupe de la teinture. A Nisyros ce mot existe aujourd'hui encore en tant que nom de famille.

(89, p.55) Le pourpre, connue à l'époque byzantine et recherché pour teindre les étoffes, provenait d'un mollusque appelé "porfira": c'est-à-dire le murex ("monotocardes" en latin) répandu en Méditerranée. Les pêcheurs de murex de la mer Egée étaient renommés. Comme on pêchait une quantité considérable de murex à Nisyros, l'île avait pris le nom de Porfiris, c'est-à-dire pourpre.
Au cours du I5ème siècle, il semble qu'on ne pêche pas le murex. On se procure alors la couleur rouge grâce à l'insecte "kermes" qu'on trouve dans les îles de la mer Egée, en Espagne et en Syrie. Il donne la nuance rouge cramoisi dont le nom grec est "kremesi".
Le risari désigne la garance. C'est le moyen le moins coûteux pour obtenir le rouge. Il s'agit d'une plante tinctoriale dont on utilise la racine. La nuance diffère selon la dose de teinture utilisée: elle peut aller du beige rosé au rouge vif. Cette plante est connue dans toute la Grèce continentale. Le risari est planté à Tilos, dans la règion de "Loupiès".
Néanmoins la procuration de ces matières premières, et spécialement du murex et du kermes, n'était pas toujours possible à toutes les classes sociales car la préparation de la teinture nécessitait une

grande quantité de murex ou de kermes. En Byzance, seules les classes supérieures pouvaient l'utiliser. En outre la loi de Leon VI, au 5e siècle, interdisait aux particuliers de porter des vêtements ornés d'empiècements ou de bordures de pourpre. (Leon VI Empereur, Novelles, pp. 272-275, éd. et trad. Dain A. et Noailles R. B.L.1944. En Europe, à la place de kermes, on utilisait la cochenille: il fallait 140.000 insectes desséchés pour fournir 1 kg de teinture et qui pour cette raison était très chère. Les Venitiens l'utilisaient pour obtenir le rouge écarlate, les frères Gobelins l'employaient pour teindre leurs tapis. (Habesci E. 1784 dans Simopoulos E. op.cit. p. 306.

(90, p.55) Du mot "exemplum", prenant le sens de broderie. (Mavris N., Dodekanissiaki lyra, t.I, Kassiaki lyra, Port Saïd, 1928, p. 51.

(91, p.55) Ricard M., Broderies marocaines, Alger, 1918, microfilm.

(92, p.55) La dénomination que Wace A. lui donne est celle de "queen", reine (op. cit.)

(93, p.56) Ville du Maroc (province de Rabat) sur le côte atlantique, 75.800 habitants. Fondée au IIème siècle, la ville fût, en Moyen âge un centre commercial important. De nombreux Andalousiens chassés d'Espagne pendant le 17e siècle, s'y sont refugiés. (Encyclopedia Papyros-Larousse, t.II, p. 735.)

(94, p.56) Ricard M., idem.

(95, p.58) Cette destruction a été due au fait que les kassiotes disposant déjà d'une flotte marchande importante ont contribué avec force à la révolution nationale grecque contre l'empire ottoman. Ils ont pour cette raison, transformé leurs navires en navires de guerre causant de grands dégâts aux Turcs tout comme certaines autres îles grecques à vocation maritime et riches, telles que les îles de Hydra, de Spetses et de Psara. (Evaghelidis T.-Mihaïlidis-Nouaros M. op. cit. p. 150)

(96, p. 58) Stackelberg O.M., Trachten und Gebräuche der Neugriechen, Berlin, 1831.

(97, p.59) Halkiadis Z., Laographika tis Kassou, Athènes, 1971 (Folklore de Kassos). Il faut ici remarquer le fait que les kassiotes, voyant cette photographie, disent qu'il s'agit d'un costume "arheo", antique, et ne le considèrent pas comme le costume populaire proprement dit.

(98, p.59) Le terme derive du mot grec "sperno", semer, "sporos" (grain).

(99, p.59) Ce qui donne le nom à l'ensemble de ce costume ancien de Kassos et qui a survecu dans des chansons populaires de la fin du 19ème siècle.

(100,p.59) Tournefort dans Simopoulos K., Xeni taxidiotes stin Ellada, Athènes, 1970, p. 315. (Voyageurs étrangers en Grèce).

(101,p.60) Pisetzki R.L., Storia del costume in Italia, Milano, 1969, vol. 3.

(I02, p.6I) En Italie, à la fin du I5ème siècle, les jupes longues par derrière et traînant par terre étaient à la mode. V. Pisetzki R.L. op.cit. p. 252.

(I03, p.6I) Il s'agit d'un point d'aiguille utilisé pour l'ornementation des étoffes blanches. Après avoir festonné tout autour les dessins qu'on veut appliquer, on coupe le tissu qui les sépare. Les motifs, d'habitude des dessins floraux, restent réliés par des fils très fins. (Stabedaki-Karpouzou S., E diakosmitike velonie ke to kentima, thissavros is ton kosmon ton ghynekon, Athènes 1973 (Les points d'aiguille décoratifs et la broderie, trésor du monde féminin).

(I04, p.6I) La même mode avec des manches larges depuis l'épaule et jusqu'au coude se retrouve en Italie en I896, Pisetzki R.L., op. cit., vol. 5.

(I05, p.6I) Ce même collet sous le même nom était connu en Italie en I830, Pisetzki R.L., op. cit., vol. 5.

(I06, p.62) Devèze M., L'Europe et le monde à la fin du XVIIIème siècle, Paris, I970, pp. 62-74.

(I07, p.62) Celal Esad Arseven, Les arts décoratifs Turcs, Istambul, pp. 227-269.

(I08, p.62) Beaulieu M., Les tissus d'art, Paris, I965, p. I22.

(I09, p.62) Il est fabriqué à Damas en Syrie, dès le XIème siècle. Depuis I400 il est fabriqué aussi en Italie, à Venise et depuis le XVème siècle en France. Idem

(II0, p.62) Pisetzki R.L., op. cit. vol. 2

(III, p.62) Beaulieu M., op. cit. p. 88.

(II2, p.62) Dict. Petit Robert.

(II3, p.63) Koukoules F., op. cit.

(II4, p.63) Georghilas E., To thanatiko tis Rodou, vers I83

(II5, p.63) Halkiadis Z., op. cit. p. I04.

(II6, p.63) Idem, p. I05

(II7, p.63) Pisetzki R.L., op. cit., vol. 5

(II8, p.64) Dentelle faite au crochet ou à l'aiguille, en fil de soie torse des différentes couleurs, à motifs de fleurs. Elle a une largeur de 3cm. Arseven C.E., op. cit. p. 58

(II9, p.64) Kekryphalos, du mot "kryvo" qui veut dire "cacher", Korré K., op. cit., p. 47.

(I20, p.65) Koukoules F., op. cit., vol. 4, p.343.

(I2I, p.64) Le tseberi pouvait être verte ou "kaïsi", c'est-à-dire abricot, "kaïssi" désignant en turc l'abricot; mais le brun est la couleur préferée par les femmes kassiotes.

(I22, p.64) Monte Santo M., "Costumi e gioielli del Dodecaneso e di Castelrosso", Dedalo XII, Milano, I932, pp. I03-I33.

(I23, p.65) L'art des imprimés est venu dans l'île avec les grecs du Tsesmé; ici il s'est développé vite. Ils utilisaient des images gravées sur bois et des couleurs naturelles. Aujourd'hui, il y a encore à Kalymnos un "tseberas" qui fait des estampes selon une technique mixte de procédés anciens et modernes. Par exemple pour l'obtention de la couleur jaune il utilise le "galazoheri", grains apportés de Turquie et qui, broyés, donnent une poudre jaune. Les couleurs artificielles utilisées sont dites "arrivadia", du verbe italien "arrivare".

(I24, p.65) Koukoules F.,(op. cit.) parle des chaussures à talon bas, dites "kontoures", courtes queues à Byzance.

(I25, p.66) Du mot grec "chryssafi", qui signifie "or".

(I26, p.66) Celui qui fait le "chryssafi". Pendant l'occupation turque le mot grec "chryssafos" est remplacé par le mot turc "kouyoumtzis" pour désigner le bijoutier.

(I27, p.67) A la fin du XIXe siècle, quand l'émigration kassiote vers l'Egypte a pris la plus grande expansion, la famille de ce bijoutier est elle aussi partie. Etabli en Egypte, l'artisan a continué à servir la clientèle kassiote qui avait formé de riches colonies à Ismaïlia, Suez et Port-Saïd, et à employer des formes et des modèles traditionnels. C'est en Egypte que son fils a appris le métier. Aujourd'hui il s'est établi à Athènes où il continue à faire des bijoux traditionnels; c'est le seul qui connaît leur technique d'execution.

(I28, p.67) "Notes sur l'origine des bijoux Sud-Marocain", dans Hespéris, année I930, t. XI, pp. I25-I30.

(I29, p.68) Dictionnaire Du Cange: de l'italien "collana" qui signifie collier, chaîne qu'on attache autour du cou.

(I30, p.68) De l'italien "catena", chaîne en or. Dès I500, en Italie, on use des chaînes en or autour du cou et de la taille.

(I3I, p.68) A Atalanti et Aidipso, l'ensemble des bijoux portés sur la poitrine de la femme prend le nom d'"armata", armes, en rapport avec l'armement qui couvre le buste des hommes. En Crète, il s'appele "spourdes", nom local du carquois. (Fragaki E., I laïki techni tis Kritis, t.2, p. 86). A Halki, sous le nom de "armatharia" est désigné l'ensemble des sequins que les femmes portent tandis qu'à Karpathos l'ensemble des sequins est connu sous le nom de "kolaïna" A Skopelos, île de la mer Egée du Nord, on appele "kolaïna" un morceau d'étoffe porté sur la poitrine, brodée toute d'or. Le même procédé pour suspendre l'ensemble des colliers autour du cou est utilisé en Afrique du Nord. Les femmes fixent les colliers sur une pièce de peau ou d'étoffe qui, attachée au cou, s'étend sur la poitrine Elle prend le nom de "besita" qui signifie chose étalée, étendue. (Eudel P., Dictionnaire des bijoux de l'Afrique du Nord, Paris I906, p. 242). Les femmes riches de Lesbos portent un bijou qu'elles ont nommé "koulayines". C'est un ensemble de chaînes, chacune composée de plusieurs chaînettes fines soudées entr'elles. Par intervalles, elles ont des pièces en or d'où pendent des rubis et des perles. Au milieu des chaînes, attaché à la dernière, pend un "enkolpion", reliquaire.(Kolaxidelis S., Thrilos kai istoria tis Aghiassou,Athina I947-53.

(I32, p.69) "Kodikas tou Aghiou Mina" dans Sylamianaki G., Symvolai eis tin istoria Aghiou Mina, p. I50.
(I33, p.69) Eudel P., L'orfèvrerie Algerienne et Tunisienne, Alger, I902.
(I34, p.70) L'usage des boutons d'or, d'ambre ou de cristal était très repandu en Italie au I4e siècle. Jusqu'à une époque récente les paysannes d'Italie portaient des boutons enfilés en alternance avec des pièrres de verre. V. Pisetzki R.L. op. cit. p. I48

(I35, p.70) Le mot "lemos" veut dire "cou". Pour chaque collier constitué de différentes pièces (ambrakamoi, bettonia, braccobetona), l'expression locale est celle de "cou". C'est ainsi qu'un lemos de bettonia signifie un collier fait de bettonia.
(I36, p.70) Le costume traditionnel de la Bulgarie connaît comme ornement du buste ce bijou, qui prend le nom de "gherdan".
(I37, p.7I) I785-I839. La pièce avait une valeur de 5 drachmas d'or.
(I38, p.7I) V. Bréhier L., op. cit. p. 2I4

(I39, p.7I) A Roumlouki, région de la Grèce du Nord, les femmes utilisent le sequin autrichien comme élément ornemental de tête (Hadjimihali A., L'art populaire grec: le costume féminin à Roumlouki, Athènes, pp. 35-78.
(I40, p.73) V. Oikonomidou T., I ghynekia endymassia tis karpathou dans, "Laographia" t. 24, I966

Monte Santo M., "Costumi e gioielli del Dodecaneso e de Castelrosso" Dedalo, XII, I932, pp. I03-I33.

(I4I, p.73) A Kassos la koutla était elle aussi connue sous le nom de "zozia", du mot italien "zoja".
(I42, p.73) En Crète, sous le nom de "koutelitis" est connu le petit fichu qui enroule la tête (Fragaki E., op. cit. t. 2, "I ghynekia phoressia ", p. I0.
(I43, p.73) V. Korré K., op. cit. pp. 44-46.

(I44, p.73) Koukoules F., op. cit. p. 65.
(I45, p.7) Korré K., op. cit. p.52. V. aussi Camps-Fabrer H., Les bijoux de Grande Kabylie, Paris, I970, p. 32

(I46, p.74) Le mot pourrait dériver de l'union du mot grec "anio" ou "ano" qui signifie "au-dessus" et du mot italien "stare" qui signifie "se tenir".
(I47, p.74) Ce mot grec désigne un objet qui a des trous par lesquels quelque chose pourrait passer.
(I48, p.74) Delivorrias A., op.cit.
(I49, p.75) Kalaïssakis G., "Athine", I908, pp. I487-I488.

Charbonneaux J., L'art egeen, Paris I929, pp. 37-52.
(I50, p.75) Politis N., "Remarques sur certaines publications qui se réferent à la vie et aux coutumes du peuple Grec" dans Laographia, I9I0, t. A. (Simiossis se merikes dimosiefsis pou anaferontai stin zoi kai ta ethima tou ellinikou laou).

(I5I, p.76) Megas G., Cours Universitaire , I955-56, p. I40
(I52, p.76) Fragaki E., I laïki techni tis Kritis, I. Andriki phoressia (L'art populaire en Crète, I. Le costume masculin), Athina, I960, p. I36.
(I53, p.76) Savary C., Lettres sur la Grèce faisant suite à celles sur l'Egypte, Amsterdam I788, p. 225.
(I54, p,76) Il s'agit de la pièce vénitienne connue pendant le I6ème siècle sous le nom de "zoupa". Cette pièce, à l'époque de l'occupation ottomane, a pris le nom d' "anteri" (Fragaki E., op. cit. t.I, p. 58, note Ia). Dict. Du Cange: "zoupa" veut dire "tunique".
(I55, p.76) A Constantinople le "djoubbé" était connu sous le nom de "kaftani", porté par des hommes privilégiés après approbation de la Sublime Porte. Fragaki E., op. cit. t. I, p. 48.
(I56, p.77) dans, Simopoulos K., Voyageurs étrangers en Grèce, t. C I800-I8I0.
(I57, p.77) Fragaki E., op. cit., p. II8.
(I58, p.77) Savary C., op. cit., p. 84.
(I59, p.78) Comme dans l'île de Limnos, au Nord de la Mer Egée.
(I60, p.78) Ile de la mer Ionienne.
(I6I, p.79) A l'époque Byzantine les vêtements de couleur bleu s'appelaient "aerina", couleur de l'air, adjectif qui vient du mot "aeras", air. Du même mot découle, par altération, l'adjectif "erano". (Koukoules F., op. cit., t.B II, p. I24).
Dans l'île de Skyros, le fichu couvrant la tête, de couleur bleu et avec de petites fleurs blanches, est appelé "gheranio mantili", fichu "couleur de l'air". (Korré K., op. cit., p. I39.
(I62, p.79) Ancienne mesure de longueur.
(I63, p.79) dans Simopoulos K., op. cit.
(I64, p.80) Le terme "salvari" et ses variantes dérivent du mot perse "chalwoir" qui désignait un pantalon très larges, froncé aux chevilles (Hamdy Bey-Launay M., Les costumes populaires de la Turquie, Constantinople, I873.
(I65, p.80) Fragaki E., op. cit., p. 87.
(I66, p.8I) Fragaki E., Idem, p. II6, note 2.
(I67, p.8I) Le langage local transforme les consonnes "sk" en "ch".
(I68, p.8I) Fragaki E., op. cit., p. 34.
(I69, p.8I) Cordonnet qui se met à l'extrémité d'une pièce de tissu.
(I70, p.82) Mot turc désignant la soie. Les kassiotes se procuraient l'"atlazi" en Egypte et à Odessa.
(I7I, p.82) En Crète, la santamarka du costume féminin est sans manches. A Kos, le nom désigne le "meïtani" masculin ou bien une courte veste féminine en drap. V. Fragaki E., op. cit., p. 4I.
(I72, p.82) Mot d'origine turque qui signifie tailleur.
(I73, p.82) Fragaki E., op. cit., p. 7I.
(I74, p.83) National Bank of Greece, The Greek marchant marine, p. 59.

(I75, p.83) Fragaki E., op. cit., p. 28, note 3, T. I.
(I76, p. 84)Marçais G., Le costume musulman d'Alger, Paris I930, p. I24.
(I77, p.84) Idem, selon Laugier de Tassy qui a visité Alger en I725.
(I78, p.84) Le fez des Turcs est conique et assez dur pour tenir droit sur la tête. Un petit gland de soie noire attachée au sommet du fez retombe au niveau des oreilles.
(I79, p.84) Miliarakis A., "Peri fessiou" (Sur le fez), Estia, I893, pp. II3-II5 et I4I-I48.
(I80, p.85) Valensi Lucette, Le Maghreb avant la prise d'Alger, Paris I969, p. 74.
(I8I, p.85) C. Savary qui a visité Kassos en I788, écrit que les hommes entourent leur tête de mouchoirs. Il écrit la même chose pour les habitants de Symi.
(I82, p.85) Le mot turc "barata" désigne une coiffure de laine portée par les Janissaires.
(I83, p.85) Hamdy Bey-Marie de Launay, Les costumes populaires de la Turquie, pl. III, p. II2-I24, Constantinople I873.
(I84, p.85) Fragaki E., op. cit., t. I, p. 52.
(I85, p.86) Koukoules F., op. cit., t. B,II.
Herodote soutient que les habitants de Lykia étaient originaires de Grèce, Herodote A' I73, Z' 92.
(I86, p.87) En Turquie, on désigne par le mot "tojlouk" des guêtres brodées portant des petites cloches (Fragaki E., op. cit.,t. I, p. I25)
(I87, p.89) Mot italien qu'on retrouve dans les textes du I7e siècle. Pisetzki R.L., op. cit., t.5.
(I88, p.94) Un nom plus familier donné aux "kanakarides" est celui de "protogonatos", celui pour la naissance duquel sa mère s'est mise à genoux pour la première fois".
(I89, p.94) Nous avons vu dans la partie préliminaire que dans la région fertile d'Argos, celle qui a une puissance productive importante, seuls les villages d'Aghia Marina et d'Arvanitohori ont accès à la terre. En ajoutant maintenant le fait que les "kanakarides" sont répartis entre ces deux villages et d'autre part que les "kanakarides" disposent des champs fertiles de l'île, on peut déduire que la région d'Argos appartenait en fait aux seuls "kanakarides".
(I90, p.94) L'appartenance au groupe des aînés était désignée dans les autres îles du Dodécanèse par des noms différents. C'est ainsi par exemple que dans l'île de Nisyros on utilise les noms de "Nikokyris" et de "Nikokyra"; dans l'île de Halki les noms de "Protonikokyris" et de "Protonikokyra"; dans l'île de Karpathos les noms de "kanakaris" et de "kanakara". Sur ce point et pour une analyse détaillée du système de parenté dans cette île v; Capetanakis Sophie, Parenté et organisation sociale à Elymbos de Karpathos, thèse 3ème cycle, Séminaire d'Ethnologie de l'Europe du Sud-Est de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, I979. Voir aussi Mihaïlidis-Nouaros M., Nomika ethima tis nissou Karpathou, Athènes, I926 (Droit coutumier de l'île de Karpathos)

(191, p.94) L a même remarque, faite à propos de la région d'Argos, à Kassos, est valable ici pour la région dite "Kampos" de l'île de Tilos.

(192, p.94) A Megalo Horio on désigne les habitants de Mikro Horio par le mot "Alladiotes", c'est-à-dire originaires d'Allayi en Asie Mineure.

(193, p.95) Voir partie préliminaire.

(194, p.95) Cette expression signifie que les biens qui appartiennent à une lignée de descendance paternelle ou maternelle doivent être transmis respectivement aux seuls membres de sexe masculin ou féminin de la lignée.

(195, p.96) Le fils unique, sans frères ni soeurs, qui reçoit les biens des deux côtés est appelé "vonikarhis" dans l'île de Nisyros, c'est-à-dire celui qui domine sur les biens des deux lignées.

(196, p.96) Le mot signifie littéralement la partie (des biens) des "vieilles-gens". Les parents, une fois leurs ainés mariés et dotés des biens qui doivent leur être transmis se réservent un "yerondomiri" qui assure leur subsistance jusqu'à la mort.

(197, p.97) A Tilos aussi on rencontre ce même procédé. Dans un contrat de mariage, le père, énumerant ce qu'il donne à sa fille de la propriété maternelle, soustrait du "prikion" certains biens qui constitueraient le "yerodomiri" et qui ensuite seront remis à ses filles cadettes pour qu'elles puissent vivre. Il indique cependant qu'après leur mort ces biens doivent rejoindre le "prikion"

(198, p.97) Koumentos N., "Ogamos sti Nisyro" (Le mariage à Nisyros), Nisyriaka, 5, 1976, pp. 157-240.

(199, p.97) "Ghinekomiri": partie du patrimoine féminin; "andromiri": partie du patrimoine masculin.

(200, p.97) Koutelakis, op. cit., p. 153.

(201, p.97) Pour une analyse théorique et générale de la situation des cadettes v. Meillassoux C., Femmes, greniers et capitaux, Paris, 1979, pp. 121-126. Aussi, Meillassoux C., Terrains et théories, Paris, 1977, pp. 49-60. Sur la question des rapports entre aînés et cadets comme rapports de classes v. P.P. Rey, Colonialisme, Néo-Colonialisme et Transition au capitalisme, Paris, 1971.

(202, p.98) Lévi-Strauss C., Anthropologie structurale, Paris, 1974, p. 281.

(203, p.98) Même si l'île de Kassos à une époque bien antérieure a utilisé des formes esthétiques semblables à celles de Tilos, à la suite de sa transformation en île à vocation maritime, elle a donné la priorité à d'autres manières d'expression.

(204, p.99) Barthes R.,"Histoire et sociologie du vêtement", Annales, N° 3, 1957, t. 2, p. 440

(205,p.100) v. p. 40.

(206,p.100) Le costume d'apparat à Nisyros

(207, p.I0I) Bogatyrev P., The functions of folk costume in Moravian Slovakia, Paris, I97I.
(208, p.I0I) Idem
(209, p.I02) Leroi-Gourhan A., Le geste et la parole: le mémoire et les rythmes, Paris, I965, p. I88.

(2I0, p.I02) Pour simplifier la présentation, nous parlons ici des cadettes, sans mentionner les filles qui, tout en étant premières-nées, ne jouissent pourtant pas du statut de Protokores car elles ne font pas partie d'un lignage de protokores; on les assimile donc avec la situation des cadettes.
(2II, p.I04) Filipidis D., "Ippodimatopiia tis Olympou Karpathou" (La cordonnerie à l'Olympos de Karpathos), Laographia, 28, Athènes, I972, p. 56.
(2I2, p.I06) Mendras H., Eléments de sociologie, Paris, I975, p. 29.
(2I3, p.I06) Idem, p. I0I.
Rocher G., L'action sociale, Paris, I968, pp. 40-70 ainsi que Rocher G., L'organisation sociale, Paris, I968, p. II3.

(2I4, p.I07) Köning R., Sociologie de la mode, Paris, I969, p.87.
(2I5, p.I07) Idem, p.9I.

(2I6, p.I09) Moskof K., Ethniki ke kinoniki sinidissi stin Ellada I830-I909 (Concience nationale et sociale en Grèce I830-I909), Athènes, I978, pp. 6I-73.
(2I7, p.I09) Bogatyrev P., op. cit., p. 63.
(2I8, p.II2) Dans l'île de Kalymnos, les faskies sont faites de "hrami de Kalymnos", étoffe de laine faite au métier à tisser et ornée de dentelles et de glands.
(2I9, p.II4) Le nouveau-né était toujours sujet à diverses puissances maléfiques. Pour cette raison, on lui mettait un certain nombre d'amulettes. Celle portée dans l'île de Halki était très intéressante. C'était une mèche de cheveux d'où pendaient quatre ou six chaînettes. Elle était attachée à l'épaule tandis que les chaînettes pendaient jusqu'à sa taille et se terminaient par un triangle ciselé.
(220, p.II4) Appelés tous les deux "synteknoi".
(22I, p.II4) Dans l'île de Halki, le parrain donne en cadeau au bébé dix mètres de percale, quinze couvertures légères et cinq couvertures épaisses, douze pantalons, douze chemises, une robe en soie un pardessus, des chaussures, un bonnet dit "beretita" et une chaîne avec une croix. Le parrain fait aussi des cadeaux aux parents de son filleul. Il donne des robes aux frères et soeurs du bébé ainsi qu'à la mère, des chaussures au père et au grand-père. Pour la signification des cadeaux voir plus loin.
(222, p.II6) Kapetanakis Sophie, thèse précitée.
(223, p.II7) Mariage et parenté chez les Nuers, trad. française Payot, Paris, I973.

(224, p.II7) Mauss M., "Essai sur le don" dans Sociologie et anthropologie, Puf, 1978, p. 163.
(225, p.II8) Korré K., remarque que si quelqu'un arrache son fichu à une jeune fille cela signifie que la jeune fille doit épouser celui qui a procédé à cet acte, op.cit., p. 19.
(226,p. II9) Westermarck E., Marriage ceremonies in Morocco, London, 1914.
(227, p.II9) Il est peut-être intéressant de noter que de nos jours, en Grèce, le fiancé offre fréquemment le costume nuptial à la fiancée.
(228, p.I26) Lekatsas P., I psyhi (L'âme), Athènes, 1957, p. 199.
(229, p.I27) Morin E., L'homme et la mort, Paris, 1970, p.37
(230, p.I27) Lekatsas P., op. cit., p. 200.
(231, p.I27) Sur cette notion voir par exemple Thomas V., La mort et les symboles, Paris, 1975.

(232, p.I27) Lekatsas P., op. cit., p.200.
(233, p.I27) Idem, p.300.

(234, p.I28) Voir sur ces questions les analogies analysées par Thomas sur l'examen des sociétés primitives.
(235, p.I28) Hertz R., "La représentation collective de la mort" Année sociologique, 1905-6.

(236, p.I30) Pour le double et le rapport du miroir avec la mort consulter Morin E., op. cit., p. 149.

(237, p.I30) Idem

(238, p.I32) Smith P., La fonction symbolique, Paris, 1979 pp. 139-169.
(239, p.I32) Papamihaïl A., "Hrissis metalon is maghikas, dissidemonous kai allas energias is ton kinoniko vion tou laou", Epet. laog. arh., 15-16, 1962-1963 (L'usage des métaux dans des activités magiques et superstitieuses de la vie sociale populaire)
(240, p.I34) Halkiadis Z., Laographika Kassou, Athènes, 1971, p. 72 (Folklore de Kassos).
(241, p.I34) L'explication kassiote de l'apparition des vampires est la suivante: le mort devient vampire parceque les prêtres ne lisent pas tous les mots du service funèbre. La nouvelle bénédiction que reçoit la pièce vestimentaire du défunt suffira à calmer l'âme.
(242, p.I34) Jeu de devinette. V. Koukoules F., op. cit. t.A II pp. 167-172.
(243, p.I34) Celle-ci est considéré comme douée de la force d'attirer avec elle, c'est-à-dire au mariage, les jeunes filles.
(244, p.I35) Mauss M., "Esquise d'une théorie générale de la magie" dans, Sociologie et antropologie, Paris, 1968, pp. 10-137.

(245, p.I35) Alleau R., De la nature des symboles, Paris, I958, I26p.
Lanoë-Villene G., Le livre des symboles, Paris, I926.

Fourikis P., "Gamos kai gamilia symvola en Salamini", Laographia I926-I928, pp. 507-563, (Mariage et symboles nuptiaux à Salamina)
(246, p.I35) Mauss M., op. cit., p. 58.

(247, p.I36) Les propriétée prêtées à la fève par les Pythagoriciens étaient fondées sur son analogie avec la vulve féminine. (Champault D. et Verbrugge A.R., La main, Paris, I965, p. 9.)

(248, p.I36) Dictionnaire de J. Chevalier, sous le mot "arbre".
(249, p.I36) Eliade M., Images et symboles, Paris, I952, p. I70.
(250, p.I37) Voir par exemple G.F. Kunz et Ch. H. Stevenson, The book of the pearl, London I908 et aussi l'article de W.L. Hildburg, "Cowrie-shells as amulets in Europe", in Folk-Lore, vol.53-54, I942-43, pp. I78-I95.
(25I, p.I37) Voir B. Karlgren, "Some fecondity symbols in ancient China", The Bulletin of the Museum of Far Eastern Antiquities, N°2 Stockholm I930, p. 36.
(252, p.I37) V. Ricard Ch., Les religions préhelléniques, p.60

et surtout W. Déonna, "Aphrodite à la coquille", Revue Archéologique, novembre-décembre I9I7, pp. 3I2-4I6.
(253, p.I37) Korré K., op.cit., p. 73.

(254, p.I38) Le mot dérive du mot "axamo" qui signifie "mesure" Toute amulette obtennue en ayant pris la mesure de quelque chose est connue sous le nom d'axamari.
(255, p.I38) Benoist Luc, Signes, Symboles et Mythes, Paris,
(256, p.I39) De la même couleur sont les "karolia", fils qui ornementent la coiffure de la mariée à Tilos. Après le mariage on les coupe et on les distribue aux jeunes filles pour leur porter chance et pour se marier rapidement.
(257, p.I39) Le "syrté" est spécialement concu à cet effet.
(258, p.I40) Westermarck E., Ritual and Belief in Morocco, London, I926.

(259, p.I40) Benoist L., op. cit., p. 56.
(260, p.I40) Koukoules F., op. cit., pp. 262-266.
(26I, p.I40) La main par D. Champault et A.R. Verbrugge, Catalogues du Musée de l'homme, Série B, I, I965, p. I5; Westermarck E. Ritual and Belief in Morocco, London, I926, p. 4I. Marques-Riviere J., Amulettes, talismans et pentacles, Paris, I938.

(262, p.I4I) Eliade M., op. cit., p. I88.

B I B L I O G R A P H I E

AGAPITIDIS S., "O Plithismos tis Dodecanissou" (La population du Dodécanèse), Dodekanissiaki epitheorissis, 24, I948, pp. 83-89.

ALEXIOU M., The ritual lament in Greek tradition, Cambridge University Press, I974.

ALLEAU R., De la nature des symboles, Paris, Flammarion, I958,I26p.

ANDRIOTAKIS K., Ithi kai ethima tis Nisyrou", (Moeurs et coutumes à Nisyros), Kathimerini I5/I/48.

ARSEVEN C. E., Les arts décoratifs Turcs, Istanbul, Milli Egitim Basimevi.

AUGE M., Symbole, fonction, histoire, Paris, Hachette, I979, 2I6p.

BALANDIER G., Anthropologie politique, Paris, PUF, I967, 240p.

BALANDIER G., Anthropo-logiques, Paris, PUF, I974, 278p.

BANATEANU T., Les costumes populaires roumains, Université de Bucarest, Cours d'été, série: Art, folklore et ethnographie, N° 4, Bucuresti, I965, 93p.

BANATEANU T., L'ornement dans l'art populaire roumain, Bucuresti, Meridiane, I963.

BARTHES R., Système de la mode, Paris, Seuil, I967, 327p.

BARTHES R., Histoire et Sociologie du vêtement, Annales N° 3, t. I2, I957, pp. 430-44I.

BASTIDE R., Anthropologie appliquée, Paris, Payot, I97I, 256p.

BASTIDE R., Art et Societé, Paris, Payot, I977, 2IIp.

BEAULIEU M., Le costume antique et mediéval, Paris, PUF, I95I, II8p.

BEAULIEU M., Les tissus d'art, Paris, PUF, I965, I25p.

BEL A., "La population musulmane de Tlemcen", Revue des études ethnographiques et sociales, I, I908, Tunis.

BENOIST L., Signes, symboles et mythes, Paris, PUF, I977, I28p.

BESANCENOT J., Costumes et types du Maroc, Paris, Horizons de France, I940, 5Ip., 60pl.

BLANC A., Géographie des Balkans, Paris, Puf, I97I, II5p.

BLANC A., L'économie des Balkans, Paris, Puf, I965, I27p.

BLANC CH., L'art dans la parure et le vêtement, Paris, 375p.

BLISS S., "The significance of clothes", The American Journal of Psychology, 27, I9I6, pp. 2I7-227.

BOGATYREV P., The functions of folk costume in Moravia Slovakia, Paris, Mouton, I97I, I07p., 3Ipl.

BOULNOIS J., Le caducée et la symbolique dravidienne indo-méditerranéenne, de l'arbre, de la pièrre, du serpent et de la déesse-mère, Paris, Adrien-Maisonneuve, I939, I7Ip., I2fig.

BOURDEAU L., Histoire de l'habillement et de la parure, Paris, Felix Alcan, I904, 299p.

BOURDIEU P., "Les stratégies matrimoniales dans le système de la reproduction", Annales, t. 27, pp. II05-II25, I972.

BREHIER L., La civilisation byzantine, Paris, Albin Michel, I970, 623p.

CHAMPAULT D., VERBUGGE A.R., La main, Catalogues du musée de l'homme, Série B, I, Paris, I965, I73p.

CAMPS FABRER H., Les bijoux de Grande Kabylie, Arts et métiers graphiques, Paris, I970, I77p.

CHARBONNEAUX J., L'art égeen, Paris et Bruxelles, I929.

CHEVALIER J., GHEERBRAND A., Dictionnaire des symboles, Seghers et Jupiter, Paris, I973, 37Ip.

COCHE DE LA FERTE E., Les bijoux antiques, Paris, PUF, I956, I04p, pl. XXVIII.

COCHE DE LA FERTE E., Les origines de la bijouterie grecque et étrusque, Paris, I956.

COLODNY E., La population des îles de la Grèce, Paris, Edisud, I974, 3 vol.

CRESTON R.Y., Le costume Breton, Paris, Tchou, I978, 444p.

DARROUZES J., "Un recueil épistolaire du XII siècle", Revue des études Byzantines, t. 30, I972.

DAVILLIER Ch., Recherches sur l'orfèvrerie en Espagne, Paris, A. QUANTIN, 362p. MDCCCLXXIX.

DAWKINS R.M.-WACE J.B., Notes from the Sporades, Astypalea, Telos, Leros, Annual of the British School of Athens, Macmillan and Co, I2 (I905-6), pp. I5I-I74.

DELAPORTE Y., "Le deuil dans le costume suédois", Les hommes et la mort, 1979, pp. 27-32.
DELIVORRIAS A., Ellinika paradossiaka kosmimata (Bijoux traditionnels grecs), Athènes, Melissa, 1980, 24p., 92pl.
DENDIAS M., "Le régime administratif et juridique établi par la Grèce au Dodécanèse", L'Hellénisme Contemporain, 1948, pp.108-115.
DEONNA W.,"Quelques croyances superstitieuses de la Grèce ancienne" Revue des études grecques, 42, 1929, pp. 168-180.
DERIBERE M., Effets psychologiques de la couleur, Paris, DIdot, 1955, 242p.
DESCAMPS M.A., Le nu et le vêtement, Paris, ed. Universitaires, 1972, 407p.
DESLANDRES Y., Le costume image de l'homme, Paris, Albin Michel, 1976, 299p.
DEVEZE M., L'Europe et le monde à la fin du XVIII siècle, Paris, 1970.
DIMITRIOU N., "I Yphantiki Techni sti Samo" (L'art du tissage à Samos), Laographia, 28, pp. 125-143, 1972.
DUNCAN H.D., Symbols and social theory, N.York, Oxford University Press, 1969.
ELLIADE M., Images et symboles, Paris, Gallimard, 1952, 231p.
EMMANOUIL (Métropolite), "I ghynekia stoli tis Nisyrou", Nisyriaka Hronika, 5, 1959, pp. 27-28.
EUDEL P., L'orfèvrerie algerienne et tunisienne, Alger, A.Jourdan, 1902, 544p.
EUDEL P., Dictionnaire des bijoux de l'Afrique du Nord, Paris, E.Leroux, 1906, 242p.
EVAGHELIDIS T.-MIHAÏLIDIS NOUAROS M., Istoria tis Nissou Kassou (Histoire de l'île de Kassos), Athènes, 1936, 377p.
FILIPIDIS E., "Astika kai horiatika diakosmitika themata tis Thrakis" (Thèmes décoratifs de la ville et du village en Thrace), Praktika B' sympossiou laographias, 1975.
FISCER E., I anagheotita tis technis, Athènes, Themelio, 1979, trad. The necessity of art, London, Penguin Books, 1963.
FLACELLIERE R., La vie quotidienne en Grèce au siècle de Périckes, Paris, Hachette, 1959, 361p.
FONTENAY E., Les bijoux anciens et modernes, Paris, 1887, 515p.
FOURIKIS P., "Gamos kai gamilia symvola en Salamini" (Mariage et symboles nuptiaux à Salamina), Laographia, 9, 1926-1928, pp.507-563.

FRAGAKI E., I laïki techni tis Kritis (L'art populaire en Crète), Athènes, I960, 2 vol.
FRAGAKI E., Yfantiki kai vafiki (L'art du tissage et de la teinture), Athènes, I974, I03p.
FRAGOULIS K., Lefkoma tis Kassou (Album de Kassos), Port-Saïd, Nea Iho; I92I, 260p.
FRAGOULIS N., "O gampros", (Le marié) Phoni tis Kassou, I953-I954.
GENTLES M., Turkish and Greek island embroideries, from the Burton Vost Berry Collection" dans Art Institute of Chicago, I964, 53p. 49pl.
GHIZELIS G., Ritotiki tou endimatos (Rhétorique de l'habillement), Athènes, I974.
HADJIMIHALI A., L'art populaire grec, Athènes, Pyrsos, I937, 48p.
HADJIMIHALI A., I Elliniki laïki techni (L'art populaire grec), Athènes, I93I, 203p.
HADJIMIHALI A., Ellinikai Ethnikai Endymassiai (Costumes nationaux grecs), Athènes, I948, t. I.
HADJIMIHALI A., "I Elliniki laïki techni" (L'art populaire grec), Nea Estia, I976, p.22.
HADJINIKOLAOU N., Histoire de l'art et lutte des classes, Paris, Maspero, I978, 2I8p.
HALIORIS N., "I phaskia, to phaskioma kai i kounia" (l'emmaillotement et le berceau), To mellon tis Ydras, 3, I959, pp. 67-70)
HALKIADIS Z., Laographika tis Kassou (Folklore de Kassos), Athènes, I97I, I90p.
HALKIADIS Z., "To penthos" (Le deuil), Phoni tis Kassou, I954.
HAMDY BEY-LAUNAY M., Les costumes populaires de la Turquie, sous le patronage de la compagnie impériale ottomane pour l'exposition universelle de Vienne, Constantinople, Levant times and shipping gazette, I873.
HAVIARAS D., "I nissos Tilos: ithi kai ethima aftis" (L'île de Tilos: ses moeurs et ses coutumes), Phono tis Dodekanissou, 34, I924, p.4.
HAZAN F., Dictionaire de la civilisation grecque, Paris, F. HAZAN, 1966, 494p.
HENTZE C., Mythes et symboles lunaires, Anvers, De Sikkel, I932,229p.
HEUZEY L. et J., Histoire du costume dans l'antiquité classique, Paris, Les belles lettres, I935, I56p., 56pl.
HÖEG C., Les Saracatsans, Copenhague,

HOYOS SAINZ L., L'art populaire, Paris, Ducharte, I93I, 2 vol.

IORGA N., L'art populaire en Roumanie. Son caractère, ses rapports et son origine, Paris, Camber, I923, I39p.

IZARD M.-SMITH P., La fonction symbolique, Paris, Gallimard, I979, 339p.

JEANNIN P., Les marchands au XVI siècle, Paris, Seuil, I9Ip.

JOHNSTONE P., Greek island embroidery, London, A. Tiranti, I96I, 58p., 84pl.

JOHNSTONE P., A guide to Greek island embroidery, London, Victoria Albert Museum, I972, IIIp., I4Ipl.

JOUIN J., "Les thèmes décoratifs des broderies Marocaines", Hespérides, 7, I935, 33p., XXV pl.

KAKOMANOLIS G., "I symvoli tis Kassou is tous agones tou ethnous" (La contribution de Kassos aux luttes nationaux), Dodekanissiaki epitheorissis, I947, pp. 83-86.

KALITSOUNAKIS I., "O arithmos 7" (Le nombre 7), Athina, 33, I92I, pp. I25-I55.

KAMMAS P., "I ghynekia phoressia tis Tilou" (Le costume féminin de Ellada, I5, I965, pp. 6I-62.

KAMMAS P., "Tiliaka panaïria" (Les fêtes populaires tiliaques), Dodekanissiaki epitheorissis, I947, pp. 99-I03.

KAMMAS P., "To kokinadi", Dodekanissiaki epitheorissis, I947, I94-I96?

KAMMAS P., "Moeurs et coutumes du Dodécanèse: le mariage à Tilos, L'Hellénisme contemporain, I948, pp. I70-I73.

KARAÏTIANOU I., "Ethima tis Kassou" (Des coutumes de Kassos), Phoni tis Dodekanissou, 35, I924, pp. I3-I4.

KARANIKOLAS A., "Noties Sporades" (Sporades Méridionales), Parnassos, I97I, 23p.

KARAPATAKIS K., O gamos tou paliou kairou (Le mariage aux temps anciens), Athènes, I976, I86p.

KASTROUNIS P., "O gamos tis Kassou" (Le mariage à Kassos), Dodekanissiako imerologhio, I925, pp. I39-I4I.

KATSARA A., "O arravon en Tilo" (Les fiançailles à Tilos), Phoni tis Dodekanissou, 43, I924, pp. 6-7.

KAVADIAS G.B., Pasteurs nomades méditerranéens: les Saracatsans, Paris, Gauthier-Villars, I965, 444p.

KAZAVIS G., Nisyrou laographika (Folklore de Nisyros), N.YORK, D.C.Divry, I940, 20Ip.

KERAMOPOULOS D., "La foustanela", Laographia, I5, I953-54, pp.238-247.
KERASSOTIS P., Istoria tou ellinikou papoutsiou, (Histoire de la chaussure grecque), Athènes, I960, 32p.
KÖNIG R., Sociologie de la mode, Paris, Payot, I969, I87p.
KÖNIG R., "La diffusion de la mode dans les sociétés contemporaines", cahiers internationaux de sociologie, V.XLIII, I967, pp. 33-43.
KONSOLAS N., "Zitimata shetika me to paidi" (Questions relatives à l'enfant), Laographia, 24, I966, pp. 228-253.
KORRE K., "I neohelliniki zoni" (La ceinture néohellénique), Nea Estia, I976, 22p.
KORRE K., Neohellinikos kephalodesmos (Le fichu néohellénique), Athènes, I978, I50p.
KORRE K., I anthropini kephali thema apotreptiko sti neohelliniki laïki techni, (La tête humaine, thème exorciste dans l'art populaire néohellenique), Athènes, I978, 207p.
KOUKOULES F., Byzantinon vios kai politismos (Vie et civilisation des Byzantins), Athènes, I948, 6 vol.
KOUKOULES F., "Messaionikoi kai néohellinikoi katadesmoi" (Les liens dans le moyen âge et aux temps néohelléniques), Laographia, 9, I926-28, pp. 450-506.
KOUMENTOS N., "O gamos stin Nisyro" (Le mariage à Nisyros), Nisyriaka, 5, I976, pp. I57-240.
KOUMENTOS N., "Moirologhia Nisyriaka" (Lamentations de Nisyros), Nisyriaka, 4, I972, pp. 239-305.
KOUTELAKIS H., Istoriko arhio nissou Tilou (Archives historiques de l'île de Tilos), Athènes, Rigas, I979, 244p.
KOSTOV S.L. et PETEVA E., La vie rustique et l'art paysan dans les environs de Sofia, Sofia, I935, 207p.
KOSTOV S.L., La broderie nationale bulgare, Sofia, I9I3, I2p.,XXIVpl.
KREMMYDAS B., Eissagoghi stin istoria tis neohellinikis koinonias (Introduction à l'histoire de la société néohellenique), Athènes, Exantas, I976, 236p.
KYRIAKIDOU-NESTOROS A., Laographika meletimata (Etudes folkloriques), Athènes, Olkos, I975, 243p.
LANGNER L., L'Importance d'être vêtu, Paris Plon, I959, 282p.
LANOÉ-VILLENE G., Le livre des symboles, Paris, Bossard, Bordeaux, Gounoulhon, I926.
LAUNAY M., Chez les Grecs de Turquie, Paris, Cornely, I897, 236p.

LEKATSAS P., I psyhi (L'âme), Athènes, Ekdotiko Institouto Athinon 568p.

LELOIR M., Dictionnaire du costume et des accessoires, Paris, Gründ, I95I, 438p.

LEROI-GOUHRAN A., Milieu et techniques, Paris, Albin Michel, I973, 459p.

LEROI-GOUHRAN A., Le geste et la parole: la mémoire et les rythmes, Paris, Albin Michel, I965, 285p.

LETOURNEAU C., "L'évolution du commerce dans les diverses races humaines", L'anthropologie, VIII, I897, pp. 706-7I4.

LEVI-STRAUSS C., La pensée sauvage, Paris, Plon, I962.

LEVI-STRAUSS C., Anthropologie structurale, Paris, Plon, I974, 452p.

LOGHIADOU-PLATONOS S., Yphantiki tis Kritis (L'art du tissage en Crète), Athènes, I964.

LOGOTHETIS M., "Tourismos kai oikonomia tis nissou Nisyrou" (Tourisme et économie de l'île de Nisyros), Nisyriaka, I, I963, pp. 5I-II7.

LOUKATOS D., Eissagoghi stin elliniki laographia (Introduction àu folklore grec), Athènes, I977.

LOUX F., Le corps dans la société traditionnelle, Paris, Berger-Levrault, I979.

LOWIE R., Manuel d'anthropologie culturelle, Paris, Payot, I936.

MAIR L., Le mariage, Paris, Payot, I97I, 235p.

MALLIARAKIS M., "Oi gamoi en Kasso" (Les mariages à Kassos), Pandora, I7, I866-67, pp. 487-490.

MALLIARAKI M., Epitomos perigraphi tis nissou Kassou (Description de l'île de Kassos), Alexandrie, I894, 72p.

MANOLAKAKIS E., Karpathiaka, Athènes, I896, 226p.

MARANON GR., Psychologie du geste, du vêtement et de la parure, Paris, La pensée universelle, I97I, II7p.

MARCAIS G., Le costume musulman d'Alger, Paris, Plon, MCMXXX, I24p. XXXVIIIpl.

MARCAIS G., Les bijoux musulmans de l'Afrique du Nord, Alger, imprimerie officlle, I958, 2Ip.

MARQUES-RIVIERE J., Amulettes, talismans et pentacles, Paris, Payot, I938.

MAUNIER R., "Rapports de l'économie politique avec l'esthétique et la science des religions", Revue Internationale de Sociologie, XVIII, I9I0, pp. 4I5-423.

MAUNIER R., "Recherches sur les éléments rituels en Afrique du Nord", Année sociologique, II, I924-25, pp. II-97.

MAUSS M., Manuel d'ethnographie, Paris, Payuot, 1967, 259p.

MAUSS M., Sociologie et anthropologie, Paris, PUF, 1978, 482p.

MAVRIS N., Istorikon arhion Kassou (Archives historiques de Kassos), Athènes, 1938, 206p.

MAVRIS N., "Kassiaki lyra" (Lyre de Kassos), Dodekanissiaki lyra I, 1928.

MEGAS G., "Le dodécanèse libre", L'hellénisme contemporain, 2, 1948, pp. 116-120.

MEILLASSOUX C., Terrains et théories, Paris, Anthropos, 1977, 344p.

MEILLASSOUX C., Femmes, greniers et capitaux, Paris, Maspero, 1979, 251p.

MELIDOU N., "Tsouknes ton Maridon", Praktika B' sympossiou laographias, 1975, pp. 268-277.

MENDRAS H., Eléments de sociologie, Paris, A. Colin, 1975, 233p.

MENDRAS H., Sociétés paysannes, Paris, A. Colin, 1976, 213p.

MENSIA M., Essai sur la bijouterie Arabe, thèse de 3eme cycle, 1975-76, Sorbonne, 239p.

MERAKLIS M.G., O sygchronos ellinikos laïkos politismos (La civilisation populaire grecque contemporaine), Athènes, Ora, 1973, 119p.

MEUNIE D.J., "Bijoux et bijoutiers du Sud-Marocain", extrait de Cahiers des arts et techniques d'Afrique du Nord, 6, 1960-61, 16p.

MIHAÏLIDIS-NOUAROS M., "To klironomikon ethimon ton kanakaridon en Dodekanisso" (La coutume d'héritage des kanakarides en Dodécanèse), Laographia, 28, 1972, pp. 161-174.

MIHAÏLIDIS-NOUAROS M., "I ana tous aiones aftodiikissi tis Dodekanissou"(L'administration autonome du Dodécanèse au cours des siècles), Athina, 57, 1953, pp. 179-196.

MIHAÏLIDIS-NOUAROS M., "Ta ethima tis Karpathou" (Les coutumes de Karpathos), Karpathiaki, 9, 1953.

MIHAÏLIDIS-NOUAROS M., Nomoka ethima tis nissou Karpathou (Droit coutumier de l'île de Karpathos), Athènes, 1926.

MILIARAKIS M., "Peri fessiou" (Du fez), Estia, 1893, pp.113-115, 141-148.

MINAS K., To toponymiko tis Kassou, (Toponymie de Kassos), Athènes, 1975, 137p.

MONTE SANTO M., "Art et tradition dans la forematique néohellénique" L'Hellenisme Contemporain, 5, 1951, pp. 414-421.

MONTE SANTO M., "Il ricamo nelle Sporadi meridionali", Dedalo, XI, 1930, pp. 102-130.

MONTE SANTO M., "Costumi e gioielli del Dodecaneso e de Castelrosso", Dedalo, XII, 1932, pp. 103-133.

MORIN E., L'homme et la mort, Paris, Points 77, 1970, 372p.

MOSKOF K., I ethniki kai koinoniki synidissi stin Ellada (La conscience nationale et sociale en Grèce), Athènes, Sygchroni epohi, 1978, 277p.

NATIONAL BANK OF GREECE, The Greek Merchant Marine, Athènes, 1972, 502p.

NATSOULIS T., Prolipseis kai deissidaimonies (Des superstitions), Athènes, 1974, 254p.

OIKONOMIDIS D.B., "Epodai kai katadesmoi ek Naxou", (Sorceleries et "liens" de Naxos), Kykladika, 6, 1956, pp. 300-308.

OIKONOMIDIS D.B., "I koinoniki thessi tis ghynekas sta laïka ethima" (La situation sociale de la femme grecque dans les coutumes populaires), Epetiris kentrou erevnas ellinikis laographias, 22, 1969-72, pp. 75-109.

OIKONOMIDOU T., "I ghynekia endymassia tis Karpathou" (Le costume féminin de Karpathos), Laographia, 24, 1966.

OIKONOMOU G., "Kassiaki paradossis" (Tradition kassiote), Phoni tis Dodekanissou, I, 1923, 10p.

OIKONOMOU G., "Kassion ithi kai ethima" (Moeurs et coutumes de Kassos), Phoni tis Dodekanissou, 16, 1923, pp. 8-9.

OPRESCU G., L'art du paysan roumain, Bucarest, Scrisul Romanesc, 1937, 88p.

OZ T., Turkish textiles and velvets, XIV-XVI century, Ankara, Turkish press, 12 col. pl., 24 black-whites drawnings.

PALLIS M., Do clothes make the man?, London, Luzac, 1947.

PAPADAKI E., Paratirisseis stis endymassies tou laographikou moussiou voriou Ellados (Remarques sur les costumes du musée folklorique de la Grèce du Nord), Thessaloniki, 1958, 17p.

PAPADOMIOU I., Ellinikes phoressies (Costumes grecs), Athènes, 1973, 2 vol.

PAPAMIHAÏL A., "Hrissis metallon is maghikas, deissidaimonous kai allas energias is ton koinoniko vion tou laou" (L'usage des métaux dans des activités magiques et superstitieuses de la vie sociale populaire), Epetiris laographikou arhiou, 15-16, 1962-63.

PETRAKIS J., The needle arts of Greece, N. York, Ch.Scribner's sons, 1977, 175p.

PIMIATOGLOU L., To proteion tis oikoghenias (Le droit d'aînesse de la famille), Athènes, Pyrsos, 1939, 233p.

PISETZKI R., Storia del costume in Italia, Milano, Instituto editoriale italiano, I969, 5 vol.
POLITIS M., "Okutokia", Laographia, 6, I9I7-I8, pp. 299-346.
RACINET A., Le costume historique, Paris I875-I888, vol. VI, III.
REY E., Voyage pittoresque en Grèce et dans le Levant fait en I843-44 Lyon, Perrin, I867, I29p.
RADCLIFFE-BROWN A.R., Structure et fonction dans la société primitive, Points 37, Minuit, I968, 309p.
REINACH S., "L'art et la magie", L'Anthropologie, I4, I903, pp.255-265.
RIBEYROL M.R., Les formes animales dans l'ornementation populaire en Bulgarie (XIX-XX siècle), thèse de 3ème cycle, I970, Sorbonne.
RIBOT Th., "L'utilité sociale de l'art primitif", Revue Internationale de Sociologie, I896, 364-376.
RICARD M., Broderies marocaines, Alger, I918, I46p., microfilm.
RIDDER A., L'idée de la mort en Grèce à l'époque classique, thèse, I896, Paris, 204p.
ROACH M.-EICHER J., Dress, adornement and the social order, U.S.A., I965, 357p.
ROCHER G., L'action sociale, Paris, Points I3, Minuit, I968, I80p.
ROCHER G., L'organisation sociale, Paris, Points I4, Minuit, I968, 239p.
ROCHER G., Le changement social, Paris, Points I5, Minuit, I972, 303p.
ROGER L.-MILES, Comment discerner les styles du VIII au XIX siècle, Paris, Rouveyre, I52p., I04pl.
ROMEOS K., "To yni kata ton gamon" (Le soc dans le mariage), Laographia, I923, pp. 346-368.
ROSS L., Reisen auf den griechischen Inseln, Stuttgard, I840.
SAKELARIDIS K., "Istoria ton pronomion ton Notion Sporadon" (Histoire des privilèges des Sporades Méridionales), Nisyriaka, 3, I969, pp. I42-I69.
SAPIR E., Anthropologie, Paris, Minuit, I967, 359p.
SIKE Y., HUTTER M., "Le chant du destin", Les hommes et la mort, I979, pp. 59-70.
SIMOPOULOS K., Xenoi taxidiotes stin Ellada (Voyageurs étrangers en Grèce), Athènes, Eptalophos, I970, I973, I975.
SOBIC J., Costumes and ornements in the ethnographic museum in Beograd, I956, 7p., I5pl.

SPYRIDAKIS G., O arithmos 40 para tis Byzantinois kai neoterois Ellissi, (Le numero 40 chez les Byzantins et les Grecs modernes), Athènes, I939, I04p.

SPYRIDAKIS G., "Ta kata tin ghennissin, tin vaptissin kai ton gamon ethima ton Vyzantinon" (Les coutumes Byzantines de la naissance, du baptême et du mariage), Epetiris laographikou arhiou, 7-8, I952, pp. I02-I47.

STABEDAKI-KARPOUZOU S., E diakosmitikai veloniai kai to kentima, thissavros is ton kosmon ton ghynekon (Les points d'aiguille décoratifs et la broderie, trésor dans le monde féminin), Athènes, I973, I33p.

STACKELBERG O.M., Trachten und Gebräuche der Neugriechen, Berlin, Gedruckt und Verlegt, I83I.

STAMELOS D., Neohelliniki techni (L'art populaire néohellénique), Athènes, Alkeos, I975, I8Ip.

STOIANOVICH T., "O kataktitis orthodoxos valkanios emporos" (Le marchand orthodoxe conquérant des Balkans), La structure économique des Balkans, I5-I9 siècle, I979, pp.289-330.

SUGIER C., "Les bijoux de la mariée à Moknine", Cahiers des arts et traditions populaires, I, I968, pp.I39-I56.

SUGIER C., "Les coiffes féminines de Tunisie", Cahiers des arts et traditions populaires, I, I968, pp. 59-78.

TARSOULI A., Kentimata kai phoressies tis Dodekanissou (Broderies et costumes du Dodécanèse), Athènes, I95I, I5p., 68pl.

TARSOULI A., Ellinikes phoressies (Costumes grecs), Athènes, I94I, 65pl.

TARSOULI A., Dodekanissa (Dodécanèse), Athènes, I947, 3I7p., I948, 350p., I948, 345p.

TAUDIER J., Le reflet des costumes nationaux dans les chants populaires Bulgares, thèse de 3ème cycle, Paris, I973, 329p.

TERRASSE H., "Notes sur l'origine des bijoux du Sud-Marocain", Hesperis, XI, I930, pp. I25-I30.

TERVARENT G., Attributs et symboles dans l'art profane, Genève, Droz, I958, 2 vol.

THOMAS V., La mort et les symboles, Paris, Payot, I975, 535p.

VALENSI L., Le Magreb avant la prise d'Alger, Paris, Flammarion, I969, I37p.

VELEVA M., Broderies et ornements du costume grec, Athènes, I966, 3Ip., 62pl.

VELEVA M., Costumes nationaux Bulgares de la Bulgarie du Nord pendant le XIX et XX siècle, Sofia, Academie des sciences de Bulgarie,

1961, 324p., 120pl.
VELEVA M., Broderie et costume populaire bulgare, Sofia, 1950, 31p. 60pl.
VELEVA M., Le costume national bulgare à double tablier, Sofia, 1936, 162p.
VEKOVITCH D., Costume national de la Tzrna Gora de Skopyé, Skopyé, 1936, 20p.
VOLONAKIS M., The Island of Roses and her Eleven Sisters, London, 1922, Macmillan and Co, 415p.
WACE A.J.B., Catalogue of Algerian Embroideries, London, Victoria and Albert museum, 1935, 38p., 7pl.
WACE A.J.B., Mediterranean and Near Eastern Embroideries, London, Halton and Co, 1935, 76p., 120pl.
WESTERMARCK E., Marriage ceremonies in Morocco, London, MacMillan and Co, 1914, 365p.
WESTERMARCK E., Histoire du mariage, Paris, Payot, 1934, 6 vol.
WESTERARCK E., Ritual and belief in Morocco, London, MacMillan, 1926, 608p., 629fig.
WILSON Th, The swastika: the earliest known symbol and its migrations, U.S.Nat. Museum, 1894, 254p.
WOLF E., Peasants, N.Jersey, Prentice-Hall, 1966, 115p.
ZEPOS I et P., Sylloghi topikon ethimon (Collection des coutumes locales), Athènes, Phexi, 1931.
ZERVOS S., Ikonographimeni Dodekanissos (Le Dodécanèse en images), Athènes, 1930, 751p.
ZIEGLER J., Les vivants et la mort, Paris, Minuit, 1975, 309p.
ZORA P., Broderies et ornements du costume grec, Athènes, 1966, Grillus, 31p.
ZOUROU F., O gamos stin Boreia Lesbo (Le mariage dans la partie Nord de Lesbos), Athènes, 1974.

OUVRAGES ANCIENS

BELON P., Les observations de plusieures singularitez et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Indée, Egypte, Arabie et au-pays, Paris, Guillaume, 1554.

BONDELMONTI C., Librum insularum archipelagi, Lipsiae et Berolini, 1824.
CHANDLER R., Voyage dans l'Asie Mineure et en Grèce 1764, 1765, 1766. Arthus-Bertrand Buissen, Paris, 1806, 3 tomes.

CLARK E., Travels in various countries, London, T. Cadell and W. Davies Strand., MDCCCXIV, 2 tomes.
DAPPER O., Description exacte des îles de l'archipel, Amsterdam, G. Gallet, I703, 556p.
DU CANGE, Glossarium ad scriptores media e infimae Graecitatis, Lugduni LXXXVIII.
D'ISTRIA D., Les femmes en Orient, Zurich, I895, 45p.
GUYS M., Voyage litteraire de la Grèce, Paris, Duchesne, I783, 3 vol.
GRASSET-SAINT-SAUVER J., Encyclopedie des voyages, Paris, I796, 3 vol.
LE BRUYN C., Voyage de Le Bruyn, Paris, Beauché, I7I4, 648p.
MALLIOT E., Recherches sur les costumes, les moeurs, les usages des anciens peuples, Paris, Didot, MDCCCIV, I53p.
SAVARY C., Lettres sur la Grèce, Amsterdam, Changuion, I788, 3I9p.
SONNINI G.S., Voyage en Grèce et en Turquie, Paris, Buisson, I80I, 45Ip.
SYLO MARECHAL, Costumes civiles actuels de tous les peuples connus, Paris, I788, 4 vol.
VECELLIO C., De gli habiti antichi et moderni, Venezia, MDXC.

G L O S S A I R E

A

Aba: étoffe de laine (Halki), 83.
Abaïtika: habits confectionnés d'aba (Halki), 83.
Afstriako: bijou de monnaie d'or d'Autriche (Kassos), 7I.
Aghinio: habit non usé, tout neuf (Kassos).
Aghiokonstantinato: bijou de monnaie d'or représentant Saint-Constantin (Kassos), 7I, I40.
Aghinoravdo: bâton porté par les bergers (Tilos), 89, I04.
Agorassia; propriété achetée (Kassos), 97.
Aherovouï: abri où on mettait les chaumes et à côté les bovins (Kassos), 25.
Ahladotos: monnaie d'or filigrané tout autour en forme de poire (Kassos), 70.
Aletourjia: pressoir à l'huile (Kassos), 26.
Alona: endroit où on battait le grain (Kassos), 25.
Alyssi: ceinture d'anneaux d'argent (Nisyros), 43, I00.
Ambrakamos: bijou d'or (Kassos), 68-69, I0I, II0, I36, I40.
Ampyx: ancien ornement de tête, 44, 73.
Anaoli: linceul (Kassos), I29.
Andromiri: partie du patrimoine masculin que la femme gardait après la mort du mari (Nisyros), 97.
Aniostaria: bijoux de tête (Karpathos), 74.
Anteri: longue robe portée par les hommes riches (Kassos), 76.
Aplaï: la plaine au centre de l'île (Kassos), 25.
Armasti: la fiancée (Kassos et Tilos).
Armastos: le fiancé (Kassos et Tilos).
Armatharia: plastron où on suspend les bijoux du cou (Halki), 68.
Armathia: plastron où on suspend les bijoux du cou (Tilos), 49.
Arnidera rassa: "rassa" faits en laine d'agneau (Tilos), 33, I02.
Arrivadia: couleurs artificielles (Kalymnos), 65.
Ashima rouha: les habits de deuil (Kassos), I26.
Assimenia bolia: long fichu de soie (Astypalea), 47.
Atlazi: la soie (Kassos), 62, 82.
Axamari: fil utilisé comme amulette (Kassos), I38.

Bafilos: bandeau d'étoffe épaisse qui couvre la partie inférieure de la coiffe (Tilos), 44, 73.
Basmata: le jour de la première entrée du fiancée dans la maison de la fiancée (Kassos), II7.
Batikia: cadeau fait au fiancé (Kassos), annexe I.
Beretta: coiffe masculine (Kassos), 85.
Beretitsa: bonnet du bébé (Halki), II4.
Bessini: gilet (Kassos), 83, I04.
Bettonia: bijou d'or (Kassos), 69, I0I, I34.
Bibilia: dentelle faite au crochet ou à l'aiguille (Kassos), 43, 64, II8
Bletses: raie (Tilos), 47.
Boas; collet de fourrure (Kassos), 6I.
Boghia: costume formé de deux pièces (Halki), 63.
Borka: raie (Kassos)
Bottonia: bijoux d'or (Crète), 69.
Boxas: morceau d'étoffe (Kassos), II2.
Boudouri: vêtement masculin de la partie inférieure du corps (Kalymnos) 80.
Bousta: l'ensemble de bijoux de cou (Kassos), 68, 70, II9.
Boustomaniko: le corsage et la manche de la chemise (Tilos), 36.
Boutouri: vêtement masculin (Nisyros), 80.
Braccobettona: bijoux d'or (Kassos), 70.

C

Cadena: la chaîne (Kassos), 68.
Carga: méthode utilisée pour tendre le "rassà" (Tilos), 33.
Chabouki: bâton des notables (Kassos), 89.
Choulia: cheveux (Kassos), 65.
Chryssaphos: le bijoutier (Kassos), 66.
Chryssomantila: fichu qui orne l'"orta" (Kassos), I20, I30.
Chryssomantilo: bande en soie brodée d'or (Astypalea), 45, 46.
Chryssos saccos: sorte de kavadi (Kasteloriso), 33.

D

Dakotes: chaussettes ornées des larges bandes polychromes (Kassos),25.
Djamadan: gilet (Kassos), 83.
Djoubbé: pardessus porté sur l'"anteri" (Kassos), 76.
Dihalo: bâton (Kassos), 89, I04.
Diminia: chaussures (Rodos), 48.
Dimito: étoffe à double trame (Kassos), 36.
Dimogherontia: municipalité à l'époque de la domination turque (Kassos), 8, 95.
Dipla kladi: fichu (Tilos), 46, 55, I00, I2I.
Dipli: étoffe épaisse (Kassos).

Ghinekomiri: partie du patrimoine féminin que l'homme gardait après la mort de sa femme (Nisyros), 97.
Glastra: motif de broderie (Tilos), 39, 55, IOO, I20, I36.
Glosses: façon de se coiffer (Astypalea), 47.
Golfi: bijou d'or (Kassos), 7I.
Goniko: le patrimoine ancestral (Kassos), 95.
Gouna: pardessus (Kassos), 82.
Gounela: "foustani" (Symi), 36.
Gounelati: costume ancien de l'île de Symi, 63.
Gripos: motif de broderie (Tilos), I2I, I39.
Gripato: chemise masculine à laquelle on a appliqué le motif de gripos (Tilos).

H

Haïsseraki: petit couteau (Kassos), 86.
Halia: parcelles de terres cultivées en terrasses sur le flanc des montagnes (Tilos), I3, 95.
Hamaïli: amulette (Kassos).
Haniotikos: bijou d'or (Kassos), 70.
Handra: collier (Tilos), 50, I22.
Harades: étoffes en soie (Kalymnos), 33.
Harbalades: volant (Kassos), 6I.
Hartzi: passementeries en soie (Kassos), 82.
Hassika: tout blanc (Kassos).
Havli: fichu (Kassos), 64, I02, II9, I39,
Herakia: bijou d'or (Kassos), I40
Hialvari: le "salvari" en langage crètois, 80.
Himonika: chaussures (Kassos), 87.
Hyti: fichu (Tilos), 43, I23.

K

Kaïssi: la couleur abricot (Kassos), 64.
Kalami: la partie haute de la chaussure qui couvre la jambe (Kassos), 88.
Kalamovrakia: la partie de la vraka autour des jambes (Kassos), 78.
Kala rouha: habits d'apparat (Kassos), I26.
Kala rassa: beaux rassa (Tilos), 32, I02.
Kaliarato: chemise d' Astypalea, 36, 39, 47, IOO.
Kaliares: motif de broderie; dans le langage locale le mot veut dire "petit cafard" (Astypalea), 40.
Kalitsa ou Kalikia: chaussures (Kassos), 65, 88.
Kalpaki: coiffure masculin (Kassos), 85.
Kalymnika: costume ultérieur de l'île de Kalymnos, 63.
Kampanes: boucles d'oreilles (Kassos), 72.
Kamouhas: étoffe damassé (Nisyros), 62.

Kontogouni: jaquette de drap ou de velours (Kassos), 6I.
Kontoures: sorte de chaussures en cuir, ouvertes par-derrière (Kassos), 65, I00.
Kontovraki: vêtement masculin (Kassos), 80.
Kotsies: les nattes relevées au sommet de la tête (Kassos), 65.
Koudati: la jupe qui traîne par-derrière (Kassos), 6I.
Koufia: "fouska", 78.
Koukouli: bonnet masculin (Kassos), 85.
Koukouli: bonnet du bébé (Kassos), II4.
Koumpovelones: épingles qui fixent le fichu (Nisyros), 46.
Koutelitis: bijou de front (Karpathos), 73.
Koutla; bijou de front (Kassos), 72, I40.
Krokos: couleur jaune (Tilos), 40.

L

Lahouri: tissu en soie (Kassos), 63, 85, I22.
Lefantaries: métier à tisser (Tilos), 33.
Lefterika: la période où les jeunes filles sont "libres" de tout lien de mariage (Tilos), 52.
Lestata: motif brodé au long des manches larges de la chemise (Tilos), 39, I05.
Libandedaki: petit gilet en velours (Halki), 63.
Ligato: le patrimoine ancestrale de la lignée de descendance paternelle (Tilos), 95.
Lirikatsi: chemise (Tilos), 38, I03, I04, I2I.
Logies: sorte de broderie (Tilos), 54.
Loros: morceau de terre de forme allongée située sur les pentes des montagnes (Kassos), 25, 95.
Louhou: accouchée (Kassos), II3.
Loura: cinture masculine avec poche (Kassos), 86.
Louri: broderie appliquée sur la couture des manches de la chemise (Tilos), 39.

M

Mahazedes: petits bâtiments où l'on gardait les gréements des navires (Kassos), 27.
Mahia: ceinture (Kassos), 74, I0I.
Makryskelades: surnom des kanakarides à cause des longs pantalons qu'ils portaient (Kassos, Karpathos), I03.
Maltezikos: bijou d'or (Kassos), 70.
Mamoudies: monnaie d'or portée comme bijou (Kassos), 7I.
Maniakia: bijou de tête (Karpathos), 7I.
Manikites: manchettes (Kassos), 6I.

O

Orta: colonne centrale de la maison (Kassos), I20, I30.
Oura: ruban long attaché à la coiffure (Patmos), 46.

P

Paghali: canapé (Kassos).
Pamouhas: robe du costume d'apparat (Astypalea), 35, 55, I00, I2I, I22
Panomoustahia: fichu en soie (Astypalea), 47.
Papazi: le gland de fessi (Kassos), 84.
Papoutsis: homme spécialisé dans la confection des chaussures (Tilos) 48.
Paramakliki: grille (Kassos).
Parasakoulo: petit sac masculin (Kassos), 85.
Pastolôghimata: chansons du mariage chantés le jour qu'on prépare le lit nuptial.
Patatouka; pardessus (Kassos), 84.
Pissokouni: l'enfant dernier-né (Kassos).
Pitsilia: petites perles cousues autour du fichu (Kassos), 64, II5.
Plaïmalos: motif brodé autour du bas de la chemise à laquelle il a donné son nom (Tilos), 38, 39, 54, 99, I00, I02, I05, III, II2, I2I, I22, I29, I3I, I36.
Platyphilo: ancien motif brodé autour du bas de la chemise à laquelle il a donné son nom (Tilos), 40, 56, I20.
Plonta: dentelle (Kassos), 6I.
Ploumakia: motifs brodés autour de l'échancrure du devant de la chemise (Tilos), 39.
Ploumia: motifs de la broderie, 55.
Ploumistes: chaussettes (Nisyros), I00.
Podia: sorte de jupe masculin (Chios), 76.
Podimata; chaussures (Kassos, Tilos), 48, 87, I03.
Porfira: pourpre (Nisyros), 55.
Possi: coiffe (Patmos), 46.
Potami: lignes verticales qui séparent les motifs brodés sur le "mirsimi" (Tilos), 4I, I05.
Potouri: sorte de pantalon, 78, 80, I04.
Poukamisso: chemise (Tilos, Kassos), 3I, 36-40.
Poukassi: tissu de couleur rouge (Tilos), 40.
Poulos: motif brodé autour du bas de la chemise auquel il a donné son nom (Tilos), 38, I00, I05.
Prependoulia: bijoux de tête, 74.
Prikion: propriété ancestral de la lignée de descendance maternelle (Tilos), 95, 97, (note I97).
Prinokoki: l'insecte "kermes" (Tilos), 55.

Protogonatos: le premier enfant-né (Kassos), 94, 112, 113.
Protokori: l'aînée des grandes familles (Tilos), 94, 95, 99, 100, -102., 111, 131.
Protonikokyra: l'aînée des grandes familles (Halki), 94, 101.
Protonikokyris: l'aîné des grandes familles (Halki), 94.
Protoyios: l'aîné des grandes familles (Tilos), 94, 95, 99, 100, 112.
Psarokokalo: dessin sur les chaussettes au long de la jambe(Tilos, Kassos), 88.

R

Radakia: plis (Tilos), 34.
Rassa: étoffe épaisse de laine (Tilos, Kassos), 32, 83.
Ràssa: le costume féminin ordinaire (Tilos)
Rassines: chaussettes en laine (Kassos), 88.
Rasso: pièce vestimentaire extérieure, sorte de "kavadi" (Tilos), 32-34, 41, 103, 122, 123, 131.
Rassokartsa: pièce du costume masculin de la partie inférieure du corps (Crète), 81.
Resperides: semeurs (Kassos).
Rihta: veston porté au-dessus de la robe (Kalymnos), 63.
Risari: garance, plante tinctoriale (Tilos, 55.
Ritsinata: pardessus de toile cirée (Halki), 83.

S

Sakouliasti: nomination de la vraka, 83.
Saïtia: chemise (Tilos), 38, 103, 114, 122.
Seïrizis: personne qui s'abstient de distractions à cause du deuil (Kassos).
Sakos et fousta: 4ème type de costume kassiote féminin, 59, 61.
Salvari: pièce du costume masculin de la partie inférieure du corps (Tilos), 77, 79-80, 121.
Salvari: pièce du costume féminin (Lesbos), 59, 79.
Santamarka: veste portée au-dessus du gilet (Kassos), 82, 103.
Sarbari: le "salvari" en langage de Halki, 80.
Sarvari: le "salvari" en langage kassiote, 80, 104, 122, 129.
Sella: forme particulière que prend la vraka par-derrière (Kassos), 78 .
Sfioma: plastron mis au devant de l'échancrure de la chemise (Nisyros), 41, 42, 100, 121.
Sirmaïa: capital (Kassos), 22.
Sizàtes: tapis (Kassos).
Skalia: parcelles de terre arrangées sur les flancs des montagnes (Kassos), 25.

Y

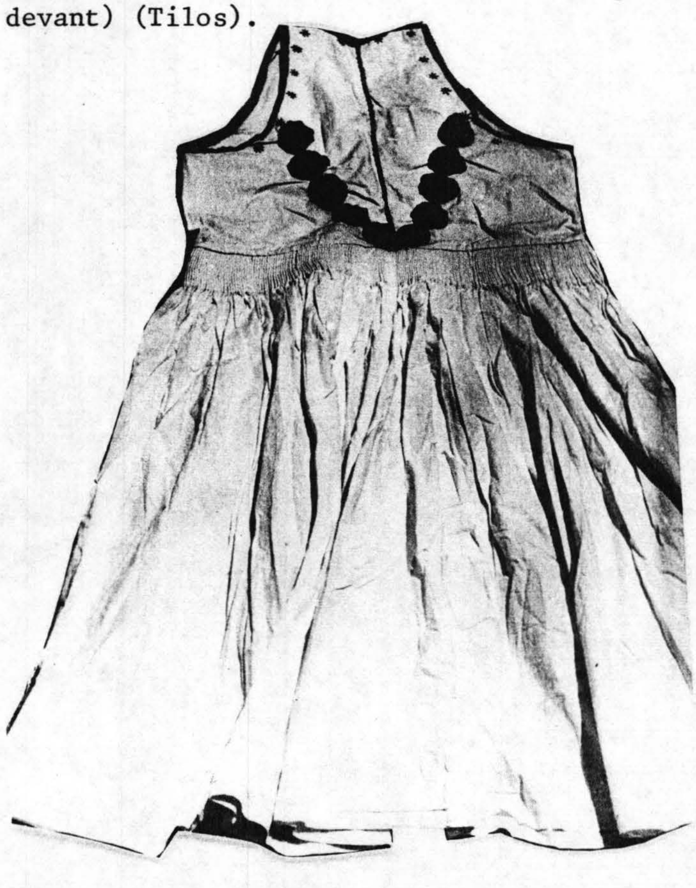
Z





La carte de la Grèce et de la Mer Egéenne; en noir le Dodécanèse. A gauche - Trahilia - manna et mirsimi (Tilos). En bas - Foustani (à gauche, le devant) (Tilos).

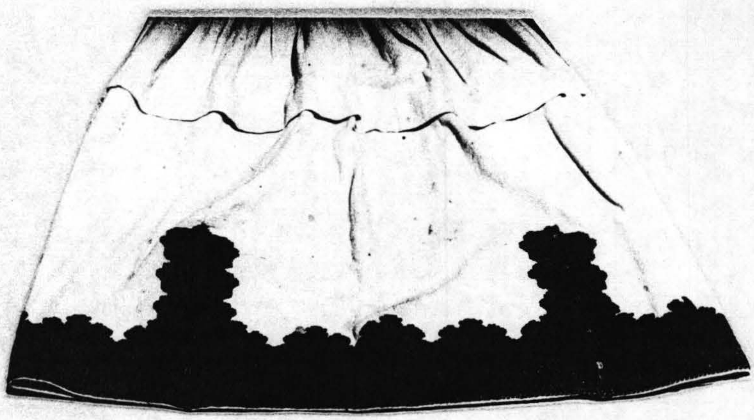


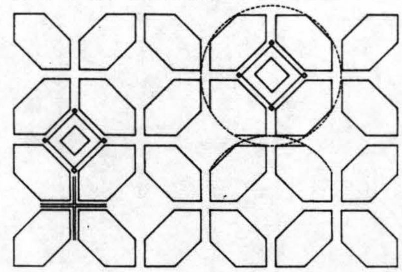










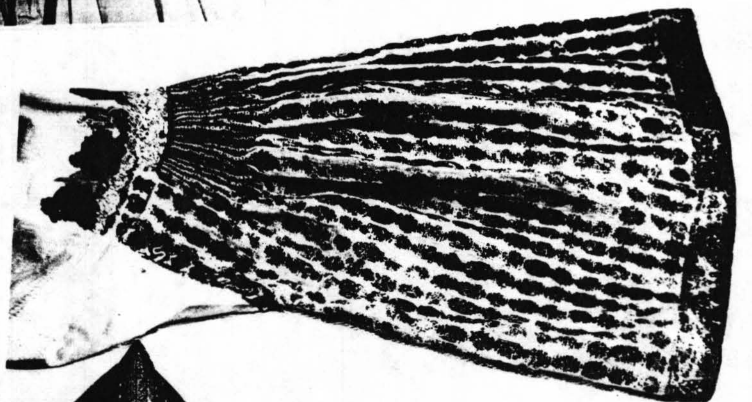
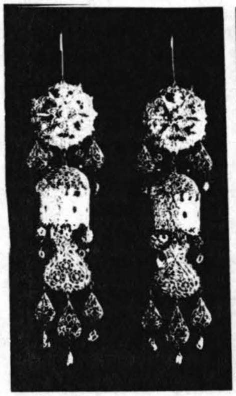


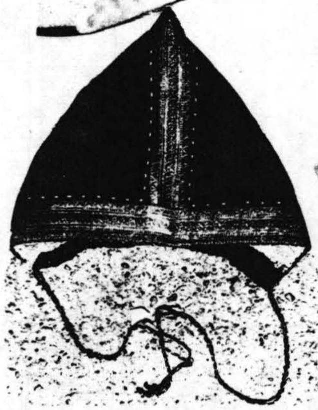
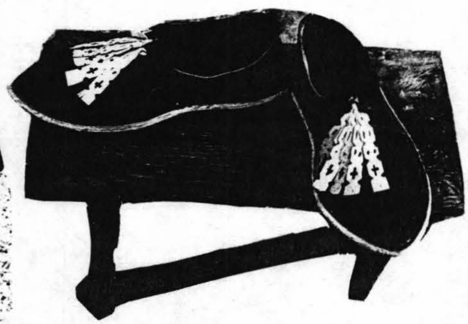
1 2 3
4 3
5

1) La chemise saītia (Tilos).
2) Rasso (Tilos)
3) Costume de mariage de Kassos (19e siècle)
4) Le motif plaīmalos
5) Le motif platyphillo





1 2 3
4 5
6 7 8

1) Megala alyssidia
2) La chemise metaxeno - le devant (Tilos)
3) Sakos (Kassos)
4) Mikra alyssidia
5) Broderie skolopendra (Nisyros)
6) Boucles d'oreille (Kassos)
7) Tsouni (Tilos)
8) Skouloukota (Tilos)

Preneurs			Donneurs		
Proche parente ou professionnelle	P_1	Se rend chez les parents du jeune homme.	Mère	D_1	La reçoit, discutent, en cas d'accord commencent les préparatifs pour les "dasiata".
Future mariée	P_2	Envoie à la famille du futur marié les "soupières me to sykero".	Mère	D_2	Reçoit les "soupières", en offre à sa famille.

Dimanche

Père + frères + parents	P_3	Se rendent chez les parents du futur marié pour la rédaction du contrat du mariage.	Père + mère + futur marié + notaire + parents proches + "stroumenta"	D_3	Les reçoivent.
				D_4	Procèdent à la rédaction du contrat.
Mère + marraine	P_4	Les reçoivent.		D_5	Se rendent tous ensemble chez les preneurs.
Mère	P_5	Offre les "batikia".			
Une parente proche	P_6	Jete le "syrte" au seuil de la porte.	Futur marié	D_6	Entre dans la maison en sautant par-dessus le "syrte".
Mère + père + parents proches	P_7	Offrent le repas aux donneurs, aux voisins et aux "stroumenta."	Père + mère + futur marié + parents proches + "stroumenta"	D_7	Participent au repas.
Marraine	P_8	Porte à la future mariée l'alliance dans une petite assiet- [illegible]	Futur marié	D_8	Echange l'alliance qui se trouve dans l'assiette avec celle qu'il [illegible]
Future mariée	P_9	Se tient debout devant le futur marié.		D_9	Il fait des souhaits à la future mariée.
	P_{10}	Offre des boissons et des gâteaux à la belle-mère et aux belles-soeurs.	Mère + soeurs	D_{10}	Reçoivent les offrandes. Elles font des souhaits.

Après la première entrée du futur marié

Future mariée + mère	P_{11}	Les reçoivent.	Futur marié + mère + père	D_{11}	Envoient des cadeaux chez les preneurs
Père	P_{12}	Envoient eux aussi des cadeaux chez les donneurs.		D_{12}	Les reçoivent.

La semaine qui précède le mariage

Mère + proches parents	P_{13}	Ouvrent les coffres et complètent le trousseau de la future mariée.	Une parente	D_{13}	Porte à la maison des preneurs des tissus pour la robe du deuxième jour du mariage.
Filles aînées	P_{14}	Brodent les initiales sur les sous-vêtements de la future mariée.		D_{14}	Porte des présents pour les parents.
Mère + père	P_{15}	Reçoivent les cadeaux des donneurs.	Futur marié + mère + père	D_{15}	Reçoivent les présents des preneurs.
	P_{16}	Leur donnent à leur tour des présents.			
Future mariée	P_{17}	Offre un cadeau à la parente qui a apporté les présents.			
Parentes + voisines	P_{18}	Se livrent à l'exécution des vêtements.			

JEUDI

Filles ainées + parentes	P_{19}	Se livrent à la décoration de la maison où le nouveau couple va habiter.	Deux parents + amis + stroumenta	D_{16}	Portent le "skrinio" du futur marié chez les preneurs.
	P_{20}	Exposition du trousseau de future mariée.	Une parente	D_{17}	Donne les clés de "skrinio" à la future mariée.
Future mariée + mère + parentes	P_{21}	Recoivent le "skrinio"	Futur marié	D_{18}	Recoit le "kaniski"
Future mariée	P_{22}	Offre des présents à ceux qui l' ont apporté.		D_{19}	Fait un don à la parente.
Une parente	P23	Porte un "kaniski" chez donneurs.			

VENDREDI

Mère + parentes	P_{24}	Recoivent les donneurs	Mère + parentes + voisines	D_{20}	Se rendent à la maison des preneurs.
Future mariée + marraine	P_{25}	S'asseoient sur les "paghali", canapes.			
Père + parents	P_{26}	Se rendent chez les donneure	Futur marié + père + parents	D_{21}	Les recoivent; leur offrent un repas.
Jeunes filles "amphithales" + parentes + voisines.	P_{27}	Preparent le lit nupial.			
	P_{28}	Disent des "pastologhimata", chansons nuptiales.			
Future mariée + mère + parentes	P_{29}	Recoivent le "kaniski".	Futur marié	D_{22}	Envoi le "kaniski" chez les preneurs qui contient les derniers présents.
	P_{30}	Invitent les autres à le voir			
Future mariée	P_{31}	Envoie au future marié, au parrain des présents.		D_{23}	Recoit les présents.

SAMEDI

Future mariée	P_{32}	Fait cadeau de tabliers aux parentes qui vont préparer la cuisine.			
	P_{33}	Pratique le rite du bain			

DIMANCHE

Une parente	P_{34}	Porte les couronnes du mariage.			
Future mariée	P_{35}	Lui offre un cadeau.			
	P_{36}	Envoi des tabliers aux parents qui serviront le repas nuptial.			
Future mariée	P_{37}	Envoie au futur marié le havli qu'elle portait la veille			
Marraine + amies	P_{38}	Habillent et coiffent la future mariée.	Parrain + amis	D_{24}	Préparent le futur marié.Rassage habillement.
Père + parents + voisins	P_{39}	Se rendent chez le futur marié.	Futur marié + père + parents +stroumenta	D_{25}	Les recoivent.
				D_{26}	Le cortège nuptial se dirige vers la maison des preneurs où va se dérouler la cérémonie du mariage.
Future mariée + marraine	P_{40}	Attendent. La mariée a revetu son costume du mariage.			
Mère	P_{41}	Les recoit au seuil de la porte.	Cortège nuptial	D_{27}	Arrive chez les preneurs.
Une parente	P_{42}	Jete le "syrtè".	Futur marié + parrain	D_{28}	Entrent dans la maison embrassent la future mariée, la ceremonie commence.

A LA FIN DE LA CEREMONIE

Marraine	P_{43}	Déploi un fichu.	Parents moins proches	D_{29}	Jetent des pièces de monnaie dans le fichu.
Parents moins proches	P_{44}	Jettent des pièces de monnaie dans le fichu.			
Père + mère + proches parents	P_{45}	Fixent des bijoux sur le devant du corsage de la mariée et épinglent des billets de banque.	Père + mère + proches parents	D_{30}	Fixent des bijoux sur le devant du corsage de la mariée et épinglent des billets de banque.

Rédacteur: PAUL H. STAHL (adresser la correspondance à l'adresse suivante: Laboratoire d'Anthropologie Sociale; 52, rue du Cardinal Lemoine; 75005 Paris; France).

Conseil de rédaction du volume: NIKOLA PAVKOVIC (Université de Belgrade); PIERRE-YVES PECHOUX (Université de Toulouse); PAUL PETRESCU (Université de Bucarest).

Ce volume ne se vend pas; il est offert graiceusement, de préférence aux institutions de recherche et d'enseignement. Les ouvrages parus jusqu'à présent (tous épuisés) sont les suivants:

1) PAUL HENRI STAHL - Sociétés traditionnelles balkaniques. Contribution à l'étude des structures sociales. Paris, 1979, 258 pp.

2) FRANCOISE SAULNIER - Anoya, un village de montagne crétois. Paris, 1979, 192 pp.

3) DANIELLE MUSSET - La mariage à Moişeni, Roumanie. Paris, 1981, 210 pp.

4) DANIELE MASSON - Les femmes de Breb (Maramureş, Roumanie). Paris, 1982, 142 pp.

5) ASSIMINA STAVROU - Tissus valaques du Pinde. Paris, 1982, 185 pp.

6) R E C U E I L . I. (sous la rédaction de P. H. Stahl). Ekaterini CHALKEA (La fête dans les villages de Zagori). Constantin ERETESCU (Les noms du sexe dans le folklore roumain). Kleret CUHACIOGLU KOHEN (Quelques notes sur les fêtes contemporaines des Juifs d'Istamboul). August MEITZEN (Communautés familiales des Slaves du Sud). Anca POP-BRATU (Les sceaux pour le pain-asyme du Maramureş). Steven L. SAMPSON (Capitalist Penetration into the Rumanian Periphery. The Work of Prof. Henri H. Stahl). Françoise SAULNIER-THIERCELIN (Le cycle de vie à Anoya-Crète). Paul H. STAHL (Eléments occidentaux, balkaniques et orientaux dans les constructions paysannes roumaines). Eleni TSENOGLOU (Les études de Mikhail G. Mikhailidis-Nouarou sur le droit coutumier de l'île de Karpathos). Anna TRIANTAPHYLOU (Quelques observations sur la vie et l'économie du village de Kalarytes-Grèce). Florea BULCU (Sainte Mioritza et son espace. Le voyage folklorique). COMPTES RENDUS.

7) R E C U E I L . II. (sous la rédaction de P. H. Stahl). Mouette Gisèle BARBOFF (Les bergers de l'Alentejo). Silva Gabriela BEJU (Les maisons en bois du Maramureş. Comparaisons et hypothèses). Valeriu BUTURA (Eglises en bois de Transylvanie. La table des ancêtres). Emmanuel DOUROUDAKIS (Eglises et chapelles de Chora Sfakion, Crète). Beverlee A. FATSE (Ethnic solidarity and Identity Maintenance in Armân Ethnicity). Ioan GODEA ("Perindele". Droit coutumier roumain). Dimitri GOUSSIOS (L'installation des populations exogènes. Eparchie de Pharsala). Dragana ANTONIEVIC-PAJIC (Les animaux dans le cycle annuel des rites chez les peuples yougoslaves). Henri H. STAHL (Reanalyzing the Theory of Gherea). Paul H. STAHL (Les églises en bois de Valachie. La table des ancêtres). Florea BULCU (La "retirada" de Paul Petrescu). Texte et commentaire). COMPTES RENDUS.

8) LEONARDO PIASERE - Mare Roma. Catégories humaines et structure sociale. Une contribution à l'ethnologie tsigane. Paris, 1985, 274 pp.

9) ZACHAROULA TOURALI - Le costume traditionnel du Dodécanèse. Les îles de Kassos et de Tilos. Paris, 1985, 185 pp.

*

Les photographies des couvertures: Le monastère de Dyonisiou (Mont Athos). Pierres tombales du cimetière juif de Suceava (Moldavie). Photo P. H. Stahl.

